

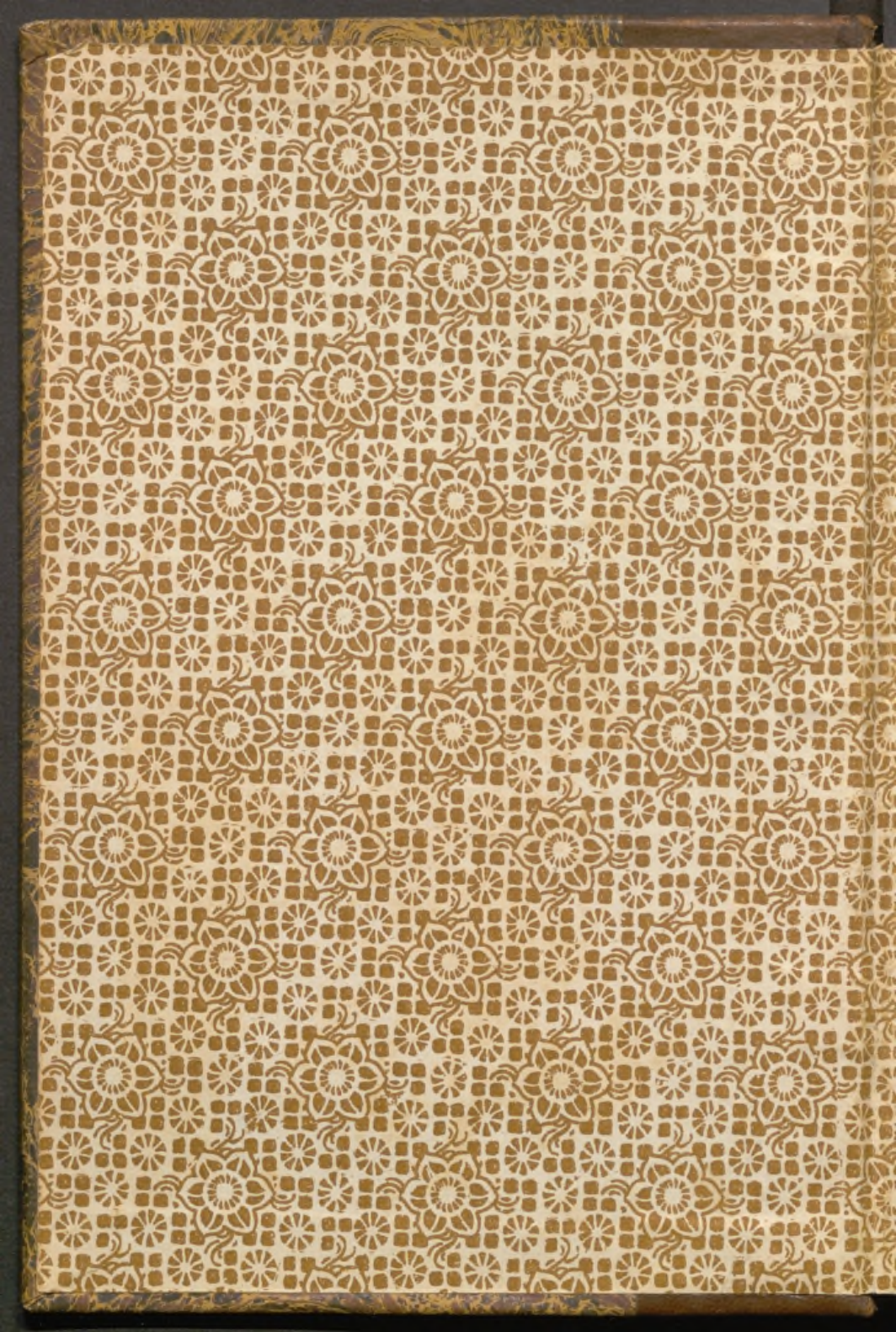


RONSARD

—  
ŒUVRES  
CHOISIES



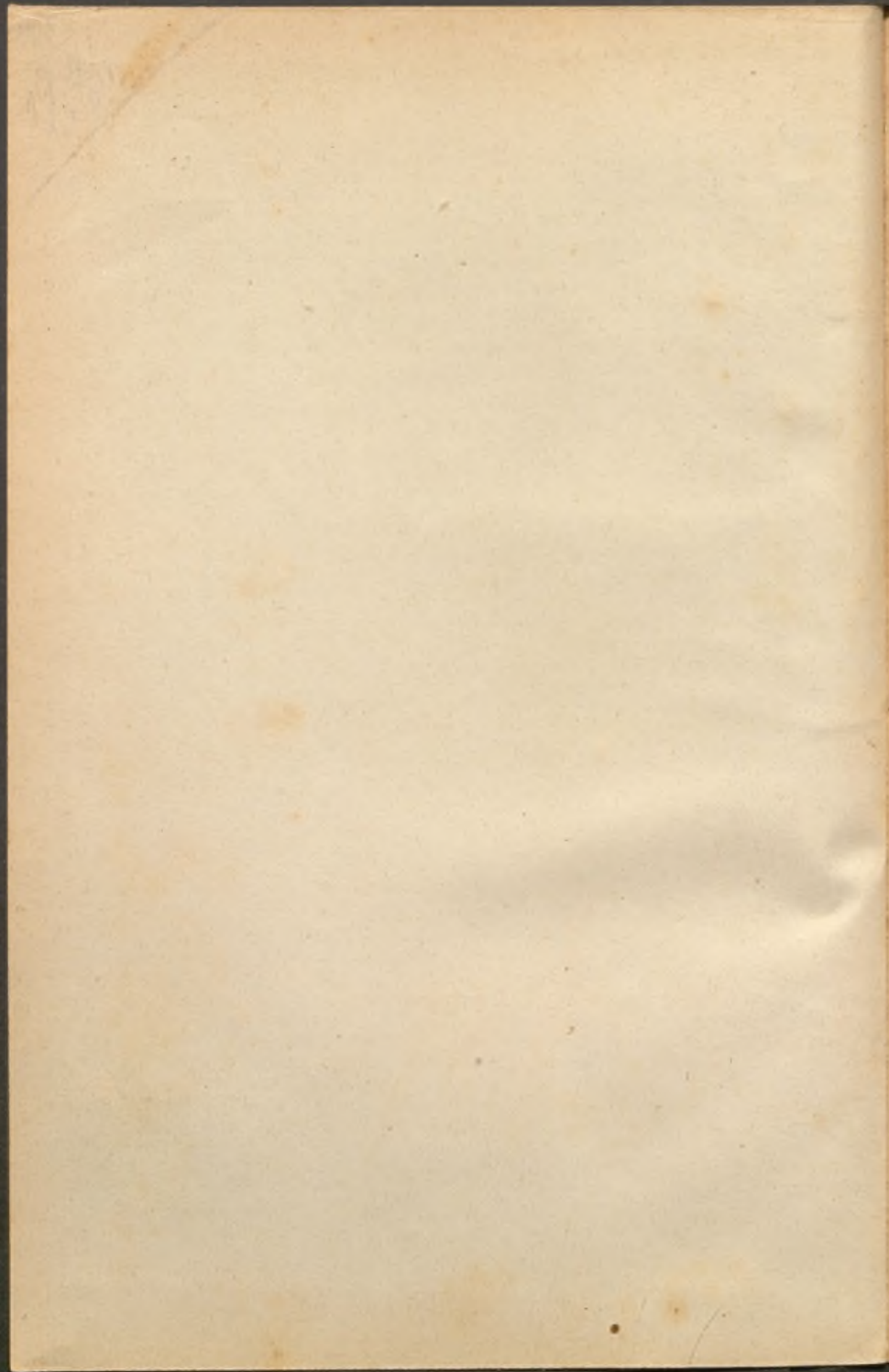














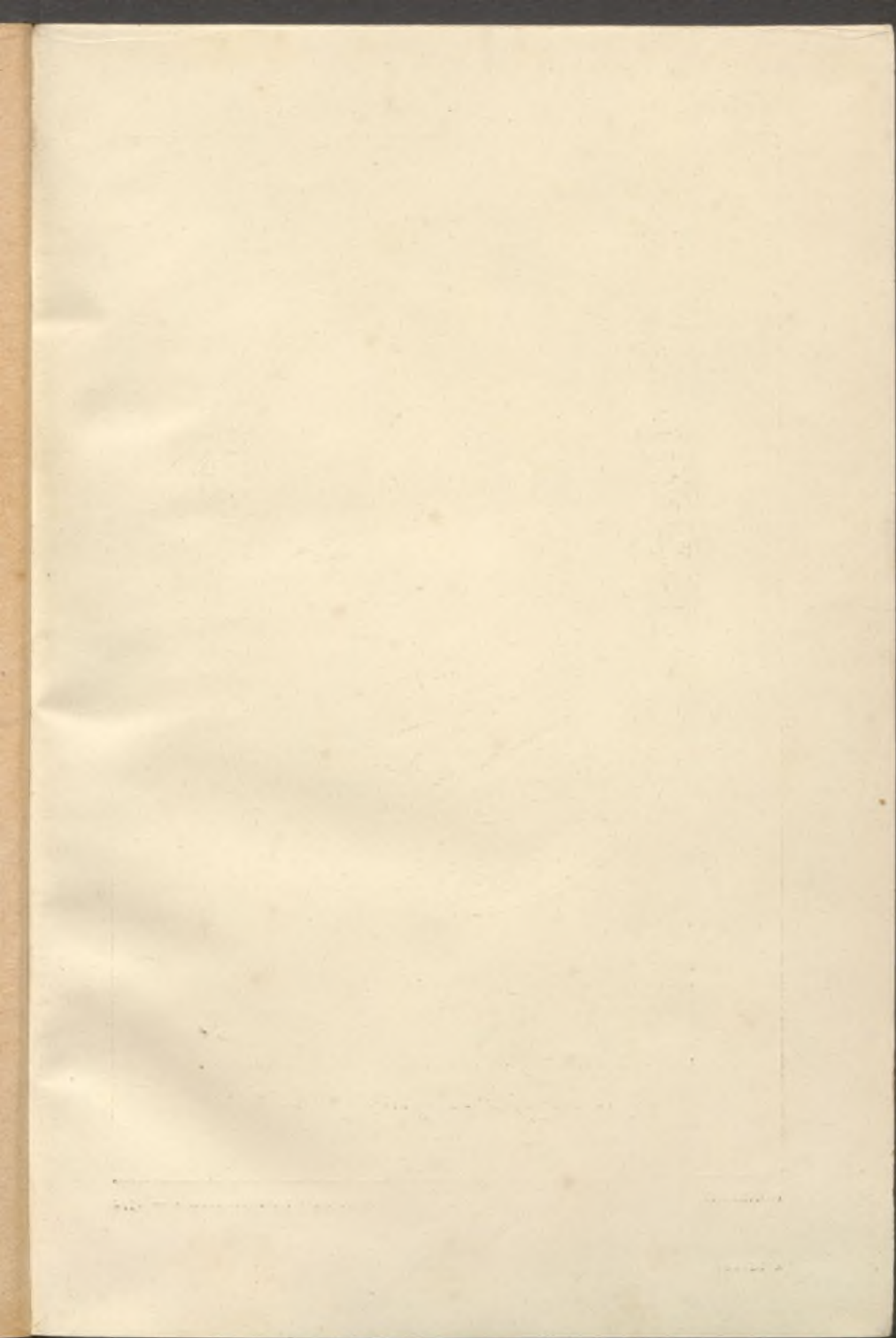
21/2000

ŒUVRES CHOISIES  
DE RONSARD



R. 94758







*Tel fut Ronsard, auteur de cét ouvrage,  
Tel fut son œil, sa bouche & son visage,  
Portrait au vif de deux crayons diuers:  
Icyl le Corps, & l'Esprit en ses vers.*



Œuvres choisies  
de  
**RONSARD**

Notices et Annotations  
par GAUTHIER-FERRIÈRES  
Lauréat de l'Académie française  
*Mort pour la France*

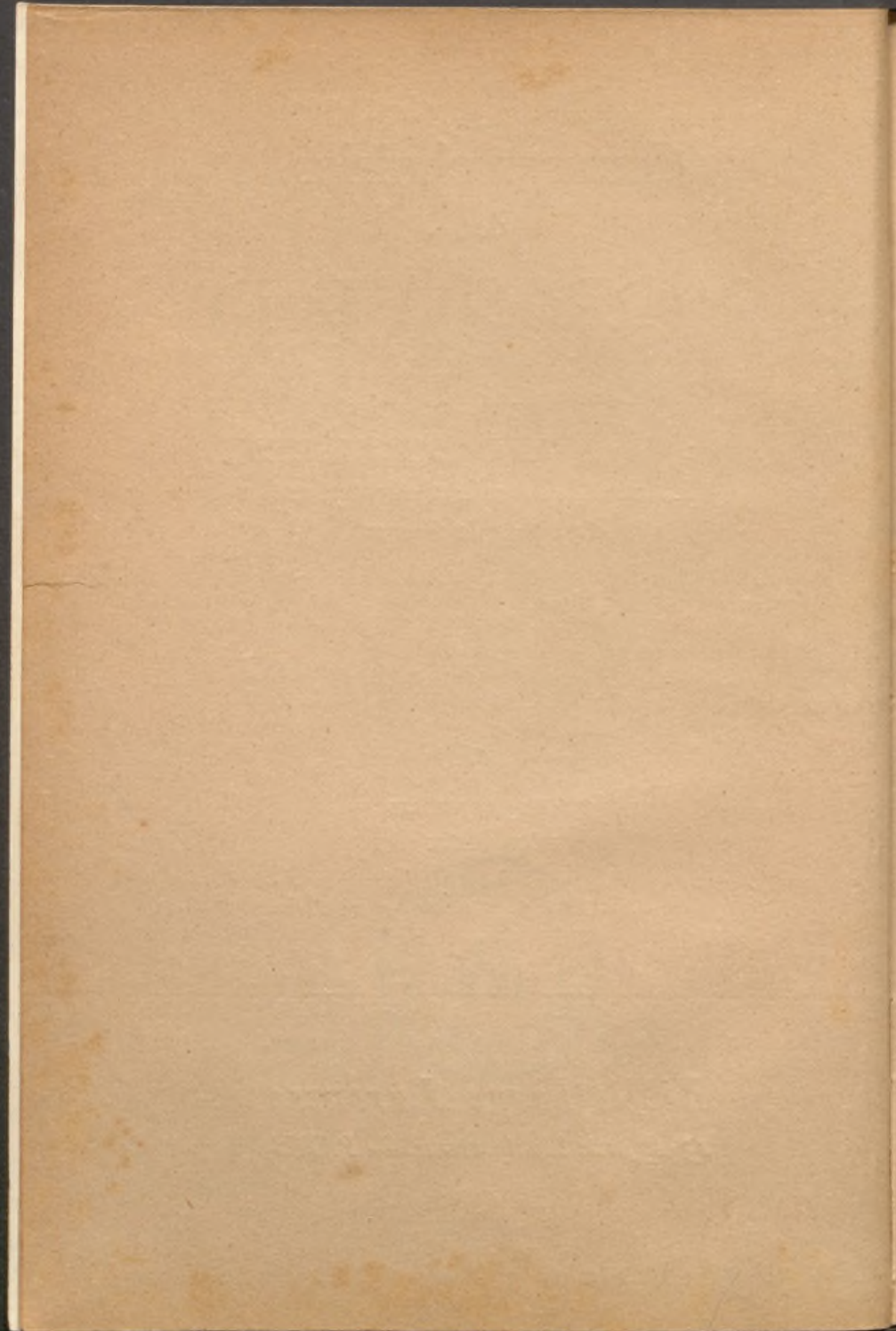


QUATRE GRAVURES

HORS TEXTE



*Bibliothèque Larousse*  
13-17, rue Montparnasse. — PARIS







## ŒUVRES CHOISIES DE RONSARD

---

*PIERRE DE RONSARD (1524-1585)*

**L**A famille de Ronsard, très férue de ses origines, les faisait remonter jusqu'à un marquis de Ronsard qui aurait existé jadis sur les bords du Danube, dans cette région qui fut la Thrace. Bien entendu le poète crut plus que personne à ce mythique ancêtre qui lui permettait de se réclamer du pays d'Orphée, et il ne manqua pas de le célébrer en vers, dans une Élégie dédiée à Remy Belleau :

Je veux, mon cher BELLEAU, que tu n'ignores point  
D'où ni qui est celui que les Muses ont joint  
D'un nœud si ferme à toi, afin que des années  
A nos futurs neveux les courses retournées  
Ne cèlent que BELLEAU et RONSARD n'étaient qu'un  
Et que tous deux avaient un même cœur commun.

Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa race  
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace :  
Plus bas que la Hongrie, en une froide part,  
Est un seigneur nommé le Marquis de RONSARD,  
Riche d'or et de gens, de villes et de terre.  
Un de ses fils puînés, ardent de voir la guerre,  
Un camp d'autres puînés assembla hasardeux,  
Et quittant son pays, fait capitaine d'eux,

Traversa la Hongrie et la basse Allemagne,  
 Traversa la Bourgogne et la basse Champagne,  
 Et hardi vint servir PHILIPPE DE VALOIS,  
 Qui pour lors avait guerre rencontre les Anglois.

Il s'employa si bien au service de France,  
 Que le Roi lui donna des biens à suffisance  
 Sur les rives du Loir : puis du tout oubliant  
 Frères, père et pays, François se mariant,  
 Engendra les aïeux dont est sorti le père  
 Par qui premier je vis cette belle lumière.

Tous ces détails, relevés et précisés encore par Claude Binet, biographe de Ronsard, sont de pure imagination, comme l'a démontré récemment et péremptoirement M. Henri Longnon (*les Ancêtres, la Jeunesse de Pierre de Ronsard*). Le poète est de race uniquement et purement française, et, en signant ses recueils : Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois, il avait plus de raisons qu'il ne le croyait lui-même de se dire « Vendômois ». Dès l'an mille il existait des Ronsard à Vendôme et dans les environs. Au XIV<sup>e</sup> siècle les Ronsard sont seigneurs de La Poissonnière, et au XV<sup>e</sup> siècle, « sergents fieffés », c'est-à-dire gardes forestiers et gardes-chasse héréditaires de cette forêt de Gâtine que leur descendant devait illustrer plus tard par ses *Odes*. Mais ils ne tardent pas à quitter leurs bois. Le grand-père du poète, Olivier, échanson de Louis XI, puis gentilhomme de son hôtel, a également reçu de ce roi le gouvernement des seigneuries d'Anzières et de Bétancourt. Son fils aîné, Louis de Ronsard (qui signait Ronsart, orthographe admise alors), l'un des cent gardes du corps des rois Louis XII et François I<sup>er</sup>, puis l'un des maîtres d'hôtel du Dauphin, se distingue dans les guerres d'Italie, ayant passé vingt-deux fois les Alpes sous des chefs tels que La Trémouille, La Palice, Gaston de Foix et le chevalier Bayard. A l'âge de quarante-cinq ans, il épouse Jeanne de Chaudrier, âgée elle-même de trente-cinq ans, et qui, veuve de Guy des Roches, seigneur de La Basme, était apparentée aux La Trémouille. Ils eurent six enfants dont le dernier fut le poète, qui naquit au château de la



Possonnière le 11 septembre 1524. Cette date, quoique contestée, est la plus probable, et c'est en tout cas celle que donne Ronsard lui-même dans la suite de l'Élégie dont nous avons déjà cité quelques vers :

Mais, s'il te plaît avoir autant de connaissance  
 (Comme de mes aïeux) du jour de ma naissance,  
 Mon BELLEAU, sans mentir je dirai vérité  
 Et de l'an et du jour de ma nativité.  
 L'an que le roi FRANÇOIS fut pris devant Pavie,  
 Le jour d'un samedi Dieu me prêta la vie,  
 L'onzième de septembre, et presque je me vis  
 Tout aussitôt que né de la parque ravi.

Ce dernier vers est expliqué dans la biographie de Claude Binet : « Peu s'en fallut, dit-il, que le jour de sa naissance ne fût aussi le jour de son enterrement ; car, comme on le portait baptiser du château de la Possonnière en l'église du lieu, celle qui le portait, traversant un pré, le laissa tomber par mégarde sur l'herbe et sur les fleurs qui le reçurent plus doucement ; et eut encore cet accident une autre rencontre, qu'une demoiselle qui portait un vaisseau plein d'eau de roses, pensant aider à recueillir l'enfant, lui renversa sur le chef une partie de l'eau de senteur : qui fut un présage des bonnes odeurs dont il devait remplir toute la France de ses écrits. »

A part un séjour de six mois, vers sa dixième année, au collège de Navarre, où il se déplut fort et n'apprit rien, il resta à la Possonnière jusqu'à sa douzième année. Ce manoir, qui est encore aujourd'hui l'ornement de la commune de Couture, à 32 kilomètres de Vendôme, avait été construit dans le style italien et dédié par Louis de Ronsard à la Volupté et aux Grâces, *Voluptati et Gratiis*. Au pied d'un coteau regardant la région septentrionale, en la varenne du bas Vendômois, on l'admirait de loin avec sa tour hexagonale. *Avant partir* se lisait sur le linteau des fenêtres ; au-dessus de la haute cheminée se trouvait l'écusson parlant des Ronsard figurant des ronces dans les flammes (d'où le nom du poète : Ronce-ard) et encadré de la devise : *Non fallunt futura merentem* « l'avenir récompensera

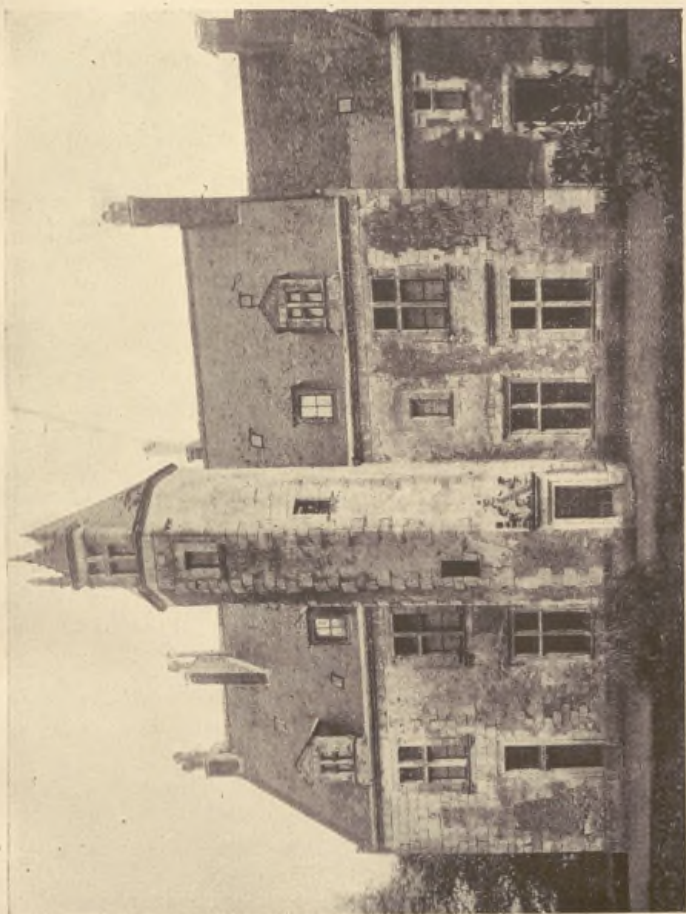
le mérite ». Là, le poète fut formé par son père et surtout par la nature :

Je n'avais pas douze ans qu'au profond des vallées,  
 Dans les hautes forêts des hommes reculées,  
 Dans les antres secrets de frayeur tout couverts,  
 Sans avoir soin de rien je composais des vers :  
 Echo me répondait ; et les simples Dryades,  
 Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oréades,  
 Epigans qui portaient des cornes sur le front  
 Et qui, ballant, sautaient comme les chèvres font,  
 Et le gentil troupeau des fantastiques fées  
 Autour de moi dansaient à cottes agrafées.

En 1536, il devint page du Dauphin François, lequel allait mourir à Tournon d'une façon qui put faire croire au poison. Passant alors au service du duc d'Orléans, qui le cédait bientôt à sa sœur, Madeleine de France, dont Jacques V d'Écosse avait obtenu la main, il suivit le couple royal et aborda avec lui à Leith, mais seulement pour être témoin de la mort prématurée de la reine. De retour en France, après deux années passées auprès du roi d'Écosse, qui l'avait pris en amitié, Ronsard fut adjoint à Claude de Lassigny, chargé de missions en Flandre, Zélande et Écosse, et connut à son service les émotions d'une tempête et d'un naufrage sur la côte écossaise.

Mis hors de pages à son retour et attaché à l'ambassade de Lazare de Baïff, qui se rendait à Haguenau pour un de ces « colloques » destinés à mettre fin à la Réforme, Ronsard vit de près quantité de célébrités politiques et religieuses, et surtout Calvin. Ce fut le dernier de ses voyages au-delà des frontières. Aucun n'avait influencé son esprit ; de bonne heure, au contraire, le jeune page s'était promis de rester « tout français », et il tint parole toute sa vie. Il était maintenant écuyer d'écurie. C'était un beau jeune homme de stature auguste et martiale, « les membres forts et proportionnés, dit Claude Binet, le visage noble, libéral et vraiment français, la barbe blondoyante, cheveux châains, nez aquilin, les yeux pleins de douce gravité et le front fort serein ». Pinçant





CHATEAU DE LA FOSSONNIERE, PRÈS VENDOME OU EST NÉ RONSARD.

REPRODUCED FROM THE ORIGINAL MANUSCRIPT BY THE NATIONAL ARCHIVES



fort bien du luth, bon joueur de paume, habile à monter à cheval, à danser, lutter, sauter ou escrimer, Ronsard, de tous les dons, avait le plus précieux, celui de plaire, et il semblait destiné à l'avenir mondain le plus brillant, lorsqu'une malheureuse crise, où la science d'aujourd'hui reconnaîtrait de l'arthrite accompagnée d'otite chronique, le laissa sourd, ou tout au moins « demi-sourd ». Le jeune homme comprit que son avenir à la cour était fini, et se mit aussitôt à l'étude. Il était déjà fort lettré ; son oncle, Jean Ronsard, lui avait laissé sa bibliothèque, où un *Virgile* voisinait avec le *Roman de la Rose*, et il savait fort passablement l'italien, l'anglais et l'allemand, appris pendant ses ambassades.

C'était vers 1541. Le moyen âge prenait fin ; tous les anciens systèmes avaient fait leur temps. Les *Adages* d'Érasme, imprimés à Paris vers 1500, avaient remis en circulation les plus belles et les plus sages pensées des écrivains antiques, et les brumes qui voilaient l'Olympe s'étaient dissipées, nous révélant à nouveau l'idéal antique de la beauté. François I<sup>er</sup> avait non seulement fondé le Collège royal, plus tard Collège de France, mais encore encouragé les artistes et fait acheter en Italie et ailleurs des livres, des tableaux et des manuscrits. Il n'était plus question que d'Homère, de Platon, d'Horace, de Virgile, et Ronsard, enfermé avec Baif, le fils du diplomate, dans les cellules du collège Coqueret, étudiait jusqu'à deux ou trois heures après minuit, et, en se couchant, réveillait son ami qui se levait, prenait la chandelle et ne laissait refroidir la place.

Ronsard était déjà tenu par tous pour le chef incontesté de la naissante « Brigade », appelée aussi Pléiade. Joachim du Bellay venait de publier (1549) la *Défense et Illustration de la langue française*, l'*Olive* et le *Recueil de poésie*. C'était la rupture violente et nécessaire avec l'ancienne école. La poésie était en effet devenue pur art de « rhétoricien », art de ne rien dire en des agencements bizarres de strophes, de sons et de rimes. Il y avait bien ce charmant Marot, si français d'esprit, mais se rendant compte lui-même de son incapacité à gagner les sommets. L'attendu était Ronsard, qui

publie tout à coup, en 1550, les *Quatre Premiers Livres des Odes et le Bocage*. Il y prend tout de suite attitude de champion. Pindare est son modèle, et, afin que cela saute aux yeux, il lui emprunte sa division en strophes, antistrophes et épodes, entre en fureur lyrique, « forcène » et met dans ses odes une surabondance d'images à la grecque et la mythologie la plus obscure. Mais, à travers ce pindarisme factice, apparaît dès ce moment ce trait marquant du caractère du poète, la sincérité, et cette spontanéité qui se confesse humblement, plus soucieuse de dire vrai que d'éviter les contradictions. Ronsard est Français, violemment et irréductiblement Français ; après la grande patrie, la petite, son cher Vendômois, a la plus belle part, et la forêt de Gâtine, la fontaine Bellerie, la source du Loir coulent et murmurent délicieusement dans ses vers.

Avec l'ode « éloignée du vulgaire », le poète venait de triompher de Saint-Gelais et des anciens rhétoriciens dépités. Il lui restait à tenter l'épreuve du sonnet, venu d'Italie. En 1552 paraissent *les Amours* et le *Cinquième Livre des Odes*.

Tous ces sonnets en vers dissyllabiques se groupent autour du nom de Cassandre, qui passa longtemps pour un mythe et qui était en réalité de la famille des Salviati de Florence. Le poète l'avait rencontrée à Blois le vingt et unième jour d'avril 1541. Comme il errait dans une prairie, elle passa près de lui, chantant un branle de Bourgogne, et Ronsard admira ses cheveux blonds crépelés, ses beaux yeux noirs et son gracieux embonpoint. A peine y eut-il entre eux quelques petites coquetteries ; la belle ne tarda pas à se marier à un seigneur de Pray, pour donner le jour à une autre Cassandre, laquelle, ayant épousé Guillaume de Musset, fut l'ancêtre directe du poète des *Nuits*. Pour Ronsard, son amour au lieu de s'éteindre s'enflamma, et son infortune fut pour lui l'occasion d'être vrai et sincère poète dans ces sonnets et ces madrigaux où il retraçait simplement ses émotions, sans pointe à l'italienne. Il entra dans les années les plus fécondes de sa carrière. En 1553 paraît le livre des *Folâtreries*, d'ailleurs inférieur et entaché d'obscénités ; le deuxième *Bocage* et les *Mélanges*



paraissent en 1554 ; la *Continuation des Amours* et le *Premier Livre des Hymnes* en 1555 ; le *Deuxième Livre des Hymnes* et la *Nouvelle Continuation des Amours* en 1556. A mesure que les envieux se font plus rares, le nombre des enthousiastes s'accroît : mais la gloire est venue plus vite que la fortune, et les bénéfices que Ronsard attendait ne lui ont pas été accordés. Cependant il se laisse aller doucement à la vie. En 1555, dans l'une de ses promenades aux champs, en avril, au village de Bourgueil en Anjou, il a rencontré une « simple paysante », Marie Dupin. Elle a quinze ans, est gracieuse et fraîche, et Ronsard pense naturellement l'aimer toute sa vie ; les sonnets, les chansons qu'il lui fait sont simples comme elle. Mais la coquette est bientôt « d'un sot enamorée » ; Ronsard la quitte, souffre, revient à elle, fait même pour la revoir son voyage à Tours en compagnie de Baif, et il était détaché d'elle depuis des années quand la brusque nouvelle de la mort de Marie vint lui rappeler toute sa tendresse.

Maintenant la renommée sans cesse grandissante de Ronsard a débordé les frontières ; il est salué partout du titre de « Prince des poètes français », et montré de tous en passant par les rues. Grâce à ses patrons, les cardinaux Odet de Coligny, frère de l'amiral, et Charles de Lorraine, frère de François de Guise, il a reçu à partir de 1553 le bénéfice des trois prieurés de Montoire, Croixval et Saint-Côme, et il est en outre, depuis la dernière année du règne de Henri II, aumônier ordinaire du roi, avec pension de 1.200 livres.

Mais viennent les guerres de religion ; fils de soldat et lui-même destiné aux armes, Ronsard n'est pas homme à se désintéresser des querelles de son pays. Respectueux de ses rois, il n'aime pas seulement la France pour eux, il l'aime avant tout pour elle-même, et son cœur saigne de grande pitié en la voyant déchirée. C'est alors qu'il écrit ces admirables *Discours* et *Remontrances*, datés de 1562 et 1563. Les protestants, violemment attaqués, ne trouvent pour riposter au grand poète que de lourdes et basses injures qui le traitent en prose et en vers de « pourceau », d'« âne », de « trogne maussade ». Ronsard se donne la peine de répondre, en vers,

par une réfutation des injures et calomnies de je ne sais quels Prédicants et Ministres de Genève (1563), en prose dans son *Épître par laquelle l'auteur répond succinctement à ses calomniateurs*, et cette guerre dure deux ans.

Mais Charles IX vient de monter sur le trône, et entre le roi et le poète existe une amitié étroite, jamais démentie, célébrée même par Charles en vers élégants. Ronsard est choyé, récompensé, soutenu ; il devient le « Poète français du Roi ». Catherine de Médicis fait présent à Élisabeth d'Angleterre d'un recueil de Ronsard : *Élégies, Mascarades, Bergerie*, et Élisabeth envoie un diamant à l'auteur. Elle se souvenait des nobles vers que le poète lui avait adressés à l'occasion de la paix de 1565, et dans lesquels il souhaitait l'union des deux royaumes :

N'offensez point par armes ni par noise,  
Si m'en croyez, la province gauloise...  
Le Gaulois semble au saule verdissant :  
Plus on le coupe et plus il est naissant,  
Et rejette en branches davantage,  
Prenant vigueur de son propre dommage.  
Pour ce, vivez comme amiables sœurs :  
Par les combats les sceptres ne sont seurs (sûrs).  
Quand vous serez ensemble bien unies,  
L'amour, la foi, deux belles compagnies,  
Viendront çà-bas le cœur vous échauffer,  
Puis, sans harnais, sans armes et sans fer,  
Et sans le dos d'un corselet vous ceindre,  
Ferez vos noms par toute Europe craindre,  
Et l'âge d'or verra de toutes parts  
Fleurir les lis entre les léopards.

Quand Ronsard n'est pas à la cour, il habite sur le haut de la montagne Sainte-Geneviève, rue des Morfondus, aujourd'hui rue Rollin, une petite maison avec un agréable jardin orné d'un grand mûrier. Mais il est le plus souvent à la campagne, au fond des jardins « qui sentent le sauvage », et là il sait goûter un des premiers la poésie des déclinés de l'année, des beaux soirs d'automne et des longs nuits d'hiver.



Cependant le champion de jadis n'avait pas renoncé à tenter l'épreuve du « grand œuvre héroïque ». Ce fut la *Franciade*, qui était sur le métier dès 1553 et dont les quatre premiers livres parurent en septembre 1572. L'échec fut complet et Ronsard s'en affligea, laissant son poème inachevé. C'est alors, vieux avant l'âge, qu'il connut une fille d'honneur de la reine mère Catherine de Médicis, jeune, belle et instruite, Hélène de Surgères, qui fut l'inspiratrice de ses deux derniers livres de sonnets, les plus beaux, publiés en 1578. Leur style est simple et direct, sans aucune trace de préciosité, et ils sont pleins de la plus exquise intimité. C'est la dernière flamme de son génie épuré; le temps est venu pour lui de prendre congé du monde et de l'amour. Henri III n'éprouvait pas pour Ronsard l'inclination qu'avait eue son frère, et lui, de son côté, par de sages et nobles poèmes pleins de conseils, se préparait une défaveur dont profitait Desportes. La terre natale attire et retient de plus en plus le poète, qui ne vient guère à Paris que pour rendre visite à Galland, au collège de Boncourt près de Saint-Étienne du Mont. En février 1585 il tombe gravement malade, et après avoir languï presque une année entière, le 27 décembre 1585, étant à son prieuré de Saint-Côme, et son fidèle Galland se trouvant près de lui, il rend l'esprit, n'étant âgé que de soixante et un ans.

Il fut inhumé à Saint-Côme, et, deux mois plus tard, Galland lui fit dresser un cénotaphe dans la chapelle du collège de Boncourt. Là, une messe solennelle fut chantée par la musique du roi, et l'oraison funèbre prononcée par le cardinal du Perron.

Ronsard était à ce moment le lettré le plus illustre de l'Europe : « Il avait joué dans cette époque troublée son rôle de citoyen, dit fort bien M. Jusserand, dans son beau livre sur Ronsard, mais il l'avait joué en poète, ce qui n'était pas en diminuer le danger, conseillant les rois et se lançant dans la querelle protestante. La poésie était pour lui un sacerdoce, mais un sacerdoce militaire; il était religieux à la manière des Templiers. »

Dans son célèbre *Discours sur la vie de Pierre de Ronsard*,

Claude Binet donne des détails intéressants sur le caractère et les habitudes du grand poète qui fut son ami :

« Ronsard, écrit-il, disait ordinairement que tous ne devaient témérairement se mêler de la poésie, que la prose était le langage des hommes, mais la poésie était le langage des dieux, et que les hommes n'en devaient être les interprètes s'ils n'étaient sacrés dès leur naissance et dédiés à ce ministère...

« Il avait une liberté de juger des écrits de ceux de son temps jointe à une candeur éloignée de toute jalousie (aussi était-il par-dessus elle), ne retenant les louanges de ceux auxquels elles étaient raisonnablement dues... Quant au jugement de ses ouvrages, il le laissait librement à un chacun, et déférait à celui des doctes, les exposant en public à la façon d'Apelle, afin d'entendre le jugement et l'arrêt d'un chacun, qu'aussi volontiers il recevait comme il pensait être candidement prononcé...

« Sa conversation était fort facile avec ceux qu'il aimait, mais il aimait surtout les hommes studieux, vertueux et de nette conscience, et qui étaient libres, ouverts et simples, sans fiction et afféterie courtesane, comme aussi lui-même avait toujours désiré d'être tel, pouvant dire hardiment que ses mœurs, sa face et ses écrits portaient toujours je ne sais quoi de noble au front, et en toutes ses actions on voyait paraître les effets d'un vrai gentilhomme français, au reste libéral et magnifique en la dépense des biens qu'il avait. Il n'était ennemi d'aucun, et si aucuns se sont rendus ses ennemis, ils s'en sont donné le sujet, mais sa naturelle douceur les en fait repentir.

« Sa demeure ordinaire était ou à Saint-Cosme, lieu fort plaisant et comme l'œillet de la Touraine, jardin de France, ou à Bourgueil, à cause du déduit de la chasse auquel il s'exerçait volontiers, et où pour cet exercice il faisait nourrir des chiens que le feu roi Charles lui avait donnés, ensemble un faucon et un tiercelet d'autour ; comme aussi à Croix-Val, recherchant ores la solitude de la forêt de Gâtine, ores les rives du Loir et la belle fontaine Bellerie ou celle d'Hélène, où bien souvent seul, mais toujours en compagnie des Muses, il s'égarait pour rassembler les belles inventions, lesquelles,



parmi le tumulte des villes et du peuple, s'écartant çà et là comme une semence égarée de la matrice, ne peuvent si bien se concevoir en nous. Quand il était à Paris et qu'il voulait s'éjouir avec ses amis ou composer à recoi, il se délectait ou à Meudon, tant à cause des bois que du plaisant regard de la rivière de Seine, ou à Gentilly, Arcueil, Saint-Cloud et Vanves, pour l'agréable fraîcheur du ruisseau de Bièvre et des fontaines que les Muses aiment naturellement. Il prenait aussi singulier plaisir à jardiner, et, sur tous lieux, en sa maison de Saint-Cosme, où monsieur le duc d'Anjou, qui le prisait, l'aimait et admirait, le fut voir plusieurs fois après avoir fait son entrée à Tours. Il savait assez, comme il n'ignorait rien, beaucoup de beaux secrets pour le jardinage, fût pour semer, planter ou pour enter et greffer en toutes sortes, et souvent en présentait des fruits au roi Charles qui prenait à gré tout ce qui venait de lui. Quand il se mettait à l'étude, il ne s'en retirait aisément, et lorsqu'il en sortait il était assez mélancolique et bien aisé de rencontrer compagnie récréative ; mais lorsqu'il composait il ne voulait être importuné de personne, se faisant excuser librement, même à ses plus grands amis.

« La peinture et la sculpture, comme aussi la musique, lui étaient à singulier plaisir, et principalement aimait à chanter et à ouïr chanter ses vers, appelant la musique sœur puinée de la poésie, et les poètes et les musiciens enfants sacrés des Muses ; que sans la musique la poésie était presque sans grâce, comme la musique sans la mélodie des vers inanimée et sans vie.

« Il incitait fort ceux qui l'allaient voir, et principalement les jeunes hommes qu'il jugeait par un gentil naturel promettre quelque fruit en la poésie, à bien écrire et plutôt à moins et mieux faire : car les vers se doivent peser et non compter, et ressemblent au diamant parangon qui, étant de belle eau et rendant un bel éclat, seul vaut mieux qu'une centaine de moyens. »

\* \* \*

Malgré l'opinion commune, Ronsard n'est pas un grand inventeur de rythmes, et il a pris de Marot et de la plupart

des rhétoriciens presque tous ses agencements de vers. Ph. Martinon, dans un livre sur les *Strophes*, trouve dans les *Psaumes* de Marot un grand nombre de strophes de Ronsard, notamment le sixain octosyllabique que le poète de Cassandre employa si souvent : *Mignonne, allons voir si la rose...* ; mais qu'importe ! la liqueur compte plus que le vase. Un des premiers mérites de Ronsard a été d'exprimer en français des sentiments français : « C'est imiter les anciens que d'être de son pays, » disait-il. Le xvi<sup>e</sup> siècle voulait enrichir la langue ; il se met avec ardeur à cette besogne en laquelle il a foi, et qui n'a cependant laissé survivre aucun des mots qu'il tentait d'acclimater. Il croit aux mots composés, et écrit la chasse-vue, l'ébranle-rocher, le chèvre-pieds. Il prétend reprendre au vieux-français des mots tombés de l'usage, emprunter au grec et au latin certains procédés de dérivation ; il abuse des diminutifs : Cassandrette, ondette, herbelette. Il fait plus, comme le remarque judicieusement M. Jusserand, il ne craint pas de violenter les mots pour les faire rimer de force, écrivant *Callioupe* pour *Calliope*, *Parnase* pour *Parnasse*, allant même jusqu'à faire *hinne* du mot *hymne*, qui n'a pas de rime. Mais, à mesure qu'il vieillit, il se déclare de plus en plus pour la simplicité, la brièveté, la justesse des termes : « Ni trop haut, ni trop bas, c'est le souverain style. » Et c'est alors qu'apparaît le grand Ronsard avec cette harmonie qu'il est vraiment le premier à avoir eue en France, ses bonheurs d'expression, la justesse pittoresque de ses images, les vers déjà cornéliens, et aussi ses grandes échappées lyriques et mélancoliques où l'on trouve en germe le romantisme, et qu'on s'étonne de voir tout à coup chez lui.

Aujourd'hui l'on ne connaît guère Ronsard que comme un des plus exquis poètes de l'amour, et les nombreux vers qu'il a écrits sous l'invocation de Cassandre, de Marie ou d'Hélène, ses inspirations libres et légères qui semblent presque toujours une paraphrase d'Anacréon ou du *Carpe diem* d'Horace : « Cueillez, cueillez votre jeunesse ! » lui ont laissé la réputation d'un aimable épicurien. Il est autre chose et plus que cela. Nous avons vu qu'il s'était promis d'être



« tout français » ; il le resta toujours fidèlement de cœur et de pensée ; ses admirables *Discours des misères du temps* suffisent à le prouver. Voyez quel parti « tout français » il prend dans les querelles religieuses. Sa foi, c'est celle qu'avait hier tout le pays, c'est-à-dire la foi catholique ; or, écoutant un jour au faubourg Saint-Marceau un sermon de Théodore de Bèze, s'il n'a pu supporter de l'écouter jusqu'au bout, c'est qu'il a horreur de l'individualisme, et qu'il a vu clairement, qu'il ne verra dans toute la Réforme que la recherche individuelle de la vérité, « l'opinion », à laquelle il oppose la tradition.

Certes il connaît les abus de l'Église, il les dénonce lui-même et s'en indigne autant et plus qu'un autre, mais il ne veut pas qu'on s'autorise de ces abus pour couper tout entier un arbre qui a ses racines dans le cœur même de la France, il ne veut pas qu'on nous prêche par la force :

...une Évangile armée,  
Un Christ empistolé tout noirci de fumée,  
Portant un morion en tête et, dans la main,  
Un large coutelas rouge de sang humain.

Il sait que la paix et l'unité politique ne peuvent venir que de l'unité religieuse, et, par cette idée, il est un grand politique ; il est aussi un grand patriote.

C'est à ces nobles passions que nous devons les admirables *Discours*, aux vers si pleins, si vigoureux, si heureux. Quand on admire les *Tragiques* de d'Aubigné, on oublie trop qu'ils ont ces discours pour aînés, et, près de trois cents ans après, les vers des *Châtiments* n'auront pas plus de force ni de hauteur.

L'influence de Ronsard sur son temps a été considérable, non seulement en France, mais encore dans l'Europe entière. Les Italiens nous disent : « Vous avez chez vous plus grand que Pétrarque, » et le Tasse, venu à Paris en 1571, tient à honneur de lui être présenté et de lui lire quelques chants de son *Godefroy*. Mais c'est surtout l'Angleterre qui lui est redevable. Elle étudie à travers Ronsard la poésie des

Grecs, des Latins et des Italiens et, dans un livre récent, *The French Renaissance in England*, M. Sidney Lee écrit : « Notre inspiration étrangère est plus souvent d'origine française que d'origine classique et italienne. »

En effet Shakespeare en est plein dans ses comédies et dans ses poèmes. Juliette et Roméo semblent bien se souvenir de Ronsard dans leurs serments ; il n'est pas jusqu'au tragique Macbeth qui ne lui emprunte son fameux : « *All the world's a stage*, » car Ronsard avait déjà écrit (la remarque est de M. Jusserand) :

Le monde est le théâtre et les hommes acteurs...  
 En gestes différents, en différents langages,  
 Rois, princes et bergers jouent leurs personnages,  
 Devant les yeux de tous sur l'échafaud commun.

Ronsard garda pendant un assez long temps de chauds partisans : d'Aubigné, Régnier, M<sup>lle</sup> de Gournay ; mais Malherbe vient qui le renie, le barbouille de notes injurieuses, et appelle « ronsardiser » toutes les impropriétés qu'il trouve dans les ouvrages. Boileau n'est pas plus juste, et à partir de ce moment c'en est fait de Ronsard. Le grand Arnauld juge que « ç'a été un déshonneur à la France d'avoir fait tant d'estime de ses pitoyables poésies ». La Bruyère estime que Ronsard et les siens « ont retardé le style dans le chemin de la perfection ; l'ont exposé à la manquer pour toujours ». Entre 1629 et 1857, on ne compte aucune édition de Ronsard. Voltaire ne lui donne pas place dans son *Temple du goût*, trouvant qu'il « gâta la langue », et tout le xviii<sup>e</sup> siècle le couvre d'un « mépris plus cruel que l'oubli ».

Cependant, sous la Restauration, une réaction en faveur de Ronsard commence timidement ; en 1828, après son *Tableau historique de la poésie du xvi<sup>e</sup> siècle*, Sainte-Beuve publie des *Œuvres choisies* du poète, avec notice, notes et commentaires, et la nouvelle pléiade en formation, celle de Victor Hugo, revient directement au xvi<sup>e</sup> siècle et à Ronsard. L'enthousiasme qui ne s'était pas démenti un instant depuis 1830 redouble en 1857, à l'apparition de l'édition



complète de Prosper Blanchemain. Baudelaire se souvient de lui plus qu'on ne pense quand il transporte ses créoles et ses Malabraises

Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire.

Tous les Parnassiens réhabilitent le sonnet en son honneur et en riment même à sa louange; et Heredia résume l'enthousiasme universel en écrivant ce beau sonnet sur le *Livre des Amours de Pierre de Ronsard* :

Jadis plus d'un amant, aux jardins de Bourgueil,  
A gravé plus d'un nom dans l'écorce qu'il ouvre,  
Et plus d'un cœur, sous l'or des hauts plafonds du Louvre,  
A l'éclair d'un sourire a tressailli d'orgueil.

Qu'importe? Rien n'a dit leur ivresse ou leur deuil ;  
Ils gisent tout entiers entre quatre ais de rouvre,  
Et nul n'a disputé, sous l'herbe qui les couvre,  
Leur inerte poussière à l'oubli du cercueil.

Tout meurt. Marie, Hélène et toi, fière Cassandre,  
Vos beaux corps ne seraient qu'une insensible cendre,  
— Les roses et les lis n'ont pas de lendemain, —

Si Ronsard, sur la Seine ou sur la blonde Loire,  
N'eût tressé pour vos fronts, d'une immortelle main,  
Aux myrtes de l'Amour le laurier de la Gloire.

Pleine justice était enfin rendue à Ronsard, et depuis on n'a cessé de lire, et on lira toujours, ce beau génie si sain, si robuste et si français.

GAUTHIER-FERRIÈRES.

---

---

## BIBLIOGRAPHIE

### ŒUVRES DE RONSARD

*Les quatre premiers livres des Odes. Ensemble son Bocage*, Paris, 1550, in-8°; 1553-1555. — *Les Amours. Ensemble le cinquième livre des Odes*, Paris, 1552, in-8°; 1553. — *Livret de Folastries... plus quelques Epigrammes grecs*, 1553, Paris, in-8°, anonyme. — *Les Amours de P. de Ronsard, commentées par Maro Antoine de Muret. Plus quelques odes non encore imprimées*, Paris, 1553, in-8°. — *Le Bocage*, Paris, 1554, in-8°. — *Les Mélanges*, Paris, 1555, in-8°. — *Continuation des Amours*, Paris, 1555, in-8°. — *Les Hymnes*, Paris, 1555, in-4°. — *Le second livre des Hymnes*, Paris, 1556, in-4°. — *Nouvelle continuation des Amours*, Paris, 1556, in-8°. — *Discours à Monseigneur le duc de Savoie, Chant pastoral, etc.*, chez Robert Estienne, Paris, 1559, in-4°. — *Œuvres de P. de Ronsard*, 4 petits volumes in-16, Paris, 1560. — *Discours des Misères de ce temps*, Paris, 1562, in-4°. — *Remonstrance au peuple de France*, Paris, 1563, in-4°. — *Response de P. de Ronsard aux injures et calomnies de jene sçay quels prédicants et ministres de Genève*, Paris, 1563, in-4°. — *Abbrégé de l'Art poétique françois*, Paris, 1565, in-4°. — *Elégies, Mascarades et Bergerie*, Paris, 1565, in-4°. — *Les Œuvres de P. de Ronsard*, en six tomes, Paris, 1567, 4 vol. in-8°. — *Les quatre premiers livres de la Franciade*, Paris, 1572, in-4°. — Autres éditions des œuvres complètes : 6 volumes in-8°; Paris, 1578, 7 vol. in-16; Paris, 1584, in-fol.; Paris, 1587 et 1592, dix parties in-12; Paris, 1609, in-fol.; Paris, 1617, onze parties in-12; Paris, 1623, 2 vol. in-fol.; Paris, 1629-1630, 2 vol. in-12. — *Œuvres complètes de Pierre de Ronsard*, par P. BLANCHEMAIN, Paris, 1857, 8 vol. in-12; — par MARTY-LAVEAUX, Paris, 1872, 6 vol. in-8°; — par P. LAUMONIER, Paris, 1919, 8 vol. in-8°.

### OUVRAGES SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE RONSARD

*Vie de Ronsard*, par CLAUDE BINET, textes de 1586 et 1587, réimpression par Hélène M. Evers, Philadelphie, John C. Winston, 1905. — *Vie de P. de Ronsard*, par GUILLAUME COLLETET, publiée par Prosper Blanchemain, Paris, 1855, in-8°. — SAINTE-BEUVE, *Tableau historique et critique de la poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1828. — L. MELLERIO, *Lexique de Ronsard*, Paris, 1895, in-16. — PAUL BONNEFON, *Ronsard ecclésiastique (Revue d'histoire littéraire de la France)*, 1895. — P. DE NOLHAC, *Documents nouveaux sur la Pléiade (Revue d'histoire littéraire de la France)*, 1899. — HENRI LONGNON, *la Cassandre de Ronsard*, Besançon, 1902, in-8°. — PIERRE PERDRIET, *Ronsard et la Réforme*, Paris 1902, in-8°. — E. FAGUET, *Seizième Siècle (Etudes littéraires)*, Paris, 1889, in-18. — FERDINAND BRUNETIÈRE, *Histoire de la littérature française*, Paris, 1904, in-8°. — FRÉDÉRIC LACHÈVRE, *Bibliographie des recueils collectifs*, Paris, 1901 à 1905, 4 vol. gr. in-4°. — AD. VAN BEVER, édition du *Livret de Folastries, etc.*, 1907, in-18. — LAUMONIER, *Ronsard poète lyrique*, 1909, et *Tableau chronologique des œuvres de Ronsard*, 1911. — HENRI LONGNON, *Pierre de Ronsard*, Paris, 1912. — J.-J. JUSSERAND, *Ronsard*, Paris, 1913.





## RONSARD A SON LIVRE

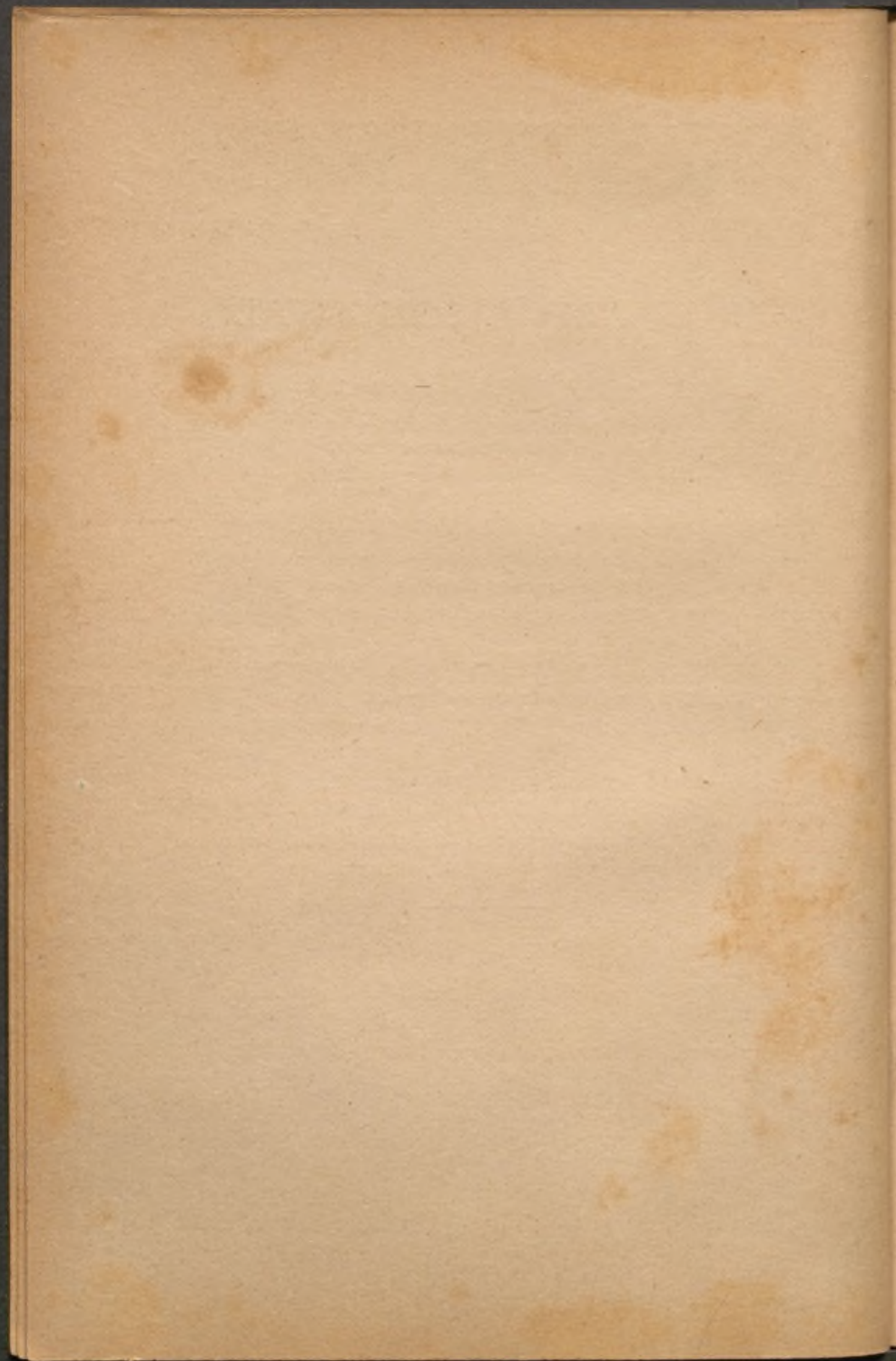
*VA, livre, va, déboucle la barrière,  
Lâche la bride et assure ta peur ;  
En cependant que le chemin est seur,  
D'un pied venteux empoudre la carrière.*

*Vole bien tôt ; j'entends déjà derrière  
De mes suivants l'envieuse roideur,  
Opiniâtre à devancer l'ardeur  
Qui m'éperonne en ma course première.*

*Mais non : demeure et n'avance en ton rang.  
Bien que je sois échauffé d'un beau sang,  
Fort de genoux, d'haleine encore bonne,*

*Livre, cessons d'acquérir plus de bien,  
Sans nous fâcher si la belle couronne  
Du laurier serre autre front que le mien.*

---







## LES AMOURS DE CASSANDRE

---

QUI voudra voir comme un dieu me surmonte,  
Comme il m'assaut, comme il se fait vainqueur,  
Comme il renflamme et renglace mon cœur,  
Comme il reçoit un honneur de ma honte ;

Qui voudra voir une jeunesse prompte  
A suivre en vain l'objet de son malheur,  
Me vienne voir, il verra ma douleur,  
Et la rigueur de l'archer qui me dompte.

Il connaîtra combien la raison peut  
Contre son arc, quand une fois il veut  
Que notre cœur son esclave demeure,

Et si verra que je suis trop heureux  
D'avoir au flanc l'aiguillon amoureux,  
Plein du venin dont il faut que je meure.

---

NATURE ornant la dame qui devait  
De sa douceur forcer les plus rebelles,  
Lui fit présent des beautés les plus belles,  
Que dès mille ans en épargne elle avait.

Tout ce qu'Amour avarement couvait  
De beau, de chaste et d'honneur sous ses ailes,  
Emmiella les grâces immortelles  
De son bel œil, qui les dieux émouvait.

Du ciel à peine elle était descendue  
Quand je la vis, quand mon âme éperdue  
En devint folle, et d'un si poignant trait

Le fier Destin la grava dans mon âme,  
Que, vif ni mort, jamais d'une autre dame  
Empreint au cœur je n'aurai le portrait.

---

ENTRE LES RAIS de sa jumelle flamme  
Je vis Amour qui son arc débandait  
Et sur mon cœur le brandon épandait  
Qui des plus froids les moëlles enflamme.

Puis çà, puis là, près des yeux de ma dame,  
Entre cent fleurs un rets d'or me tendait,  
Qui tout crépu blondement descendait  
A flots ondés pour enlacer mon âme.

Qu'eussé-je fait? L'archer était si doux,  
Si doux son feu, si doux l'or de ses nouds,  
Qu'en leurs filets encore je m'oublie ;

Mais cet oubli ne me tourmente point,  
Tant doucement le doux archer me point,  
Le feu me brûle et l'or crêpe me lie !

---

J'ESPÈRE ET CRAINS, je me tais et supplie,  
Or je suis glace et ores un feu chaud,  
J'admire tout, et de rien ne me chaut,  
Je me délance, et puis je me relie.

Rien ne me plaît sinon ce qui m'ennuie,  
Je suis vaillant et le cœur me défaut,  
J'ai l'espoir bas, j'ai le courage haut,  
Je doute Amour, et si je le défie.

Plus je me pique, et plus je suis rétif,  
J'aime être libre, et veux être captif,  
Cent fois je meurs, cent fois je prends naissance.

Un Prométhée en passions je suis ;  
Et, pour aimer perdant toute puissance,  
Ne pouvant rien, je fais ce que je puis.



JE VEUX pousser par l'univers ma peine  
Plus tôt qu'un trait ne vole au décocher ;  
Je veux aussi mes oreilles boucher  
Pour n'ouïr plus la voix de ma sirène.

Je veux muer mes deux yeux en fontaine,  
Mon cœur en feu, ma tête en un rocher,  
Mes pieds en tronc, pour jamais n'approcher  
De sa beauté si fièrement humaine.

Je veux changer mes pensers en oiseaux,  
Mes doux soupirs en zéphires nouveaux  
Qui par le monde éventeront ma plainte.

Je veux encor de ma pâle couleur  
Aux bords du Loir faire naître une fleur  
Qui de mon nom et de mon mal soit peinte.

---

UN CHASTE FEU qui en l'âme domine,  
Un or frisé de maint crêpe anelet,  
Un front de rose, un teint damoiselet,  
Un ris qui l'âme aux astres achemine,

Une vertu de telles grâces digne,  
Un cœur de neige, une gorge de lait,  
Un cœur jà mûr en un sein verdelet,  
En dame humaine une beauté divine,

Un œil puissant de faire jours les nuits,  
Une main forte à piller les ennuis,  
Qui tient ma vie en ses doigts enfermée,

Avec un chant découpé doucement  
Or' d'un souris, or' d'un gémissement,  
De tels sorciers ma raison fut charmée.

---

JE VOUDRAIS BIEN, richement jaunissant,  
En pluie d'or goutte à goutte descendre  
Dans le giron de ma belle Cassandre,  
Lorsqu'en ses yeux le somme va glissant ;

Puis je voudrais, en taureau blanchissant  
 Me transformer, pour sur mon dos la prendre,  
 Quand elle va sur l'herbe la plus tendre  
 Seule, à l'écart, mille fleurs ravissant.

Je voudrais bien, pour alléger ma peine,  
 Être un Narcisse, et elle une fontaine,  
 Pour m'y plonger une nuit à séjour,

Et voudrais bien que cette nuit encore  
 Fût éternelle, et que jamais l'Aurore  
 Pour m'éveiller ne rallumât le jour.

---

CENT ET CENT FOIS penser un penser même,  
 A deux beaux yeux montrer à nu son cœur,  
 Boire toujours d'une amère liqueur,  
 Manger toujours d'une amertume extrême ;

Avoir la face et triste et morne et blême,  
 Plus soupérer, moins fléchir la rigueur,  
 Mourir d'ennui, receler sa langueur,  
 Du veuil d'autrui des lois faire à soi-même ;

Un court dépit, une aimantine foi,  
 Aimer trop mieux son ennemi que soi,  
 Peindre en ses yeux mille vaines figures ;

Vouloir parler et n'oser respirer,  
 Espérer tout et se désespérer,  
 Sont de ma mort les plus certains augures.

---

QUAND au matin ma déesse s'habille,  
 D'un riche or crêpe ombrageant ses talons,  
 Et que les rets de ses beaux cheveux blonds,  
 En cent façons en-onde et entortille,

Je la compare à l'écumière fille  
 Qui or' peignant les siens jaunement longs,  
 Or les frisant en mille crépillons,  
 Nageait à bord dedans une coquille.



De femme humaine encore ne sont pas  
Son ris, son front, ses gestes ni ses pas,  
Ni de ses yeux l'une et l'autre étincelle.

Rocs, eaux ni bois ne logent point en eux  
Nymphes qui ait si folâtres cheveux,  
Ni l'œil si beau, ni la bouche si belle.

---

O DOUX parler, dont les mots doucereux  
Sont gravés au fond de ma mémoire !  
O front, d'Amour le trophée et la gloire,  
O doux sourcils, ô baisers savoureux !

O cheveux d'or, ô coteaux plantureux  
De lis, d'œillets, de porphyre et d'ivoire !  
O feux jumeaux d'où le ciel me fit boire  
A si longs traits le venin amoureux !

O vermeillons ! ô perlettes encloses !  
O diamants ! ô lis pourprés de roses !  
O chant, qui peux les plus durs émouvoir

Et dont l'accent dans les âmes demeure,  
Eh ! dea ! beautés, reviendra jamais l'heure  
Qu'entre mes bras je vous puisse ravoir ?

---

DEDANS UN PRÉ je vis une Naïade  
Qui comme fleur marchait dessus les fleurs,  
Et mignottait un bouquet de couleurs,  
Échevelée en simple vertugade.

Dès ce jour-là ma raison fut malade,  
Mon front pensif, mes yeux chargés de pleurs,  
Moi triste et lent : tel amas de douleurs  
En ma franchise imprima son œillade.

Là je sentis dedans mes yeux couler  
Un doux venin, subtil à se mêler  
Au fond de l'âme, et, depuis cet outrage,

Comme un beau lis, au mois de juin, blessé  
 D'un rais trop chaud, languit à chef baissé,  
 Je me consume au plus vert de mon âge.

---

QUI VOUDRA voir dedans une jeunesse  
 La beauté jointe avec la chasteté,  
 L'humble douceur, la grave majesté,  
 Toutes vertus et toute gentillesse ;

Qui voudra voir les yeux d'une déesse  
 Et de nos ans la seule nouveauté,  
 De cette dame œillade la beauté  
 Que le vulgaire appelle ma maîtresse.

Il apprendra comme Amour rit et mord,  
 Comme il guérit, comme il donne la mort,  
 Puis il dira, voyant chose si belle :

« Heureux vraiment, heureux qui peut avoir  
 Heureusement cet heur que de la voir,  
 Et plus heureux qui meurt pour l'amour d'elle !

---

QUAND j'aperçois ton beau chef jaunissant,  
 Qui la blondeur des filets d'or efface,  
 Et ton bel œil, qui les astres surpasse,  
 Et ton tetin comme œillet rougissant,

A front baissé je pleure, gémissant  
 De quoi je suis (faute digne de grâce),  
 Sous l'humble voix de ma rime si basse,  
 De tes beautés les honneurs trahissant.

Je connais bien que je devrais me taire  
 Ou mieux parler ; mais l'amoureux ulcère  
 Qui m'ard le cœur me force de chanter.

Doncque, mon tout, si dignement je n'use  
 L'encre et la voix à tes grâces vanter,  
 Non l'ouvrier, mais son destin, accuse.



CIEL, air et vents, plaine et monts découverts,  
Tertres fourchus et forêts verdoyantes,  
Rivages tors, et sources ondoyantes,  
Taillis rasés, et vous, bocages verts ;

Antres moussus à demi-front ouverts,  
Prés, boutons, fleurs et herbes rousoyantes,  
Coteaux vineux et plages blondoyantes,  
Gâtine, Loir, et vous, mes tristes vers,

Puis qu'au partir, rongé de soin et d'ire,  
A ce bel œil l'adieu je n'ai su dire,  
Qui près et loin me détient en émoi,

Je vous suppli, ciel, air, vents, monts et plaines,  
Taillis, forêts, rivages et fontaines,  
Antres, prés, fleurs, dites-le-lui pour moi.

VOYANT les yeux de ma maîtresse élue  
A qui j'ai dit : « Seule à mon cœur tu plais, »  
D'un si doux fruit mon âme je repais  
Que plus en mange et plus en est goulue.

Amour, qui seul les bons esprits englue  
Et qui ne daigne ailleurs perdre ses traits,  
M'allège tant du moindre de ses traits  
Qu'il m'a du cœur toute peine tollue.

Non, ce n'est point une peine qu'aimer,  
C'est un beau mal, et son feu doux-amer  
Plus doucement qu'amèrement nous brûle.

O moi deux fois, voire trois, bienheureux  
S'Amour me tue, et si près de Tibulle  
J'erre là-bas sous le bois amoureux !

LE SANG fut bien maudit de la hideuse face,  
Qui premier engendra les serpents venimeux !  
Tu ne devais, Hélène, en marchant dessus eux,  
Leur écraser les reins et en perdre la race.

Nous étions l'autre jour en une verte place,  
Cueillant, m'amie et moi, les fraisiers savoureux ;  
Un pot de crème était au milieu de nous deux,  
Et sur du jonc du lait cailloté comme glace ;

Quand un vilain serpent, de venin tout couvert,  
Par ne sais quel malheur, sortit d'un buisson vert  
Contre le pied de celle à qui je fais service

Pour la blesser à mort de son venin infect ;  
Et lors je m'écriai, pensant qu'il nous eût fait,  
Moi un second Orphée, et elle une Eurydice.

SI L'ÉCRIVAIN de la grégeoise armée  
Eût vu tes yeux qui serf me tiennent pris,  
Les faits de Mars il n'eût jamais empris  
Et le duc grec fût mort sans renommée.

Et si Pâris, qui vit en la vallée  
La grand' beauté dont son cœur fut épris,  
Eût vu la tienne, il t'eût donné le prix,  
Et sans honneur Vénus s'en fût allée.

Mais s'il advient, ou par le veuil des cieux  
Ou par le trait qui sort de tes beaux yeux,  
Qu'en publiant ma prise et ta conquête

Outre le Tane on m'entende crier,  
Io ! Io ! quel myrte ou quel laurier  
Sera bastant pour enlacer ma tête?

ÊTRE INDIGENT et donner tout le sien,  
Se feindre un ris, avoir le cœur en plainte,  
Haïr le vrai, aimer la chose feinte,  
Posséder tout et ne jouir de rien ;

Être délivre et traîner son lien,  
Être vaillant et couarder de crainte,  
Vouloir mourir et vivre par contrainte,  
Et sans profit dépendre tout son bien ;



Avoir toujours pour un servile hommage  
La honte au front, en la main le dommage ;  
A ses pensers, d'un courage hautain,

Ourdir sans cesse une nouvelle trame,  
Sont les effets qui logent en mon âme  
L'espoir douteux et le tourment certain.

---

SOIT que son or se crêpe lentement,  
Ou soit qu'il vague en deux glissantes ondes,  
Qui ça, qui là, par le sein vagabondes,  
Et sur le col nagent folâtement ;

Ou soit qu'un nœud, diapré tortement  
De maints rubis et maintes perles rondes,  
Serre les flots de ses deux tresses blondes,  
Mon cœur se plaît en son contentement.

Quel plaisir est-ce, ainçois quelle merveille,  
Quand ses cheveux, troussés dessus l'oreille,  
D'une Vénus imitent la façon,

Quand d'un bonnet son chef elle adonise,  
Et qu'on ne sait, tant bien elle déguise  
Son chef douteux, s'elle est fille ou garçon !

---

PRENDS CETTE ROSE, aimable comme toi,  
Qui sers de rose aux roses les plus belles,  
Qui sers de fleur aux fleurs les plus nouvelles,  
Dont la senteur me ravit tout de moi.

Prends cette rose, et ensemble reçois  
Dedans ton sein mon cœur, qui n'a point d'ailes ;  
Il est constant, et cent plaies cruelles  
N'ont empêché qu'il te gardât sa foi.

La rose et moi différons d'une chose :  
Un soleil voit naître et mourir la rose ;  
Mille soleils ont vu naître m'amour,

Dont l'action jamais ne se repose.  
 Ha ! plutôt à Dieu que telle amour, éclore  
 Comme une fleur, ne m'eût duré qu'un jour !

---

MORNE de corps et plus morne d'esprits,  
 Je me traînais dans une masse morte,  
 Et, sans savoir combien la Muse apporte  
 D'honneur aux siens, je l'avais à mépris.

Mais aussitôt que de vous je m'épris,  
 Tout aussitôt votre œil me fut escorte  
 A la vertu, voire de telle sorte  
 Que d'ignorant je devins bien appris.

Doncques, mon tout, si je fais quelque chose,  
 Si dignement de vos yeux je compose,  
 Vous me causez vous-même ces effets.

Je prends de vous mes grâces plus parfaites,  
 Vous m'inspirez, et dedans moi vous faites,  
 Si je fais bien, tout le bien que je fais.

---

CE PETIT CHIEN qui ma maîtresse suit,  
 Et qui jappant ne reconnaît personne,  
 Et cet oiseau qui mes plaintes resonance  
 Au mois d'avril soupirant toute nuit ;

Et cette pierre où, quand le chaud s'enfuit,  
 Seule à part soi pensive s'arraisonne,  
 Et ce jardin où son pouce moissonne  
 Toutes les fleurs que Zéphyre produit ;

Et cette danse où la flèche cruelle  
 M'outreperça, et la saison nouvelle  
 Qui tous les ans rafraîchit mes douleurs,

Et son œillade et sa parole sainte,  
 Et dans le cœur sa grâce que j'ai peinte,  
 Baignent mon sein de deux ruisseaux de pleurs.



FRANC de raison, esclave de fureur,  
Je vais chassant une fère sauvage,  
Or sur un mont, or le long d'un rivage,  
Or dans le bois de jeunesse et d'erreur.

J'ai pour ma laisse un long trait de malheur,  
J'ai pour limier un trop ardent courage,  
J'ai pour mes chiens l'ardeur et le jeune âge,  
J'ai pour piqueurs l'espoir et la douleur.

Mais eux, voyant que, plus elle est chassée,  
Loin, loin, devant plus s'enfuit élancée,  
Tournant sur moi leur rigoureux effort,

Comme mâtins affamés de repaitre,  
A longs morceaux se paissent de leur maître  
Et sans merci me traînent à la mort.

---

JE VEUX brûler, pour m'envoler aux Cieux,  
Tout l'imparfait de cette écorce humaine,  
M'éternisant comme le fils d'Alcmène,  
Qui tout en feu s'assit entre les Dieux,

Jà mon esprit, chatouillé de son mieux,  
Dedans ma chair rebelle se promène,  
Et jà le bois de sa victime amène  
Pour s'enflammer aux rayons de tes yeux.

O saint brasier ! ô feu chastement beau !  
Las ! brûle-moi d'un si chaste flambeau,  
Qu'abandonnant ma dépouille connue,

Net, libre et nu, je vole d'un plein saut  
Jusques au Ciel, pour adorer là-haut  
L'autre beauté dont la tienne est venue !

---

## Chanson

LAS ! je n'eusse jamais pensé,  
 Dame qui causes ma langueur,  
 De voir ainsi récompensé  
 Mon service d'une rigueur  
 Et qu'en lieu de me secourir  
 Ta cruauté m'eût fait mourir.

Si, bien accort, j'eusse aperçu,  
 Quand je te vis premièrement,  
 Le mal que j'ai depuis reçu  
 Pour aimer trop loyalement,  
 Mon cœur, qui franc avait vécu,  
 N'eût pas été si tôt vaincu.

Mais tu fis promettre à tes yeux,  
 Qui seuls me vinrent décevoir,  
 De me donner encore mieux  
 Que mon cœur n'espérait avoir ;  
 Puis, comme jaloux de mon bien,  
 Ont transformé mon aise en rien...

Un grand rocher qui a le dos  
 Et les pieds toujours outragés  
 Ores des vents, ores des flots  
 Contre les rives enragés,  
 N'est point si ferme que mon cœur  
 Sous l'orage d'une rigueur ;

Car lui, de plus en plus aimant  
 Les beaux yeux qui l'ont enreté,  
 Semble du tout au diamant  
 Qui, pour garder sa fermeté,  
 Se rompt plutôt sous le marteau  
 Que se voir taillé de nouveau.

Ainsi, ni l'or qui peut tenter,  
 Ni grâce, beauté, ni maintien  
 Ne saurait dans mon cœur enter  
 Un autre portrait que le tien  
 Et plutôt il mourrait d'ennui  
 Que d'en souffrir un autre en lui.



Il ne faut donc, pour empêcher  
Qu'une autre dame en ait sa part,  
L'environner d'un grand rocher,  
Ou d'un fossé, ou d'un rempart :  
Amour te l'a si bien conquis  
Que plus il ne peut être acquis.

Chanson, les étoiles seront  
La nuit sans les cieux allumer,  
Et plus tôt les vents cesseront  
De tempêter dessus la mer  
Que de ses yeux la cruauté  
Puisse amoindrir ma loyauté.

---

LUNE à l'œil brun, déesse aux noirs chevaux,  
Qui çà, qui là, qui haut, qui bas te tournent,  
Et, de retours qui jamais ne séjournent,  
Traînent ton char éternel en travaux,

A tes désirs les miens ne sont égaux,  
Car les amours qui ton âme époinçonnet,  
Et les amours qui mon cœur aiguillonnent,  
Divers souhaits désirent à leurs maux.

Toi, mignottant ton dormeur de Latmie,  
Voudrais toujours qu'une course endormie  
Emblât le train de ton char qui s'enfuit.

Mais moi, qu'Amour toute la nuit dévore,  
Depuis le soir je souhaite l'aurore,  
Pour voir le jour, que me celait ta nuit.

---

VOICI le bois que ma sainte angelette  
Sur le printemps anima de son chant ;  
Voici les fleurs où son pied va marchant,  
Lorsque, pensive, elle s'ébat seulette ;

Io, voici la prée verdelette  
Qui prend vigueur de sa main la touchant,  
Quand pas à pas, pillarde, va cherchant  
Le bel émail de l'herbe nouvelette.

Ici chanter, là pleurer je la vi,  
 Ici sourire, et là je fus ravi  
 De ses beaux yeux par lesquels je dévie

Ici s'asseoir, là je la vis danser :  
 Sur le métier d'un si vague penser  
 Amour ourdit les trames de ma vie.

---

QUE LACHEMENT vous me trompez, mes yeux,  
 Enamourés d'une figure vaine !  
 O nouveauté d'une cruelle peine !  
 O fier Destin ! ô malice des cieux !

Faut-il que moi, de moi-même envieux,  
 Pour aimer trop les eaux d'une fontaine,  
 Je brûle après une image incertaine,  
 Qui pour ma part m'accompagne en tous lieux ?

Eh quoi ! faut-il que le vain de ma face  
 De membre en membre anéantir me fasse,  
 Comme une cire au rais de la chaleur ?

Ainsi pleurait l'amoureux Céphise,  
 Quand il sentit, dessus le bord humide,  
 De son beau sang naître une belle fleur.

---

DES MARIS grecs l'industriuse Hélène,  
 L'aiguille en main, retraçait les combats ;  
 Dessus ta gaze en ce point tu l'ébats,  
 Traçant le mal duquel ma vie est pleine.

Mais, tout ainsi, maîtresse, que ta laine  
 D'un filet noir figure mon trépas,  
 Tout au rebours, pourquoi ne peins-tu pas  
 De quelque vert un espoir à la peine ?

Las ! je ne vois sur ta gaze rangé  
 Sinon du noir, sinon de l'orangé,  
 Tristes témoins de ma longue souffrance.



O fier destin ! son œil ne me défait  
Tant seulement, mais tout ce qu'elle fait  
Ne me promet qu'une désespérance.

---

QUAND je te vois seule assise à part toi,  
Toute amusée avecque ta pensée,  
Un peu la tête en contre-bas baissée,  
Te retirant du vulgaire et de moi,

Je veux souvent, pour rompre ton émoi,  
Te saluer ; mais ma voix offensée  
De trop de peur se retient amassée  
Dedans la bouche, et me laisse tout coi.

Souffrir ne puis les rayons de ta vue ;  
Craintive au corps, mon âme tremble émue ;  
Langue ni voix ne font leur action :

Seuls mes soupirs, seul mon triste visage,  
Parlent pour moi, et telle passion  
De mon amour donne assez témoignage.

---

QUE DITES-VOUS, que faites-vous, mignonne?  
Que songez-vous? Pensez-vous point en moi?  
Avez-vous point souci de mon émoi,  
Comme de vous le souci m'époinçonne?

De votre amour tout le cœur me bouillonne ;  
Devant mes yeux sans cesse je vous vois,  
Je vous entends ; absente, je vous oy,  
Et mon penser d'autre amour ne resonance.

J'ai vos beautés, vos grâces et vos yeux  
Gravés en moi, les places et les lieux  
Où je vous vis danser, parler et rire.

Je vous tiens mienne, et si ne suis pas mien :  
Je me perds tant en vous, que je désire,  
Que tout sans vous, maîtresse, ne m'est rien.

---

---

## LES AMOURS DE MARIE

---

CEPENDANT que tu vois le superbe rivage  
De la rivière tusque et le mont Palatin,  
Et que l'air des Latins te fait parler latin,  
Changeant à l'étranger ton naturel langage,

Une fille d'Anjou me détient en servage ;  
Ores baisant sa main et ores son tetin,  
Et maintenant ses yeux endormis au matin,  
Je vis, comme l'on dit, trop plus heureux que sage.

Tu diras à Magny, lisant ces vers ici :  
« C'est grand cas que Ronsard est encore amoureux ! »  
Mon Bellay, je le suis et le veux être aussi,

Et ne veux confesser qu'Amour soit malheureux,  
Ou, si c'est un malheur, baste, je délibère  
De vivre malheureux en si belle misère.

---

DOUCE, belle, gentille et bien flairante rose,  
Que tu es à bon droit à Vénus consacrée !  
Ta délicate odeur hommes et Dieux récréée,  
Et bref, rose, tu es belle sur toute chose.

La Grâce pour son chef un chapelet compose  
De ta feuille, et toujours sa gorge en est parée ;  
Et mille fois le jour la gaie Cythérée  
De ton eau pour son fard sa belle joue arrose.

Ha Dieu ! que je suis aise alors que je te voi  
Eclore au point du jour sur l'épine à recoi,  
Aux jardins de Bourgueil, près d'un bois solitaire !

De toi les nymphes ont les coudes et le sein,  
De toi l'Aurore emprunte et sa joue et sa main,  
Et son teint ceste-là qui d'Amour est la mère.



MARIE, qui voudrait votre nom retourner,  
Il trouverait Aimer : aimez-moi donc, Marie ;  
Puisque votre beau nom à l'amour vous convie,  
Il faut votre jeunesse à l'amour adonner.

S'il vous plaît pour jamais votre ami m'ordonner,  
Ensemble nous prendrons les plaisirs de la vie,  
D'une amour contre-aimée, et jamais autre envie  
Ne me pourra le cœur du vôtre détourner.

Si faut-il bien aimer au monde quelque chose ;  
Celui qui n'aime point, pour son but se propose  
Une vie d'un Scythe et ses jours veut passer

Sans goûter la douceur des douceurs la meilleure.  
Eh! qu'est-il rien de doux sans Vénus? Las, à l'heure  
Que je n'aimerai plus, puisse-je dépasser!

---

MARIE, à tous les coups vous me venez reprendre  
Que je suis trop léger, et me dites toujours,  
Quand je vous veux baiser, que j'aie à ma Cassandre  
Et toujours m'appellez inconstant en amours !

Je le veux être aussi. Les hommes sont bien lourds  
Qui de nouvelle amour ne se laissent surprendre.  
Le loyal qui ne veut qu'a une seule entendre  
N'est digne que Vénus lui fasse de bons tours.

Celui qui n'ose faire une amitié nouvelle  
A faute de courage ou faute de cervelle,  
Se défiant de soi qui ne peut avoir mieux.

Les hommes maladiés ou matés de vieillesse  
Doivent être constants ; mais sotte est la jeunesse  
Qui n'est point éveillée et qui n'aime en cent lieux !

---

MIGNONNE, levez-vous, vous êtes paresseuse,  
Jà la gaie alouette au ciel a fredonné,  
Et jà le rossignol doucement jargonné,  
Dessus l'épine assis sa complainte amoureuse.

Sus ! debout ! allons voir l'herbelette perleuse,  
 Et votre beau rosier de boutons couronné,  
 Et vos œillets aimés auxquels aviez donné  
 Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurâtes vos yeux  
 D'être plus tôt que moi ce matin éveillée :  
 Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.  
 Ça, ça, que je les baise, et votre beau tetin,  
 Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin !

ECUMIERE Vénus, reine en Chypre puissante,  
 Mère des doux Amours, à qui toujours se joint  
 Le Plaisir et le Jeu, qui tout animal point  
 A toujours réparer sa race périssante,

Sans toi, nymphe aime-ris, la vie est languissante ;  
 Sans toi, rien n'est de beau, de vaillant ni de coint,  
 Sans toi la volupté joyeuse ne vient point,  
 Et des Grâces sans toi la grâce est déplaisante.

Ores qu'en ce printemps on ne saurait rien voir  
 Qui fiché dans le cœur ne sente ton pouvoir,  
 Sans plus une pucelle en sera-t-elle exempte ?

Si tu ne veux du tout la traiter de rigueur,  
 Au moins que sa froideur en ce mois d'avril sente  
 Quelque peu-du brasier qui m'enflamme le cœur !

CACHE pour cette nuit ta corne, bonne Lune :  
 Ainsi Endymion soit toujours ton ami,  
 Ainsi soit-il toujours en ton sein endormi,  
 Ainsi nul enchanteur jamais ne t'importune !

Le jour m'est odieux, la nuit m'est opportune,  
 Je crains de jour l'aguet d'un voisin ennemi :  
 De nuit, plus courageux, je traverse parmi  
 Les espions, couvert de la courtine brune.



Tu sais, Lune, que peut l'amoureuse poison :  
Le dieu Pan pour le prix d'une blanche toison  
Put bien fléchir ton cœur. Et vous, astres insignes,

Favorisez au feu qui me tient allumé,  
Car s'il vous en souvient, la plupart de vous, Signes,  
N'a place dans le ciel que pour avoir aimé.

---

## Chanson

FLEUR angevine de quinze ans,  
Ton front montre assez de simplesse  
Mais ton cœur ne cache au dedans  
Sinon que malice et finesse,  
Célant, sous ombre d'amitié,  
Une jeunette mauvaistié.

Rends-moi (si tu as quelque honte)  
Mon cœur que je t'avais donné,  
Dont tu ne fais non plus de compte  
Que d'un esclave emprisonné,  
T'éjouissant de sa misère,  
Et te plaisant de lui déplaire.

Une autre moins belle que toi,  
Mais bien de meilleure nature,  
Le voudrait bien avoir de moi,  
Elle l'aura, je te le jure :  
Elle l'aura, puis qu'autrement  
Il n'a de toi bon traitement.

Mais non, j'aime trop mieux qu'il meure  
Sans espérance en ta prison ;  
J'aime trop mieux qu'il y demeure  
Mort de douleur contre raison,  
Qu'en te changeant, jouir de celle  
Qui m'est plus douce et non si belle.

---

J'AIME la fleur de mars, j'aime la belle rose,  
 L'une qui est sacrée à Vénus la déesse,  
 L'autre qui a le nom de ma belle maîtresse,  
 Pour qui, ni nuit ni jour, en paix je ne repose.

J'aime trois oiselets, l'un qui sa plume arrose  
 De la pluie de mai et vers le ciel se dresse ;  
 L'autre qui veuf au bois lamente sa détresse,  
 L'autre qui pour son fils mille versets compose.

J'aime un pin de Bourgueil, où Vénus appendit  
 Ma jeune liberté, quand pris elle rendit  
 Mon cœur, que doucement un bel œil emprisonne.

J'aime un gentil laurier, de Phébus l'arbrisseau,  
 Dont ma belle maîtresse, en tordant un rameau  
 Lié de ses cheveux, me fit une couronne.

SI TOT que tu as bu quelque peu de rosée,  
 Soit de nuit, soit de jour, ès feuilles d'un buisson,  
 Pendant les ailes bas, tu dis une chanson  
 D'une note rustique à ton gré composée.

Las ! aussi comme toi j'ai la voix disposée  
 A chanter en ce bois, mais en autre façon :  
 Car toujours en pleurant je déroise mon son ;  
 Aussi j'ai toujours l'âme en larmes arrosée.

Je te gagne à chanter, d'autant que tu ne pleures  
 Sinon trois mois en l'an, et moi à toutes heures,  
 Navré d'une beauté qui me tient en servage.

Mais, hélas ! rossignol, ou bien à mes chansons,  
 Si quelque amour te point, accorde tes doux sons,  
 Ou laisse-moi tout seul pleurer en ce bocage !



## Le Voyage de Tours ou les Amoureux Thoinet et Perrot

L'HUILLIER, à qui Phébus, comme au seul de notre âge,  
A donné ses beaux vers et son luth en partage,  
En ta faveur ici, je chante les amours  
Que Perrot et Thoinet soupirèrent à Tours,  
L'un épris de Francine, et l'autre de Marie.  
Ce Thoinet est Baïf, qui doctement manie  
Les métiers d'Apollon ; ce Perrot est Ronsard  
Que la muse n'a fait le dernier en son art.  
Si ce grand duc de Guise, honneur de notre France,  
N'amuse point ta plume en chose d'importance,  
Prête-moi ton oreille, et t'en viens lire ici  
L'amour de ces pasteurs et leur voyage aussi...

Thoinet au mois d'avril passant par Vendômois  
Me mena voir à Tours Marion que j'aimais,  
Qui aux noces était d'une sienne cousine :  
Et ce Thoinet aussi allait voir sa Francine,  
Qu'Amour en se jouant, d'un trait plein de rigueur,  
Lui avait près le Clain écrite dans le cœur.  
Nous partîmes tous deux du hameau de Coutures,  
Nous passâmes Gâtine et ses hautes verdurees,  
Nous passâmes Marré, et vîmes à mi-jour  
Du pasteur Phelippot s'élever la grand'tour,  
Qui de Beaumont-la-Ronce honore le village,  
Comme un pin fait honneur aux arbres d'un bocage.

Ce pasteur qu'on nommait Phelippot le Gaillard,  
Courtois, nous festoya jusques au soir bien tard.  
De là vîmes coucher au gué de Lengenrie,  
Sous des saules plantés le long d'une prairie :  
Puis, dès le point du jour redoublant le marcher,  
Nous vîmes en un bois s'élever le clocher  
De saint Côme près Tours, où la noce gentille  
Dans un pré se faisait au beau milieu de l'île.

Là Francine dansait, de Thoinet le souci,  
Là Marion ballait, qui fut le mien aussi :  
Puis nous mettant tous deux en l'ordre de la danse  
Thoinet tout le premier cette plainte commence :

« Ma Francine, mon cœur, qu'oublier je ne puis,  
 Bien que pour ton amour oublié je me suis ;  
 Quand dure en cruauté tu passerais les ourses,  
 Et les torrents d'hiver débordés de leurs courses,  
 Et quand tu porterais en lieu d'humaine chair  
 Au fond de l'estomac pour un cœur un rocher ;  
 Quand tu aurais sucé le lait d'une lionne,  
 Quand tu serais cruelle, une bête félonne,  
 Ton cœur serait pourtant de mes pleurs adouci,  
 Et ce pauvre Thoinet tu prendrais à merci.

« Je suis, s'il t'en souvient, Thoinet qui dès jeunesse  
 Te voyant sur le Clain, t'appela sa maîtresse.  
 Qui musette et flageol à ses lèvres usa  
 Pour te donner plaisir, mais cela m'abusa :  
 Car te pensant fléchir comme une femme humaine,  
 Je trouvai ta poitrine et ton oreille pleine,  
 Hélas, qui l'eût pensé ? de cent mille glaçons,  
 Lesquels ne t'ont permis d'écouter mes chansons :  
 Et toutefois le temps, qui les prés de leurs herbes  
 Dépouille d'an en an, et les champs de leurs gerbes,  
 Ne m'a point dépouillé le souvenir du jour  
 Ni du mois où je mis en tes yeux mon amour,  
 Ni ne fera jamais, voir eussé-je avalée  
 L'onde qui court là-bas sous l'obscur vallée.

« C'était au mois d'avril, Francine, il m'en souvient,  
 Quand tout arbre fleurit, quand la terre devient  
 De vieillesse en jouvence, et l'étrange hirondelle  
 Fait contre un soliveau sa maison naturelle ;  
 Quand la limace, au dos qui porte sa maison,  
 Laisse un trac sur les fleurs ; quand la blonde toison  
 Va couvrant la chenille, et quand parmi les prés  
 Volent les papillons aux ailes diaprées,  
 Lors que fol je te vis et depuis je n'ai pu  
 Rien voir après tes yeux que tout ne m'ait déplu.  
 Six ans sont jà passés, toutefois dans l'oreille  
 J'entends encor le son de ta voix non pareille,  
 Qui me gagna le cœur, et me souvient encor  
 De ta vermeille bouche et de tes cheveux d'or,  
 De ta main, de tes yeux, et si le temps qui passe  
 A depuis dérobé quelque peu de leur grâce,



Hélas ! je ne suis moins de leurs grâces ravi  
 Que je fus sur le Clain, le jour ou je te vi  
 Surpasser en beauté toutes les pastourelles  
 Que les jeunes pasteurs estimaient les plus belles ;  
 Car je n'ai pas égard à cela que tu es,  
 Mais à ce que tu fus, tant les amoureux traits  
 Te gravèrent en moi, voire de telle sorte  
 Que telle que tu fus telle au sang je te porte.

« Dès l'heure que le cœur de l'œil tu me perças,  
 Pour en savoir la fin je fis tourner le sas  
 Par une Janeton, qui, au bourg de Crotelles,  
 Soit du bien soit du mal disait toutes nouvelles.

« Après qu'elle eut trois fois craché dedans son sein,  
 Trois fois éternué, elle prit du levain,  
 Le retâte en ses doigts, et en fit une image  
 Qui te semblait de port, de taille et de visage :  
 Puis tournoyant trois fois et trois fois marmonnant,  
 De sa jartière alla tout mon col entourant,  
 Et me dit : Je ne tiens si fort de ma jartière  
 Ton col, que ta vie est, de malheur héritière,  
 Captive de Franciné, et seulement la mort  
 Dénouera le lien qui te serre si fort :  
 Et n'espère jamais de vouloir entreprendre  
 D'échauffer un glaçon qui te doit mettre en cendre.  
 Las ! je ne la crus pas, et pour vouloir adonc  
 En être plus certain, je fis couper le jonc,  
 La veille de saint Jean ; mais je vis sur la place  
 Le mien, signe d'amour, croître plus d'une brasse,  
 Le tien demeurer court, signe que tu n'avais  
 Souci de ma langueur, et que tu ne m'aimais,  
 Et que ton amitié, qui n'est point assurée,  
 Ainsi que le jonc court est courte demeurée.  
 Je mis pour t'essayer encore devant-hier,  
 Dans le creux de ma main des feuilles de coudrier ;  
 Mais en tapant dessus, nul son ne me rendirent,  
 Et flasques sans sonner sur ma main me fanirent ;  
 Vrai signe que je suis en ton amour moqué,  
 Puis qu'en frappant dessus elles n'ont point craqué,  
 Pour montrer par effet que ton cœur ne craquette  
 Ainsi que fait le mien d'une flamme secrète.

« O ma belle Francine ! ô ma fière, et pourquoi  
 En dansant, de tes mains ne me prends-tu le doigt ?  
 Pourquoi, lasse du bal, entre ces fleurs couchée,  
 N'ai-je sur ton giron ou la tête penchée,  
 Ou mes yeux sur les tiens, ou ma bouche dessus  
 Tes deux tétins, de neige et d'ivoire conçus ?  
 Te semblai-je trop vieil ? encor la barbe tendre  
 Ne fait que commencer sur ma joue à s'étendre,  
 Et ta bouche qui passe en beauté le coral,  
 S' elle veut me baiser, ne se fera point mal :  
 Mais ainsi qu'un lézard se cache sous l'herbette,  
 Sous ma blonde toison cacheras ta languette,  
 Puis en la retirant, tu tireras à toi  
 Mon cœur, pour te baiser, qui sortira de moi.

« Hélas, prends donc mon cœur avecque cette paire  
 De ramiers que je t'offre ; ils sont venus de l'aire  
 De ce gentil ramier dont je t'avais parlé :  
 Margot m'en a tenu plus d'une heure accollé,  
 Les pensant emporter pour les mettre en sa cage.  
 Mais ce n'est pas pour elle, et demain davantage  
 Je t'en rapporterai avecques un pinson  
 Qui déjà sait par cœur une belle chanson  
 Que je fis l'autre jour dessous une aubépine,  
 Dont le commencement est Thoinet et Francine.  
 Ha, cruelle, demeure ; et tes yeux amoureux  
 Ne détourne de moi : ha je suis malheureux !  
 Car je connais mon mal, et si connais encore  
 La puissance d'Amour, qui le sang me dévore ;  
 Sa puissance est cruelle, et n'a point d'autre jeu,  
 Sinon de rebrûler nos cœurs à petit feu,  
 Ou de les englacer comme ayant pris son être  
 D'une glace ou d'un feu ou d'un rocher champêtre.  
 Hà ! que ne suis-je abeille, ou papillon, j'irais  
 Malgré toi te baiser, et puis je m'assirais  
 Sur tes tétins, afin de sucer de ma bouche  
 Cette humeur qui te fait contre moi si farouche.

« O belle au doux regard, Francine au beau sourci,  
 Baise-moi, je te prie, et m'embrasses ainsi  
 Qu'un arbre est embrassé d'une vigne bien forte :  
 Souvent un vain baiser quelque plaisir apporte,



Je meurs ! tu me feras déposer ce bouquet,  
 Que j'ai cueilli pour toi, de thym et de muguet,  
 Et de la rouge fleur qu'on nomme Cassandrete,  
 Et de la blanche fleur qu'on appelle Olivette,  
 A qui Belleau donna et la vie et le nom,  
 Et de celle qui prend de ton nom son surnom.  
 Las ! où fuis-tu de moi ? ha ! ma fière ennemie,  
 Je m'en vais dépouiller jaquette et souquenie,  
 Et m'en courrais tout nu au haut de ce rocher,  
 Où tu vois ce garçon à la ligne pêcher,  
 Afin de me lancer à corps perdu dans Loire,  
 Pour laver mon souci, ou afin de tant boire,  
 D'écumes et de flots, que la flamme d'aimer  
 Par l'eau contraire au feu se puisse consumer. »

Ainsi disait Thoinet, qui se pâme sur l'herbe,  
 Presque transi de voir sa dame si superbe,  
 Qui riait de son mal, sans daigner seulement  
 D'un seul petit clin d'œil apaiser son tourment.

J'ouvrais déjà la lèvre après Thoinet, pour dire  
 De combien Marion était encore pire,  
 Quand j'avise sa mère en hâte gagner l'eau,  
 Et sa fille emmener avec elle au bateau,  
 Qui se jouant sur l'onde attendait cette charge,  
 Lié contre le tronc d'un saule au faite large ;  
 Jà les rames tiraient le bateau bien pansu,  
 Et la voile en enfant son grand repli bossu  
 Emportait le plaisir qui mon cœur tient en peine,  
 Quand je m'assis au bord de la première arène :  
 Et voyant le bateau qui s'enfuyait de moi,  
 Parlant à Marion, je chantai ce convoi :  
 « Bateau qui par les flots ma chère vie emportes,  
 Des vents en ta faveur les haleines soient mortes :  
 Et le banc périlleux, qui se trouve parmi  
 Les eaux, ne t'enveloppe en son sable endormi ;  
 Que l'air, le vent, et l'eau favorisent ma Dame,  
 Et que nul flot bossu ne détourne sa rame :  
 En guise d'un étang, sans vagues, paresseux  
 Aille le cours de Loire, et son limon crasseux  
 Pour ce jourd'hui se change en gravelle menue,  
 Pleine de maints rubis et mainte perle élue.

Que les bords soient semés de mille belles fleurs  
 Représentant sur l'eau mille belles couleurs,  
 Et le troupeau nymphal des gentilles Naïades :  
 A l'entour du vaisseau fasse mille gambades :  
 Les unes balayant des paumes de leurs mains  
 Les flots devant la barque, et les autres leurs seins  
 Découvrent à fleur d'eau, et d'une main ouvrière  
 Conduisent le bateau du long de la rivière.  
 L'azuré martinet puisse voler devant  
 Avecque la mouette ; et le plongeon, suivant  
 Son malheureux destin, pour le jourd'hui ne songe  
 En sa belle Hespérie et dans l'eau ne se plonge :  
 Et le héron criard, qui la tempête fuit,  
 Haut pendu dedans l'air ne fasse point de bruit :  
 Mais tout gentil oiseau, qui va cherchant sa proie  
 Par les flots poissonneux, bien heureux te convoie,  
 Pour seulement venir avec ta charge au port,  
 Où Marion verra peut-être sur le bord  
 Une orme des longs bras d'une vigné enlassée,  
 Et la voyant ainsi doucement embrassée,  
 De son pauvre Perrot se pourra souvenir,  
 Et voudra sur le bord embrassé le tenir.

« On dit au temps passé que quelques-uns changèrent  
 En rivière leur forme, et eux-mêmes nagèrent  
 Au flot qui de leur sang goutte à goutte saillait,  
 Quand leur corps transformé en eau se distillait.  
 Que ne puis-je muer ma ressemblance humaine  
 En la forme de l'eau qui cette barque emmène ?  
 J'irais en murmurant sous le fond du vaisseau,  
 J'irais tout alentour, et mon amoureuse eau  
 Baiserait or sa main, ore sa bouche franche,  
 La suivant jusqu'au port de la Chapelle blanche ;  
 Puis laissant mon canal pour jouir de mon veuil,  
 Par le trac de ses pas j'irais jusqu'à Bourgueil,  
 Et là dessous un pin couché sur la verdure,  
 Je voudrais revêtir ma première figure.

« Se trouve point quelque herbe en ce rivage ici  
 Qui ait le goût si fort qu'elle me puisse ainsi  
 Muer comme fut Glauque en aquatique monstre,  
 Qui, homme ni poisson, homme et poisson se montre ?



« Je voudrais être Glauque, et avoir dans mon sein  
 Les pommes qu'Hippomène élançait de sa main  
 Pour gagner Atalante : à fin de te surprendre,  
 Je les ruerais sur l'eau, et te ferais apprendre  
 Que l'or n'a seulement sur la terre pouvoir,  
 Mais qu'il peut dessus l'eau les femmes décevoir.  
 Or cela ne peut être et ce qui se peut faire,  
 Je le veux achever afin de te complaire.  
 Je veux soigneusement ce coudrier arroser,  
 Et des chapeaux de fleurs sur ces feuilles poser :  
 Et avec un poinçon je veux dessus l'écorce  
 Engraver de ton nom les six lettres à force,  
 Afin que les passants en lisant, Marion,  
 Fassent honneur à l'arbre entaillé de ton nom.

« Je veux faire un beau lit d'une verte jonchée  
 De pervenche feuillue en contre-bas couchée,  
 De thym qui fleurit bon, et d'aspic porte-épi,  
 D'odorant poliot contre terre tapi,  
 De neufard toujours vert, qui la froideur incite  
 Et de jonc qui les bords des rivières habite.

« Je veux jusques au coude avoir l'herbe, et je veux  
 De roses et de lis couronner mes cheveux.  
 Je veux qu'on me défonce une pipe angevine,  
 Et en me souvenant de ma toute divine,  
 De toi, mon doux souci, épuiser jusqu'au fond  
 Mille fois aujourd'hui mon gobelet profond,  
 Et ne partir d'ici jusqu'à tant qu'à la lie  
 De ce bon vin d'Anjou la liqueur soit faillie.

« Melchior Champenois, et Guillaume Manceau,  
 L'un d'un petit rebec, l'autre d'un chalumeau,  
 Me chanteront comment j'eus l'âme dépourvue  
 De sens et de raison sitôt que je t'eus vue :  
 Puis chanteront comment pour fléchir ta rigueur  
 Je t'appelai ma vie, et te nommai mon cœur,  
 Mon œil, mon sang, mon tout : mais ta haute pensée  
 N'a voulu regarder chose tant abaissée :  
 Mais en me dédaignant tu aimas autre part  
 Un qui son amitié chichement te départ.

Voilà comme il te prend pour mépriser ma peine  
Et le rustique son de mon tuyau d'aveine.

« Ils diront que mon teint, vermeil auparavant,  
Se perd comme une fleur qui se fanit au vent :  
Que mon poil devient blanc, et que la jeune grâce  
De mon nouveau printemps de jour en jour s'efface :  
Et que depuis le mois que l'amour me fit tien,  
De jour en jour plus triste et plus vieil je devien.

« Puis ils diront comment les garçons du village  
Disent que ta beauté tire déjà sur l'âge,  
Et qu'au matin le coq dès la pointe du jour  
N'aura plus à ton huis ceux qui te font l'amour :  
Bien folle est qui se fie en sa belle jeunesse.  
Qui sitôt se dérobe, et sitôt nous délaisse !  
La rose à la parfin devient un gratte-cul  
Et tout avec le temps par le temps est vaincu.

« Quel passe-temps prends-tu d'habiter la vallée  
De Bourgueil, où jamais la Muse n'est allée ?  
Quitte-moi ton Anjou, et viens en Vendômois :  
Là s'élèvent au ciel les sommets de nos bois,  
Là sont mille taillis et mille belles plaines,  
Là gargouillent les eaux de cent mille fontaines,  
Là sont mille rochers, où Echon à l'entour,  
En resonnant mes vers, ne parle que d'amour.

« Ou bien si tu ne veux, il me plaît de me rendre  
Angevin, pour te voir et ton langage apprendre :  
Et pour mieux te fléchir, les hauts vers que j'avais  
En ma langue traduit du Pindare grégeois,  
Humble je veux redire en un chant plus facile  
Sur le doux chalumeau du pasteur de Sicile.

« Là parmi tes sablons Angevin devenu,  
Je veux vivre sans nom comme un pauvre inconnu,  
Et dès l'aube du jour avec toi mener paître  
Auprès du port Guyet notre troupeau champêtre.  
Puis sur le chaud du jour je veux en ton giron  
Me coucher sous un chêne, où l'herbe à l'environ



Un beau lit nous fera de mainte fleur diverse  
 Pour nous coucher tous deux sous l'ombre à la renverse ;  
 Puis, au soleil penchant, nous conduirons nos bœufs  
 Boire le haut sommet des ruisselets herbeux,  
 Et les reconduirons au son de la musette ;  
 Puis nous endormirons dessus l'herbe mollette.

« Là, sans ambition de plus grands biens avoir,  
 Contenté seulement de t'aimer et te voir,  
 Je passerai mon âge, et sur ma sépulture  
 Les Angevins mettraient cette brève écriture :

« Celui qui gît ici, touché de l'aiguillon  
 « Qu'Amour nous laisse au cœur, garda comme Apollon  
 « Les troupeaux de sa dame, et en cette prairie  
 « Mourut en bien aimant une belle Marie :  
 « Et elle après sa mort mourut ainsi d'ennui,  
 « Et sous ce vert tombeau repose avecque lui. »

A peine avais-je dit, quand Thoinet se dépâme,  
 Et à soi revenu allait après sa dame :  
 Mais je le retirai le menant d'autre part  
 Pour chercher à loger, car il était bien tard.  
 Nous avions jà passé la sablonneuse rive,  
 Et le flot qui bruyant contre le pont arrive,  
 Et jà dessus le pont nous étions parvenus,  
 Et nous apparaissait le tombeau de Turnus,  
 Quand le pasteur Janot tout gaillard nous emmène  
 Dedans son toit couvert de javelles d'aveine.

---

SI J'ÉTAIS Jupiter, Sinope, vous seriez  
 Mon épouse Junon ; si j'étais roi des ondes,  
 Vous seriez ma Téthys, reine des eaux profondes,  
 Et pour votre maison l'Océan vous auriez.

Si la terre était mienne, avec moi vous tiendriez  
 L'empire de la terre aux mamelles fécondes,  
 Et, dessus une coche, en belles tresses blondes,  
 Par le peuple en honneur déesse vous iriez.

Mais je ne suis pas dieu, et si ne le puis être ;  
 Pour telles dignités le ciel ne m'a fait naître ;  
 Mais je voudrais avoir changé mon bonnet rond

Et vous avoir chez moi pour ma chère épousee :  
 Tout ainsi que la neige au doux soleil se fond,  
 Je me fondrais en vous d'une douce rosée.

---

### Chanson

VOULANT, ô ma douce moitié,  
 T'assurer que mon amitié  
 Jamais ne se verra faillie,  
 Je te fis, pour t'assurer mieux,  
 Un serment juré par mes yeux,  
 Et par mon cœur et par ma vie.

« Tu jures ce qui n'est à toi ;  
 Ton cœur et tes yeux sont à moi  
 D'une promesse irrévocable, »  
 Ce me dis-tu. Las ! pour le moins  
 Reçois mes larmes pour témoins  
 Que ma parole est véritable !

Alors, belle, tu me baisas,  
 Et doucement désattisas  
 Le feu qui brûle mon courage,  
 Puis tu fis signe de ton œil  
 Que tu recevais bien mon deuil  
 Et mes larmes pour témoignage.

---

QUAND je suis tout baissé sur votre belle face,  
 Je vois dedans vos yeux je ne sais quoi de blanc,  
 Je ne sais quoi de noir qui m'émeut tout le sang  
 Et qui jusques au cœur de veine en veine passe.



Je vois dedans Amour qui va changeant de place,  
Ores bas, ores haut, toujours me regardant  
Et son arc contre moi coup sur coup débandant.  
Las ! si j'é faux, Raison, que veux-tu que j'y fasse?

Tant s'en faut que je sois alors maître de moi  
Que je vendrais mon père et trahirais mon roi,  
Mon pays et ma sœur, mes frères et ma mère,

Tant je suis hors de sens après que j'ai tâté  
A longs traits amoureux de la poison amère  
Qui sort de ces beaux yeux dont je suis enchanté.

J'AI L'AME pour un lit de regrets si touchée  
Que nul homme jamais ne fera que j'approuche  
De la chambre amoureuse, encor moins de la couche  
Où je vis ma Maîtresse au mois de mai couchée.

Un somme languissant la tenait mi-penchée  
Dessus le coude droit, fermant sa belle bouche  
Et ses yeux dans lesquels l'archer Amour se couche,  
Ayant toujours la flèche à la corde encochée :

Sa tête en ce beau mois sans plus était couverte  
D'un riche escofion ouvré de soie verte,  
Où les Grâces venaient à l'envi se nicher ;

Puis en ses beaux cheveux choisissaient leur demeure.  
J'en ai tel souvenir que je voudrais qu'à l'heure  
Mon cœur pour n'y penser fût devenu rocher.

## Chanson

QUAND j'étais libre, ains qu'une amour nouvelle  
Ne se fût prise en ma tendre mouelle,  
Je vivais bien heureux :  
Comme à l'envi les plus accortes filles  
Se travaillaient par leurs flammes gentilles  
De me rendre amoureux.

Mais tout ainsi qu'un beau poulain farouche,  
 Qui n'a mâché le frein dedans la bouche,  
     Va seulet écarté,  
 N'ayant souci sinon d'un pied superbe  
 A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe,  
     Vivant en liberté,

Ores il court le long d'un beau rivage,  
 Ores il erre en quelque bois sauvage,  
     Fuyant de saut en saut :  
 De toutes parts les poutres hennissantes  
 Lui font l'amour, pour néant blandissantes  
     A lui qui ne s'en chaut ;

Ainsi j'allais dédaignant les pucelles  
 Qu'on estimait en beauté les plus belles  
     Sans répondre à leur veuil :  
 Lors je vivais amoureux de moi-même,  
 Content et gai, sans porter couleur blême  
     Ni les larmes à l'œil.

J'avais écrit au plus haut de la face,  
 Avec l'honneur, une agréable audace  
     Pleine d'un franc désir :  
 Avec le pied marchait ma fantaisie  
 Où je voulais, sans peur ni jalousie,  
     Seigneur de mon plaisir :

Mais aussitôt que par mauvais désastre  
 Je vis ton sein blanchissant comme albâtre  
     Et tes yeux, deux soleils,  
 Tes beaux cheveux épanchés par ondées,  
 Et les beaux lis de tes lèvres bordées  
     De cent œillets vermeils,

Incontinent j'appris que c'est service :  
 La liberté, de mon âme nourrice,  
     S'échappa loin de moi :  
 Dedans tes rets ma première franchise,  
 Pour obéir à ton bel œil, fut prise  
     Esclave sous ta loi.



Tu mis, cruelle, en signe de conquête,  
Comme vainqueur tes deux pieds sur ma tête,  
Et du front m'as ôté  
L'honneur, la honte et l'audace première,  
Accouardant mon âme prisonnière,  
Serve à ta volonté ;

Vengeant d'un coup mille fautes commises,  
Et les beautés qu'à grand tort j'avais mises  
Par avant à mépris,  
Qui me priaient en lieu que je te prie :  
Mais d'autant plus que merci je te crie,  
Tu es sourde à mes cris

Et ne réponds non plus que la fontaine  
Qui de Narcis mira la forme vaine  
En vengeant à son bord  
Mille beautés des Nymphes amoureuses,  
Que cet enfant par mines dédaigneuses  
Avait mises à mort.

---

## Chanson

QUI VEUT savoir Amour et sa nature,  
Son arc, ses feux, ses traits et sa peinture,  
Que c'est qu'il est et que c'est qu'il désire,  
Lise ces vers, je m'en vais le décrire.

C'est un plaisir tout rempli de tristesse,  
C'est un tourment tout confit de liesse,  
Un désespoir où toujours on espère,  
Un espérer où l'on se désespère.

C'est un regret de jeunesse perdue,  
C'est dedans l'air une poudre épandue,  
C'est peindre en l'eau, et c'est vouloir encore  
Tenir le vent et dénoircir un More.

C'est une foi pleine de tromperie,  
Où plus est sûr celui qui moins s'y fie ;  
C'est un marché qu'une fraude accompagne,  
Où plus y perd celui qui plus y gagne.

C'est un feint ris, c'est une douleur vraie,  
 C'est, sans se plaindre, avoir au cœur la plaie,  
 C'est devenir valet au lieu de maître,  
 C'est mille fois le jour mourir et naître.

C'est un fermer à ses amis la porte  
 De la raison, qui languit presque morte,  
 Pour en bailler la clef à l'ennemie,  
 Qui la reçoit sous ombre d'être amie.

C'est mille maux pour une seule ceillade,  
 C'est être sain et feindre le malade,  
 C'est en mentant se parjurer et faire  
 Profession de flatter et de plaire.

C'est un grand feu couvert d'un peu de glace,  
 C'est un beau jeu tout rempli de fallace,  
 C'est un dépit, une guerre, une trêve,  
 Un long penser, une parole brève.

C'est par dehors dissimuler sa joie,  
 Celant un cœur au dedans qui larmoie ;  
 C'est un malheur si plaisant qu'on désire  
 Toujours languir en un si beau martyre.

C'est une paix qui n'a point de durée,  
 C'est une guerre au combat assurée,  
 Où le vaincu reçoit toute la gloire,  
 Et le vainqueur ne gagne la victoire.

C'est une erreur de jeunesse, qui prise  
 Une prison trop plus que sa franchise ;  
 C'est un penser qui jamais ne repose  
 Et si ne veut penser que d'une chose.

Et bref, Magny, c'est une jalousie,  
 C'est une fièvre en une frénésie.  
 Quel plus grand mal au monde pourrait être  
 Que recevoir une femme pour maître ?

Doneques, afin que ton cœur ne se mette  
 Sous les liens d'une loi si sujette,  
 Si tu m'en crois, prends-y devant bien garde !  
 Le repentir est une chose tarde.



## Chanson

COMME LA CIRE peu à peu,  
Quand près de la flamme on l'approche,  
Se fond à la chaleur du feu,  
Ou comme au faite d'une roche  
La neige encore non foulée  
Au soleil se perd écoulée ;

Quand tu tournes tes yeux ardents  
Sur moi d'une œillade subtile,  
Je sens tout mon cœur au dedans  
Qui se consume et se distille,  
Et ma pauvre âme n'a partie  
Qui ne soit en jeu convertie...

Et comme un lis par trop lavé  
De quelque pluie printanière  
Penche à bas son chef aggravé  
Dessus la terre nourricière,  
Sans que jamais il se relève,  
Tant l'humeur pesante le grève,

Ainsi ma tête à mes genoux  
Me tombe, et mes genoux à terre ;  
Sur moi ne bat veine ni pouls,  
Tant la douleur le cœur me serre ;  
Je ne puis parler, et mon âme  
Engourdie en mon corps se pâme.

Lors ainsi pâmé je mourrais  
Si d'un seul baiser de ta bouche  
Mon âme tu ne secourais  
Et mon corps, froid comme une souche,  
Me ressoufflant en chaque veine  
La vie par ta douce haleine,

Afin d'être plus tourmenté  
Et que plus souvent je demeure  
Comme le cœur de Prométhé,

Qui renaît cent fois en une heure  
 Pour servir d'appât misérable  
 A son vautour insatiable.

---

## La Quenouille

QUENOUILLE, de Pallas la compagne et l'amie,  
 Cher présent que je porte à ma chère Marie,  
 Afin de soulager l'ennui qu'elle a de moi,  
 Disant quelque chanson en filant dessus toi,  
 Faisant pirouetter, à son huis amusée,  
 Tout le jour son rouet et sa grosse fusée,

Quenouille, je te mène où je suis arrêté,  
 Je voudrais racheter par toi ma liberté.  
 Tu ne viendras aux mains d'une mignonne oisive  
 Qui ne fait qu'attifer sa perruque lascive,  
 Et qui perd tout son temps à mirer et farder  
 Sa face, à seule fin qu'on l'aille regarder ;  
 Mais bien entre les mains d'une disposte fille,  
 Qui dévide, qui coud, qui ménage et qui file  
 Avecque ses deux sœurs pour tromper ses ennuis,  
 L'hiver devant le feu, l'été devant son huis.

Aussi je ne voudrais que toi, quenouille, faite  
 En notre Vendômois (où le peuple regrette  
 Le jour qui passe en vain) allasses en Anjou  
 Pour demeurer oisive et te rouïller au clou.  
 Je te puis assurer que sa main délicate  
 Filera doucement quelque drap d'écarlate,  
 Qui si fin et soyeux en sa laine sera,  
 Que pour un jour de fête un roi le vêtira.

Suis-moi donc, tu seras la plus que bien-venue,  
 Quenouille, des deux bouts et grelette et menue,  
 Un peu grosse au milieu où la filasse tient,  
 Etreinte d'un ruban qui de Montoire vient,  
 Aime-laine, aime-fil, aime-étain, maisonnière,  
 Longue, palladienne, enfiée, chansonnière ;



Suis-moi, laisse Couture, et allons à Bourgueil,  
Où, quenouille, on te doit recevoir d'un bon ceil :  
Car le petit présent qu'un loyal ami donne,  
Passe des puissants rois le sceptre et la couronne.

---

## Chanson

QUAND ce beau printemps je vois,  
J'aperçois  
Rajeunir la terre et l'onde,  
Et me semble que le jour  
Et l'amour  
Comme enfants naissent au monde.

Le jour qui plus beau se fait  
Nous refait  
Plus belle et verte la terre ;  
Et Amour, armé de traits  
Et d'attraits,  
En nos cœurs nous fait la guerre.

Il répand de toutes parts  
Feu et dards,  
Et dompte sous sa puissance  
Hommes, bêtes et oiseaux,  
Et les eaux  
Lui rendent obéissance.

Vénus, avec son enfant  
Triomphant,  
Au haut de sa coche assise,  
Laisse ses cygnes voler  
Parmi l'air  
Pour aller voir son Anchise.

Quelque part que ses beaux yeux  
Par les cieux  
Tournent leurs lumières belles,  
L'air, qui se montre serein,  
Est tout plein  
D'amoureuses étincelles.

Puis, en descendant à bas,  
 Sous ses pas,  
 Croissent mille fleurs écloses ;  
 Les beaux lis et les œillets  
 Vermeillets  
 Rougissent entre les roses.

Je sens en ce mois si beau  
 Le flambeau  
 D'Amour qui m'échauffe l'âme,  
 Y voyant de tous côtés  
 Les beautés  
 Qu'il emprunte de ma dame.

Quand je vois tant de couleurs  
 Et de fleurs  
 Qui émaillent un rivage,  
 Je pense voir le beau teint  
 Qui est peint  
 Si vermeil en son visage.

Quand je vois les grands rameaux  
 Des ormeaux  
 Qui sont lacés de lierre,  
 Je pense être pris ès lacs  
 De ses bras,  
 Et que mon col elle serre.

Quand j'entends la douce voix  
 Par les bois  
 Du beau rossignol qui chante  
 D'elle je pense jouir,  
 Et ouïr  
 Sa douce voix qui m'enchanté.

Quand Zéphire mène un bruit  
 Qui se suit  
 Au travers d'une ramée,  
 Des propos il me souvient  
 Que me tient  
 Seule à seul ma bien-aimée...



Quand je vois en quelque endroit  
Un pin droit  
Ou quelque arbre qui s'élève,  
Je me laisse décevoir,  
Pensant voir  
Sa belle taille et sa grève.

Quand je vois dans un jardin  
Au matin  
S'éclorre une fleur nouvelle,  
J'accompare le bouton  
Au teton  
De son beau sein qui pommelle.

Quand le soleil tout riant  
D'orient  
Nous montre sa blonde tresse,  
Il me semble que je voi  
Devant moi  
Lever ma belle maîtresse.

Quand je sens, parmi les prés  
Diaprés,  
Les fleurs dont la terre est pleine,  
Lors je fais croire à mes sens  
Que je sens  
La douceur de son haleine.

Bref, je fais comparaison  
Par raison  
Du printemps et de m'amie :  
Il donne aux fleurs la vigueur,  
Et mon cœur  
D'elle prend vigueur et vie.

Je voudrais au bruit de l'eau  
D'un ruisseau  
Déplier ses tresses blondes,  
Frisant en autant de nœuds  
Ses cheveux  
Que je verrais friser d'ondes.

Je voudrais, pour la tenir,  
 Devenir  
 Dieu de ces forêts désertes,  
 La baisant autant de fois  
 Qu'en un bois  
 Il y a de feuilles vertes.

Ha ! maîtresse, mon souci,  
 Viens ici,  
 Viens contempler la verdure !  
 Les fleurs de mon amitié  
 Ont pitié,  
 Et seule tu n'en as cure.

Au moins lève un peu tes yeux  
 Gracieux,  
 Et vois ces deux colombelles  
 Qui font naturellement,  
 Doucement,  
 L'amour du bec et des ailes ;

Et nous, sous ombre d'honneur,  
 Le bonheur  
 Trahissons par une crainte ;  
 Les oiseaux sont plus heureux,  
 Amoureux  
 Qui font l'amour sans contrainte.

Toutefois ne perdons pas  
 Nos ébats  
 Pour ces lois tant rigoureuses ;  
 Mais, si tu m'en crois, vivons  
 Et suivons  
 Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon émoi,  
 Baise-moi,  
 Rebaise-moi, ma déesse.  
 Ne laissons passer en vain  
 Si soudain  
 Les ans de notre jeunesse.



## Stances sur la Mort de Marie

JE LAMENTE sans réconfort,  
 Me souvenant de cette mort  
 Qui déroba ma douce vie ;  
 Pensant en ses yeux qui soulaient  
 Faire de moi ce qu'ils voulaient,  
 De vivre je n'ai plus d'envie.

Amour, tu n'as point de pouvoir ;  
 A mon dam tu m'as fait savoir  
 Que ton arc partout ne commande ;  
 Si tu avais quelque vertu,  
 La Mort ne t'eût pas dévêtu  
 De ta richesse la plus grande.

Tout seul tu n'as perdu ton bien ;  
 Comme toi j'ai perdu le mien :  
 Cette beauté que je désire,  
 Qui fut mon trésor le plus cher ;  
 Tous deux contre un même rocher  
 Avons froissé notre navire.

Soupirs, échauffez son tombeau ;  
 Larmes, lavez-le de votre eau ;  
 Ma voix si doucement lamente  
 Qu'à la mort vous fassiez pitié,  
 Ou qu'elle rende ma moitié,  
 Ou bien que je la suive absente.

Fol qui au monde met son cœur,  
 Fol qui croit en l'espoir moqueur  
 Et en la beauté tromperesse :  
 Je me suis tout seul offensé,  
 Comme celui qui n'eût pensé  
 Que morte fût une déesse.

Quand son âme au corps s'attachait,  
 Rien, tant fût dur, ne me fâchait,  
 Ni destin, ni rude influence ;  
 Menaces, embûches, dangers,  
 Villes et peuples étrangers,  
 M'étaient doux pour sa souvenance.

En quelque part que je vivais,  
 Toujours en mes yeux je l'avais,  
 Transformé du tout en la belle ;  
 Si bien Amour à coup de trait  
 Au cœur me grava son portrait  
 Que mon tout n'était sinon qu'elle.

Espérant lui conter un jour  
 L'impatience de l'amour  
 Qui m'a fait des peines sans nombre,  
 La mort soudaine m'a déçu ;  
 Pour le vrai le faux j'ai reçu,  
 Et pour le corps seulement l'ombre.

Ciel, que tu es malicieux !  
 Qui eût pensé que ces beaux yeux  
 Qui me faisaient si douce guerre,  
 Ces mains, cette bouche et ce front,  
 Qui prirent mon cœur, et qui l'ont,  
 Ne fussent maintenant que terre ?

Hélas ! où est ce doux parler,  
 Ce voir, cet ouïr, cet aller,  
 Ce ris qui me faisait apprendre  
 Que c'est qu'aimer ? Ha ! doux refus !  
 Ha ! doux dédains, vous n'êtes plus,  
 Vous n'êtes plus qu'un peu de cendre !

Hélas ! où est cette beauté,  
 Ce printemps, cette nouveauté  
 Qui n'aura jamais de seconde ?  
 Du ciel tous les dons elle avait ;  
 Aussi parfaite ne devait  
 Longtemps demeurer en ce monde.

Je n'ai regret en son trépas,  
 Comme prêt de suivre ses pas.  
 Du chef les astres elle touche,  
 Et je vis ! et je n'ai sinon  
 Pour réconfort que son beau nom,  
 Qui si doux me sonne en la bouche.



Amour, qui pleures avec moi,  
Tu sais que vrai est mon émoi  
Et que mes larmes ne sont feintes ;  
S'il te plaît renforce ma voix,  
Et de pitié rochers et bois  
Je ferai rompre sous mes plaintes.

Mon feu s'accroît plus véhément  
Quand plus lui manque l'argument  
Et la matière de se paître ;  
Car son œil, qui m'était fatal,  
La seule cause de mon mal,  
Est terre qui ne peut renaître.

Toutefois en moi je la sens  
Encore l'objet de mes sens  
Comme à l'heure qu'elle était vive ;  
Ni mort ne me peut retarder,  
Ni tombeau ne me peut garder,  
Que par penser je ne la suive.

Si je n'eusse eu l'esprit chargé  
De vaine erreur, prenant congé  
De sa belle et vive figure,  
Oyant sa voix, qui sonnait mieux  
Que de coutume, et ses beaux yeux,  
Qui reluisaient outre mesure,

Et son soupir, qui m'embrasait,  
J'eusse bien vu qu'elle disait :  
« Or, soûle-toi de mon visage,  
Si jamais tu en eus souci :  
Tu ne me verras plus ici,  
Je m'en vais faire un long voyage. »

J'eusse amassé de ses regards  
Un magasin de toutes parts,  
Pour nourrir mon âme étonnée  
Et paître longtemps ma douleur,  
Mais oncques mon cruel malheur  
Ne sut prévoir ma destinée.

Depuis j'ai vécu de souci  
 Et de regret qui m'a transi ;  
 Comblé de passions étranges,  
 Je ne déguise mes ennuis ;  
 Tu vois l'état auquel je suis,  
 Du ciel, assise entre les anges.

Ha ! belle âme, tu es là-haut  
 Auprès du bien qui point ne faut,  
 De rien du monde désireuse,  
 En liberté, moi en prison ;  
 Encore n'est-ce pas raison  
 Que seule tu sois bienheureuse.

Le sort doit toujours être égal.  
 Si j'ai pour toi souffert du mal,  
 Tu me dois part de ta lumière ;  
 Mais, franche du mortel lien,  
 Tu as seule emporté le bien,  
 Ne me laissant que la misère.

En ton âge le plus gaillard  
 Tu as seul laissé ton Ronsard,  
 Dans le ciel trop tôt retournée,  
 Perdant beauté, grâce et couleur,  
 Tout ainsi qu'une belle fleur  
 Qui ne vit qu'une matinée.

En mourant tu m'as su fermer  
 Si bien tout argument d'aimer  
 Et toute nouvelle entreprise,  
 Que rien à mon gré je ne voi,  
 Et tout cela qui n'est pas toi  
 Me déplait, et je le méprise.

Si tu veux, Amour, que je sois  
 Encore un coup dessous tes lois,  
 M'ordonnant un nouveau service,  
 Il te faut sous la terre aller  
 Flatter Pluton et rappeler  
 En lumière mon Eurydice.



Ou bien va-t'en là-haut crier  
A la Nature et la prier  
D'en faire une aussi admirable ;  
Mais j'ai grand'peur qu'elle rompit  
Le moule alors qu'elle la fit,  
Pour n'en tracer plus de semblable.

Soit que tu vives, près de Dieu  
Ou aux Champs-Élysés, adieu,  
Adieu cent fois, adieu, Marie ;  
Jamais Ronsard ne t'oubliera,  
Jamais la mort ne déliera  
Le nœud dont ta beauté me lie.

---

COMME on voit sur la branche au mois de mai la rose  
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,  
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,  
Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

La grâce dans sa feuille et l'amour se repose,  
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur :  
Mais battue ou de pluie, ou d'excessive ardeur,  
Languissante elle meurt, feuille à feuille décroît.

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,  
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,  
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,  
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,  
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

---

---

---

## SONNETS ET MADRIGALS POUR ASTRÉE

---

DE QUOI te sert mainte agathe gravée,  
Maint beau rubis, maint riche diamant?  
Ta beauté seule est ton seul ornement,  
Beauté qu'Amour en son sein a couvée.

Cache ta perle en l'Orient trouvée,  
Tes grâces soient tes bagues seulement ;  
De tes bijoux en toi parfaitement  
Est la splendeur et la force éprouvée.

Dedans tes yeux reluisent leurs beautés,  
Leurs vertus sont en toi de tous côtés,  
Tu fais sur moi tes miracles, ma dame ;  
Sans eux je sens que peut ta déité ;

Tantôt glaçon et tantôt une flamme,  
De jalousie et d'amour agité,  
Pâle, pensif, sans raison et sans âme,  
Ravi, transi, mort et ressuscité.

---

JAMAIS Hector aux guerres n'était lâche  
Lors qu'il allait combattre les Grégeois ;  
Toujours sa femme attachait son harnois,  
Et sur l'armet lui plantait son panache.

Il ne craignait la Pélienne hache  
Du grand Achille, ayant deux ou trois fois  
Baisé sa femme, et tenant en ses doigts  
Une faveur de sa belle Andromache.

Heureux cent fois, toi, chevalier errant,  
Que ma Déesse allait hier parant,  
Et qu'en armant baisait, comme je pense !



De sa vertu procède ton honneur ;  
Que plût à Dieu, pour avoir ce bonheur,  
Avoir changé mes plumes à ta lance !

---

AU MOIS d'avril, quand l'an se renouvelle,  
L'aube ne sort si belle de la mer,  
Ni hors des flots la déesse d'aimer  
Ne vient à Cypre en sa conque si belle,

Comme je vis la beauté que j'appelle  
Mon astre saint au matin s'éveiller,  
Rire le ciel, la terre s'émailler,  
Et les Amours voler à l'entour d'elle.

Beauté, Jeunesse, et les Grâces, qui sont  
Filles du ciel, lui pendaient sur le front ;  
Mais ce qui plus redoubla mon service,

C'est qu'elle avait un visage sans art.  
La femme laide est belle d'artifice,  
La femme belle est belle sans du fard.

---

DEPUIS le jour que je te vis, maîtresse,  
Tu as passé deux jours auprès de moi,  
L'une, muette et d'un visage coi,  
Sans daigner voir quelle était ma tristesse,

L'autre, pompeuse, en habit de déesse,  
Belle pour plaire aux délices d'un roi,  
Tirant de l'œil, tout à l'entour de toi,  
Dessous ton voile une amoureuse presse.

Je pensais voir Europe sur la mer  
Et tous les vents en ton voile enfermer,  
Tremblant de peur en te voyant si belle,  
Que quelque dieu ne te ravît aux cieux.

Et ne te fit une essence immortelle.  
Si tu m'en crois, fuis l'or ambitieux,  
Ne porte au chef une couronne telle :  
Le simple habit, ma dame, te sied mieux.

SI mon grand roi n'eût vaincu mainte armée,  
 Son nom n'irait comme il fait dans les cieux.  
 Ses ennemis l'ont fait victorieux  
 Et des vaincus il prend sa renommée.

Si de plusieurs je te vois bien-aimée,  
 C'est mon trophée et n'en suis envieux ;  
 D'un tel honneur je deviens glorieux,  
 Ayant choisi chose tant estimée.

Ma jalousie est ma gloire de voir  
 Mesmes Amour soumis à ton pouvoir ;  
 Mais, s'il advient que de lui je me venge,

Vous honorant d'un service constant,  
 Jamais mon roi, par trois fois combattant,  
 N'eut tant d'honneur que j'aurai de louange.

---

## Élégie du Printemps

*A Isabeau, sœur d'Astrée.*

PRINTEMPS, fils du Soleil, que la terre, arrosée  
 De la fertile humeur d'une douce rosée,  
 Au milieu des œillets et des roses conçut,  
 Quand Flore entre ses bras nourrice vous reçut,  
 Naissez, croissez, Printemps, laissez-vous apparaître :  
 En voyant Isabeau vous pourrez vous connaître.  
 Elle est votre miroir, et deux lis assemblés  
 Ne se ressemblent tant que vous entre-semblez :  
 Tous les deux n'êtes qu'un, c'est une même chose.  
 La rose que voici ressemble à cette rose,  
 Le diamant à l'autre, et la fleur à la fleur :  
 Le Printemps est le frère, Isabeau est la sœur.

On dit que le Printemps, pompeux de sa richesse,  
 Orgueilleux de ses fleurs, enflé de sa jeunesse,  
 Logé comme un grand prince en ses vertes maisons,  
 Se vantait le plus beau de toutes les saisons,



Et se glorifiant le contait à Zéphire.  
 Le Ciel en fut marri, qui soudain le vint dire  
 A la mère Nature. Elle, pour rabaisser  
 L'orgueil de cet enfant, va partout ramasser  
 Les biens qu'elle serrait de mainte en mainte année.

Quand elle eut son épargne en son moule ordonnée,  
 La fit fondre, et versant ce qu'elle avait de beau,  
 Miracle ! nous fit naître une belle Isabeau,  
 Belle Isabeau de nom, mais plus belle de face,  
 De corps belle et d'esprit, des trois Grâces la grâce.  
 Le Printemps, étonné, qui si belle la voit,  
 De vergogne la fièvre en son cœur il avoit :  
 Tout le sang lui bouillonne au plus creux de ses veines :  
 Il fit de ses deux yeux saillir mille fontaines,  
 Soupirs dessus soupirs comme feu qui sortaient,  
 Ses muscles et ses nerfs en son corps lui battaient ;  
 Il devint en jaunisse, et d'une obscure nue  
 La face se voila pour n'être plus connue.

« Et quoi? disait ce dieu, de honte furieux,  
 Ayant la honte au front, et les larmes aux yeux,  
 Je ne sers plus de rien, et ma beauté première  
 D'une beauté vaincue a perdu sa lumière :  
 Une autre tient ma place, et ses yeux en tout temps  
 Font aux hommes sans moi tous les jours un Printemps,  
 Et même le Soleil plus longuement retarde  
 Ses chevaux sur la terre, afin qu'il la regarde.  
 Il ne veut qu'à grand'peine entrer dedans la mer,  
 Et se faisant plus beau fait semblant de l'aimer.  
 Elle m'a dérobé mes grâces les plus belles,  
 Mes œillets et mes lis, et mes roses nouvelles,  
 Ma jeunesse, mon teint, mon fard, ma nouveauté,  
 Et diriez, en voyant une telle beauté,  
 Que tout son corps ressemble une belle prairie,  
 De cent mille couleurs au mois d'avril fleurie.  
 Bref, elle est toute belle, et rien je n'aperçois  
 Qui la puisse égaler, seule semblable à soi.  
 Le beau trait de son œil seulement ne me touche,  
 Je n'aime seulement ses cheveux et sa bouche,  
 Sa main qui peut d'un coup et blesser et guérir :  
 Sur toutes ces beautés son sein me fait mourir.

Cent fois ravi je pense, et si ne saurais dire  
 De quelle veine fut emprunté le porphyre,  
 Et le marbre poli dont l'Amour l'a bâti,  
 Ni de quels beaux jardins cet œillet est sorti,  
 Qui donna la couleur à sa jeune mamelle,  
 Dont le bouton ressemble une fraise nouvelle,  
 Verdelet, pommelé, des Grâces le séjour :  
 Vénus et ses enfants volent tout à l'entour,  
 La douce Mignardise, et les douces Blandices,  
 Et tout cela qu'Amour inventa de délices.  
 Je m'en vais furieux sans raison ni conseil,  
 Je ne saurais souffrir au monde mon pareil. »

Ainsi disait ce dieu tout rempli de vergogne.  
 Voilà pourquoi de nous si longtemps il s'éloigne,  
 Craignant votre beauté dont il est surpassé :  
 Ayant quitté la place à l'Hiver tout glacé,  
 Il n'ose retourner. Retourne, je te prie,  
 Printemps, père des fleurs : il faut qu'on te marie  
 A la belle Isabeau : car vous apparier,  
 C'est aux mêmes beautés les beautés marier,  
 Les fleurs avec les fleurs : de si belle alliance  
 Naîtra de siècle en siècle un Printemps en la France.

Pour douaire certain tous deux vous promettez  
 De vous entre-donner vos fleurs et vos beautés,  
 Afin que vos beaux ans, en dépit de vieillesse,  
 Ainsi qu'un renouveau soient toujours en jeunesse.

---



---

---

## LES AMOURS D'HÉLÈNE

---

CE PREMIER jour de mai, Hélène, je vous jure  
Par Castor, par Pollux, vos deux frères jumeaux,  
Par la vigne enlacée à l'entour des ormeaux,  
Par les prés, par les bois hérissés de verdure ;

Par le printemps sacré, fils aîné de Nature,  
Par le sablon qui roule au giron des ruisseaux,  
Par tous les rossignols, merveille des oiseaux,  
Qu'autre part je ne veux chercher autre aventure.

Vous seule me plaisez : j'ai par élection,  
Et non à la volée, aimé votre jeunesse ;  
Aussi je prends en gré toute ma passion.

Je suis de ma fortune auteur, je le confesse :  
La vertu m'a conduit en telle affection,  
Si la vertu me trompe, adieu, belle maîtresse.

---

L'AUTRE JOUR que j'étais sur le haut d'un degré,  
Passant tu m'avisas, et me tournant la vue,  
Tu m'éblouis les yeux, tant j'avais l'âme émue,  
De me voir en sursaut de tes yeux rencontré.

Ton regard dans le cœur, dans le sang, m'est entré,  
Comme un éclat de foudre alors qu'il fend la nue.  
J'eus de froid et de chaud la fièvre continue,  
D'un si poignant regard mortellement outré.

Et, si ta belle main passant ne m'eût fait signe,  
Main blanche qui se vante être celle d'un cygne,  
Je fusse mort, Hélène, aux rayons de tes yeux ;

Mais ton signe retint l'âme presque ravie ;  
Ton œil se contenta d'être victorieux ;  
Ta main se réjouit de me donner la vie.

TE REGARDANT assise auprès de ta cousine,  
 Belle comme une aurore, et toi comme un soleil,  
 Je pensais voir deux fleurs d'un même teint pareil,  
 Croissantes en beauté, l'une à l'autre voisine.

La chaste, sainte, belle et unique Angevine,  
 Vite comme un éclair, sur moi jeta son œil ;  
 Toi, comme paresseuse et pleine de sommeil,  
 D'un seul petit regard tu ne m'estimas digne.

Tu t'entretenais seule au visage abaissé,  
 Pensive, toute à toi, n'aimant rien que toi-même,  
 Dédaignant un chacun d'un sourcil ramassé,

Comme une qui ne veut qu'on la cherche ou qu'on l'aime.  
 J'eus peur de ton silence, et m'en allai tout blême,  
 Craignant que mon salut n'eût ton œil offensé.

---

TOUT ce qui est de saint, d'honneur et de vertu,  
 Tout le bien qu'aux mortels la nature peut faire,  
 Tout ce que l'artifice ici peut contrefaire,  
 Ma maîtresse en naissant dans l'esprit l'avait eu.

Du juste et de l'honnête à l'envi débattu  
 Aux écoles des Grecs, de ce qui peut attirer  
 A l'amour du vrai bien, à fuir le contraire,  
 Ainsi que d'un habit son corps fut revêtu.

La chasteté, qui est des beautés ennemie,  
 (Comme l'or fait la perle) honore son printemps,  
 Un respect de l'honneur, une peur d'infamie,

Un œil qui fait les dieux et les hommes contents.  
 La voyant si parfaite, il faut que je m'écrie :  
 Bienheureux qui l'adore et qui vit de son temps !

---

JE LIAI d'un filet de soie cramoisie  
 Votre bras l'autre jour, parlant avecque vous ;  
 Mais le bras seulement fut captif de mes nouds  
 Sans vous pouvoir lier ni cœur ni fantaisie.



Beauté que pour maîtresse unique j'ai choisie,  
Le sort est inégal : vous triomphez de nous ;  
Vous me tenez esclave, esprit, bras et genoux,  
Et Amour ne vous tient ni prise ni saisie.

Je veux parler, maîtresse, à quelque vieux sorcier,  
Afin qu'il puisse au mien votre vouloir lier,  
Et qu'une même plaie à nos cœurs soit semblable.

Je faux : l'amour qu'on charme est de peu de séjour,  
Être beau, jeune, riche, éloquent, agréable,  
Non les vers enchantés, sont les sorciers d'amour.

---

LE SOLEIL l'autre jour se mit entre nous deux,  
Ardent de regarder tes yeux par la verrière ;  
Mais lui, comme ébloui de ta vive lumière,  
Ne pouvant la souffrir, s'en alla tout honteux.

Je te regardai ferme, et devins glorieux  
D'avoir vaincu ce dieu qui se tournait arrière,  
Quand regardant vers moi, tu me dis, ma guerrière :  
Ce soleil est fâcheux, je t'aime beaucoup mieux.

Une joie en mon cœur incroyable s'envole  
Pour ma victoire acquise et pour telle parole ;  
Mais longuement cet aise en moi ne trouva lieu.

Arrivant un mortel de plus fraîche jeunesse  
(Sans égard que j'avais triomphé d'un grand dieu),  
Tu me laissas tout seul pour lui faire caresse.

---

PUISQU'ELLE est toute hiver, toute la même glace,  
Toute neige et son cœur tout armé de glaçons,  
Qui ne m'aime sinon pour avoir mes chansons,  
Pourquoi suis-je si fol que je ne m'en délance ?

De quoi me sert son nom, sa grandeur et sa race,  
Que d'honnête servage et de belles prisons ?  
Maîtresse, je n'ai pas les cheveux si grisons  
Qu'une autre de bon cœur ne prenne votre place.

Amour, qui est enfant, ne cèle vérité ;  
 Vous n'êtes ni superbe, ou si riche en beauté,  
 Qu'il faille dédaigner un bon cœur qui vous aime.

Rentrer en mon avril désormais je ne puis ;  
 Aimez-moi, s'il vous plaît, grison comme je suis,  
 Et je vous aimerai quand vous serez de même.

---

COMME une belle fleur assise entre les fleurs,  
 Mainte herbe vous cueillez en la saison plus tendre  
 Pour me les envoyer, et pour, soigneuse, apprendre  
 Leurs noms et qualités, espèces et valeurs.

Etait-ce point afin de guérir mes douleurs,  
 Ou de faire ma plaie amoureuse reprendre ?  
 Ou bien s'il vous plaisait par charmes entreprendre  
 D'ensorceler mon mal, mes flammes et mes pleurs ?

Certes, je crois que non : nulle herbe n'est maîtresse  
 Contre le coup d'Amour envicilli par le temps.  
 C'était pour m'enseigner qu'il faut de la jeunesse,

Comme d'un usufruit, prendre son passe-temps ;  
 Que pas à pas nous suit l'importune vieillesse,  
 Et qu'Amour et les fleurs ne durent qu'un printemps.

---

OTÉZ votre beauté, ôtez votre jeunesse,  
 Otez ces rares dons que vous tenez des cieux,  
 Otez ce docte esprit, ôtez-moi ces beaux yeux,  
 Cet aller, ce parler digne d'une déesse.

Je ne vous serai plus, d'une importune presse,  
 Fâcheux comme je suis ; vos dons si précieux  
 Me font, en les voyant, devenir furieux,  
 Et par le désespoir l'âme prend hardiesse.

Pour ce, si quelquefois je vous touche la main,  
 Par courroux votre teint n'en doit devenir blême ;  
 Je suis fol, ma raison n'obéit plus au frein,





*L'Art la Nature exprimant  
En ce pourtrait me fait belle  
Mais si ne suis-je point telle  
Qu'aux escrits de mon amant.*

HÉLÈNE DE SURGÈRES  
FILLE D'HONNEUR DE LA  
REINE CATHERINE DE MÉDICIS

GRAVURE SUR BOIS — 1585

ROUSARD.



Faint, illegible text or markings at the bottom of the page, possibly bleed-through from the reverse side. The text is too light to read clearly but appears to be organized into lines or a header/footer structure.



Tant je suis agité d'une fureur extrême ;  
Ne prenez, s'il vous plaît, mon offense à dédain ;  
Mais douce, pardonnez mes fautes à vous-même.

---

VOUS me dites, maîtresse, étant à la fenêtre,  
Regardant vers Montmartre et les champs d'alentour :  
« La solitaire vie et le désert séjour  
Valent mieux que la Cour ; je voudrais bien y être.

« A l'heure mon esprit de mes sens serait maître,  
En jeûne et oraisons je passerais le jour,  
Je défierais les traits et les flammes d'Amour ;  
Ce cruel de mon sang ne pourrait se repaître. »

Quand je vous répondis : « Vous trompez de penser  
Qu'un feu ne soit pas feu pour se couvrir de cendre ;  
Sus les cloîtres sacrés la flamme on voit passer,

« Amour dans les déserts comme aux villes s'engendre.  
Contre un dieu si puissant, qui les dieux peut forcer,  
Jeûnes ni oraisons ne se peuvent défendre. »

---

VOICI le mois d'avril, où naquit la merveille  
Qui fait en terre foi de la beauté des cieux,  
Le miroir de vertu, le soleil de mes yeux,  
Qui vit comme un phénix, au monde sans pareille.

Les œillets et les lis et la rose vermeille  
Servirent de berceau ; la Nature et les dieux  
La regardèrent naître en ce mois gracieux ;  
Puis Amour la nourrit des douceurs d'une abeille.

Les Muses, Apollon et les Grâces étaient  
Tout à l'entour du lit, qui à l'envi jetaient  
Des fleurs sur l'angelette. Ah ! ce mois me convie

D'élever un autel, et, suppliant Amour,  
Sanctifier d'avril le neuvième jour,  
Qui m'est cent fois plus cher que celui de ma vie.

AMOUR est sans milieu, c'est une chose extrême,  
 Qui ne veut, je le sais, de tiers ni de moitié ;  
 Il ne faut point trancher en deux une amitié.  
 Un est nombre parfait, imparfait le deuxième.

J'aime de tout mon cœur, je veux aussi qu'on m'aime ;  
 Le désir, au désir d'un nœud ferme lié,  
 Par le temps ne s'oublie et n'est point oublié,  
 Il est toujours son tout, contenté de soi-même.

Mon ombre me fait peur, et, jaloux, je ne puis  
 Avoir un compagnon, tant amoureux je suis,  
 Et tant je m'essencie en la personne aimée.

L'autre amitié ressemble à quelque vent qui court,  
 Et, vraiment, c'est aimer comme on aime à la cour,  
 Où le feu contrefait ne rend qu'une fumée.

AFIN qu'à tout jamais de siècle en siècle vive  
 La parfaite amitié que Ronsard vous portait,  
 Comme votre beauté la raison lui ôtait,  
 Comme vous enchaîniez sa liberté captive ;

Afin que d'âge en âge à nos neveux arrive  
 Que toute dans mon sang votre figure était,  
 Et que rien sinon vous mon cœur ne souhaitait,  
 Je vous fais un présent de cette sempervive.

Elle vit longuement en sa jeune verdeur ;  
 Longtemps après la mort je vous ferai revivre,  
 Tant peut le docte soin d'un gentil serviteur,

Qui veut en vous servant toutes vertus ensuivre.  
 Vous vivrez et croîtrez comme Laure en grandeur,  
 Au moins tant que vivront les plumes et le livre.

AMOUR, qui as ton règne en ce monde si ample,  
 Vois ta gloire et la mienne errer en ce jardin ;  
 Vois comme son bel œil, mon bel astre divin,  
 Reluit comme une lampe ardente dans un temple.



Vois son corps, des beautés le portrait et l'exemple,  
Qui ressemble une aurore au plus beau du matin :  
Vois son esprit, seigneur du sort et du destin,  
Qui passe la nature en qui Dieu se contemple.

Regarde-la marcher toute pensive à soi,  
T'emprisonner de fleurs et triompher de toi ;  
Vois naître sous ses pieds les herbes bienheureuses ;

Vois sortir un printemps des rayons de ses yeux ;  
Et vois comme à l'envi ses flammes amoureuses  
Embellissent la terre et serènent les cieux.

---

TANDIS que vous dansez et ballez à votre aise,  
Et masquez votre face ainsi que votre cœur,  
Passionné d'amour, je me plains en langueur  
Ore froid comme neige, ore chaud comme braise.

Le carnaval vous plaît ; je n'ai rien qui me plaise  
Sinon ce soupirer contre votre rigueur,  
Vous appeler ingrate et blâmer la longueur  
Du temps que je vous sers sans que mon mal s'apaise.

Maitresse, croyez-moi, je ne fais que pleurer,  
Lamenté, soupirer et me désespérer ;  
Je désire la mort, et rien ne me console.

Si mon front, si mes yeux ne vous en sont témoins,  
Ma plainte vous en serve, et permettez au moins  
Qu'aussi bien que le cœur je perde la parole.

---

JE PLANTE en ta faveur cet arbre de Cybèle,  
Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours :  
J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours,  
Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle.

Faunes, qui habitez ma terre paternelle,  
Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,  
Favorisez la plante et lui donnez secours,  
Que l'été ne la brûle et l'hiver ne la gèle.

Pasteur qui conduiras en ce lieu ton troupeau,  
Flageolant une églogue en ton tuyau d'aveine,  
Attache tous les ans à cet arbre un tableau

Qui témoigne aux passants mes amours et ma peine ;  
Puis, l'arrosant de lait et du sang d'un agneau,  
Dis : « Ce pin est sacré, c'est la plante d'Hélène. »

---

ADIEU, belle Cassandre, et vous, belle Marie,  
Pour qui je fus trois ans en servage à Bourgueil ;  
L'une vit, l'autre est morte, et ores de son œil  
Le ciel se réjouit, dont la terre est marrie.

Sur mon premier avril, d'une amoureuse envie  
J'adorai vos beautés, mais votre fier orgueil  
Ne s'amollit jamais pour larmes ni pour deuil,  
Tant d'une gauche main la Parque ourdit ma vie.

Maintenant, en automne encore malheureux,  
Je vis comme au printemps, de nature amoureux,  
Afin que tout mon âge aille au gré de la peine.

Et, ores que je dusse être exempt du harnois,  
Mon colonel m'envoie à grands coups de carquois  
Rassiéger Ilion pour conquérir Hélène.

---

PRENANT congé de vous, dont les yeux m'ont dompté,  
Vous me dites un soir, comme passionnée :  
« Je vous aime, Ronsard, par seule destinée ;  
Le Ciel à vous aimer force ma volonté ;

Ce n'est votre savoir, ce n'est votre beauté,  
Ni votre âge, qui fuit vers l'automne inclinée,  
Jà cela s'est perdu comme une fleur fanée ;  
C'est seulement du Ciel l'injuste cruauté.

Vous voyant, ma raison ne s'est pas défendue.  
Vous puissé-je oublier comme chose perdue,  
Hélas ! je ne saurais, et je le voudrais bien.



Le voulant, je rencontre une force au contraire.  
Puisqu'on dit que le Ciel est cause de tout bien,  
Je n'y peux résister, il le faut laisser faire. »

---

JE NE VEUX comparer tes beautés à la lune ;  
La lune est inconstante, et ton vouloir n'est qu'un ;  
Encor moins au soleil : le soleil est commun,  
Commune est sa lumière, et tu n'es pas commune.

Tu forces par vertu l'envie et la rancune ;  
Je ne suis, te louant, un flatteur importun ;  
Tu sembles à toi-même, et n'as portrait aucun ;  
Tu es toute ton dieu, ton astre et ta fortune.

Ceux qui font de leur dame à toi comparaison  
Sont ou présomptueux, ou perclus de raison ;  
D'esprit et de savoir de bien loin tu les passes.

Ou bien quelque démon de ton corps s'est vêtu,  
Ou bien tu es portrait de la même vertu,  
Ou bien tu es Pallas, ou bien l'une des Grâces.

---

AMOUR, je prends congé de ta menteuse école,  
Où j'ai perdu l'esprit, la raison et le sens,  
Où je me suis trompé, où j'ai gâté mes ans,  
Où j'ai mal employé ma jeunesse trop folle.

Malheureux qui se fie en un enfant qui vole,  
Qui a l'esprit soudain, les effets inconstants,  
Qui moissonne nos fleurs avant notre printemps,  
Qui nous paît de créance et d'un songe frivole.

Jeunesse l'allaita, le sang chaud le nourrit,  
Cuidier l'ensorcela. Paresse le pourrit,  
Tout enflé de desseins, de vents et de fumées.

Cassandra me ravit, Marie me tint pris,  
J'à grison à la cour d'une autre je m'épris.  
Si elles m'ont aimé, je les ai bien aimées.

COMME un vieil combattant qui ne veut plus s'armer,  
Ayant le corps chargé de coups et de vieillesse,  
Regarde en s'ébattant l'olympique jeunesse  
Pleine d'un sang bouillant aux joutes s'escrimer,

Ainsi je regardais du jeune dieu d'aimer,  
Dieu qui combat toujours par ruse et par finesse,  
Les gaillards champions, qui d'une chaude presse  
Se veulent en l'arène amoureuse enfermer,

Quand tu fis reverdir mon étorce ridée  
De l'éclair de tes yeux, ainsi que fit Médée  
Par herbes et par jus le père de Jason.

Je n'ai contre ton charme opposé ma défense.  
Toutefois je me veux de rentrer en enfance,  
Pour perdre tant de fois l'esprit et la raison.

LAISSE de Pharaon la terre égyptienne,  
Terre de servitude, et viens-sur le Jourdain ;  
Laisse-moi cette cour et tout ce fard mondain,  
Ta Circé, ta Sirène et ta magicienne.

Demeure en ta maison pour vivre toute tienne,  
Contente-toi de peu : l'âge s'enfuit soudain.  
Pour trouver ton repos n'attends point à demain ;  
N'attends point que l'hiver sur les cheveux te vienne.

Tu ne vois à la Cour que feintes et soupçons ;  
Tu vois tourner une heure en cent mille façons ;  
Tu vois la vertu fausse et vraie la malice.

Laisse ces honneurs pleins d'un soin ambitieux ;  
Tu ne verras aux champs que nymphes et que dieux,  
Je serai ton Orphée, et toi mon Eurydice.

QUAND vous serez bien vieille, au soir à la chandelle  
Assise auprès du feu, dévidant et filant,  
Direz chantant mes vers, et vous émerveillant :  
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.



Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,  
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et fantôme sans os  
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos :  
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

---

GENIÈVRES hérissés, et vous, houx épineux,  
L'un hôte des déserts, et l'autre d'un bocage ;  
Lierre, le tapis d'un bel antre sauvage,  
Sources qui bouillonnez d'un surgeon sablonneux ;

Pigeons qui vous baisez d'un baiser savoureux,  
Tourtres qui lamentez d'un éternel veuvage,  
Rossignols ramagers qui d'un plaisant langage  
Nuit et jour rechantez vos versets amoureux ;

Vous, à la gorge rouge, étrangère hirondelle,  
Si vous voyez aller ma nymphe en ce printemps  
Pour cueillir des bouquets par cette herbe nouvelle,

Dites-lui pour néant que sa grâce j'attends,  
Et que, pour ne souffrir le mal que j'ai pour elle,  
J'ai mieux aimé mourir que languir si longtemps.

---

CELLE de qui l'amour vainquit la fantaisie,  
Que Jupiter conçut sous un cygne emprunté ;  
Cette sœur des Jumeaux, qui fit par sa beauté  
Opposer toute Europe aux forces de l'Asie,

Disait à son miroir, quand elle vit saisie  
Sa face de vieillesse et de hideuseté :  
« Que mes premiers maris insensés ont été  
De s'armer pour jouir d'une chair si moisie !

Dieux, vous êtes cruels, jaloux de notre temps !  
Des dames sans retour s'envole le printemps ;  
Aux serpents tous les ans vous ôtez la vieillesse. »

Ainsi disait Hélène en remirant son teint.  
Cet exemple est pour vous, cueillez votre jeunesse :  
Quand on perd son avril, en octobre on s'en plaint.

---

LE SOIR qu'Amour vous fit en la salle descendre  
Pour danser d'artifice un beau ballet d'amour,  
Vos yeux, bien qu'il fût nuit, ramenèrent le jour,  
Tant ils surent d'éclairs par la place répandre.

Le ballet fut divin, qui se soulait reprendre,  
Se rompre, se refaire et tour dessus retour  
Se mêler, s'écarter, se tourner à l'entour,  
Contre-imitant le cours du fleuve de Méandre.

Ores il était rond, ores long, or' étroit,  
Or' en pointe, en triangle, en la façon qu'on voit  
L'escadron de la grue évitant la froidure.

Je faux, tu ne dansais, mais ton pied voletait  
Sur le haut de la terre ; aussi ton corps s'était  
Transformé pour ce soir en divine nature.

---

DE MYRTE et de laurier feuille à feuille enserrés,  
Hélène, entrelaçant une belle couronne,  
M'appela par mon nom : « Voilà que je vous donne ;  
De moi seule, Ronsard, l'écrivain vous serez. »

Amour qui l'écoutait, de ses traits acérés  
Me pousse Hélène au cœur et son chantré m'ordonne :  
« Qu'un sujet si fertile votre plume n'étonne ;  
Plus l'argument est grand, plus cygne vous serez. »

Ainsi me dit Amour, me frappant de ses ailes  
Son arc fit un grand bruit, les feuilles éternelles  
Du myrte je sentis sur mon chef tressaillir.



Adieu, Muses, adieu ! votre faveur me laisse.  
Hélène est mon Parnasse : ayant telle maîtresse,  
Le laurier est à moi, je n'y saurais faillir !

---

VOUS êtes le bouquet de votre bouquet même,  
Et la fleur de sa fleur, sa grâce et sa verdure ;  
De votre douce haleine il a pris son odeur ;  
Il est, comme je suis, de votre amour tout blême.

Madame, voyez donc, puisqu'un bouquet vous aime,  
Indigne de juger que peut votre valeur,  
Combien dois-je sentir en l'âme de douleur,  
Qui sers par jugement votre excellence extrême.

Mais ainsi qu'un bouquet se flétrit en un jour,  
J'ai peur qu'un même jour flétrisse votre amour :  
Toute amitié de femme est soudain effacée.

Advienne le destin comme il pourra venir,  
Il ne peut de vos yeux m'ôter le souvenir :  
Il faudrait m'arracher le cœur et la pensée.

---

IL NE FAUT s'ébahir, disaient ces bons vieillards,  
Dessus le mur troyen, voyant passer Hélène,  
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine :  
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards.

Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,  
La rendre à son époux, afin qu'il la remmène,  
Que voir de tant de sang notre campagne pleine,  
Notre havre gagné, l'assaut à nos remparts.

Pères, il ne fallait, à qui la force tremble,  
Par un mauvais conseil les jeunes retarder ;  
Mais, et jeunes et vieux, vous deviez tous ensemble

Pour elle corps et biens et ville hasarder.  
Ménélas fut bien sage et Pâris, ce me semble,  
L'un de la demander, l'autre de la garder.

CETTE fleur de vertu pour qui cent mille larmes  
 Je verse nuit et jour, sans m'en pouvoir soûler,  
 Peut bien sa destinée à ce Grec égalier,  
 A ce fils de Thétis, à l'autre fleur des armes.

Le ciel malin borna ses jours de peu de termes ;  
 Il eut courte la vie, ailée à s'en aller ;  
 Mais son nom qui a fait tant de bouches parler,  
 Lui sert contre la mort de piliers et de termes.

Il eut pour sa prouesse un excellent sonneur ;  
 Tu as pour tes vertus en mes vers un honneur  
 Qui malgré le tombeau suivra ta renommée.

Les dames de ce temps n'envient ta beauté,  
 Mais ton nom tant de fois par les Muses chanté,  
 Qui languirait d'oubli si je ne t'eusse aimée.

AFIN que ton honneur coule parmi la plaine  
 Autant qu'il monte au ciel engravé dans un pin,  
 Invoquant tous les dieux et répandant du vin,  
 Je consacre à ton nom cette belle fontaine.

Pasteurs, que vos troupeaux frisés de blanche laine  
 Ne paissent à ces bords ; y fleurissent le thym  
 Et la fleur dont le maître eut si mauvais destin,  
 Et soit dite à jamais la fontaine d'Hélène !

Le passant en été s'y puisse reposer,  
 Et, assis dessus l'herbe, à l'ombre composer  
 Mille chansons d'Hélène, et de moi lui souviennet !

Quiconques en boira, qu'amoureux il devienne,  
 Et puisse, en la humant, une flamme puiser  
 Aussi chaude qu'au cœur je sens chaude la mienne !



## Élégie

SIX ANS étaient coulés, et la septième année  
 Était presque entière en ses pas retournée  
 Quand, loin d'affection, de désir et d'amour,  
 En pure liberté je passais tout le jour,  
 Et, franc de tout souci qui les âmes dévore,  
 Je dormais dès le soir jusqu'au point de l'aurore :  
 Car, seul maître de moi, j'allais, plein de loisir,  
 Où le pied me portait, conduit de mon désir,  
 Ayant toujours ès mains, pour me servir de guide,  
 Aristote ou Platon, ou le docte Euripide,  
 Mes bons hôtes muets qui ne fâchent jamais ;  
 Ainsi que je les prends, ainsi je les remets.  
 O douce compagnie et utile et honnête !  
 Un autre en caquetant m'étourdirait la tête.

Puis, du livre ennuyé, je regardais les fleurs,  
 Feuilles, tiges, rameaux, espèces et couleurs,  
 Et l'entrecouplement de leurs formes diverses,  
 Peintes de cent façons, jaunes, rouges et perses,  
 Ne me pouvant soûler, ainsi qu'en un tableau,  
 D'admirer la nature et ce qu'elle a de beau,  
 Et de dire, en parlant aux fleurettes écloses :  
 « Celui est presque dieu qui connaît toutes choses,  
 Éloigné du vulgaire et loin des courtisans,  
 De fraude et de malice impudents artisans. »  
 Tantôt j'errais seulet par les forêts sauvages,  
 Sur les bords enjochés des peinturés rivages,  
 Tantôt par les rochers reculés et déserts,  
 Tantôt par les taillis, verte maison des cerfs.

J'aimais le cours suivi d'une longue rivière,  
 Et voir onde sur onde allonger sa carrière,  
 Et flot à l'autre flot en roulant s'attacher,  
 Et, pendu sur le bord, me plaisait d'y pêcher,  
 Étant plus réjoui d'une chasse muette  
 Troubler des écaillés la demeure secrète,  
 Tirer avec la ligne, en tremblant emporté,  
 Le crédule poisson pris à l'haim appâté,  
 Qu'un grand prince n'est aise ayant pris à la chasse  
 Un cerf, qu'en haletant tout un jour il pourchasse.

Heureux, si vous eussiez d'un mutuel émoi  
 Pris l'appât amoureux aussi bien comme moi,  
 Que tout seul j'avalais, quand par trop désireuse  
 Mon âme en vos yeux but la poison amoureuse.

Puis, alors que Vesper vient embrunir nos yeux,  
 Attaché dans le ciel, je contemple les cieux,  
 En qui Dieu nous écrit en notes non obscures  
 Les sorts et les destins de toutes créatures.  
 Car lui, en dédaignant (comme font les humains)  
 D'avoir encre et papier et plume entre les mains,  
 Par les astres du ciel, qui sont ses caractères,  
 Les choses nous prédit et bonnes et contraires :  
 Mais les hommes, chargés de terre et du trépas,  
 Méprisent tel écrit, et ne le lisent pas.

Or le plus de mon bien, pour décevoir ma peine,  
 C'est de boire à longs traits les eaux de la fontaine  
 Qui de votre beau nom se brave et, en courant  
 Par les prés, vos honneurs va toujours murmurant,  
 Et la reine se dit des eaux de la contrée ;  
 Tant vaut le gentil soin d'une Muse sacrée,  
 Qui peut vaincre la Mort et les sorts inconstants,  
 Sinon pour tout jamais, au moins pour un long temps.

Là couché dessus l'herbe, en mes discours je pense  
 Que pour aimer beaucoup j'ai peu de récompense,  
 Et que mettre son cœur aux dames si avant,  
 C'est vouloir peindre en l'onde et arrêter le vent ;  
 M'assurant toutefois qu'alors que le vieil âge  
 Aura comme un sorcier changé votre visage,  
 Et lorsque vos cheveux deviendront argentés,  
 Et que vos yeux d'Amour ne seront plus hantés,  
 Que toujours vous aurez, si quelque soin vous touche,  
 En l'esprit mes écrits, mon nom en votre bouche.

Maintenant que voici l'an septième venir,  
 Ne pensez plus, Hélène, en vos lacs me tenir :  
 La raison m'en délivre et votre rigueur dure ;  
 Puis il faut que mon âge obéisse à nature.

---



---

---

## LES AMOURS DIVERSES

---

### Dédicace à Nicolas de Neufville

JA du prochain hiver je prévois la tempête,  
J'à cinquante et six ans ont neigé sur ma tête,  
Il est temps de laisser les vers et les amours  
Et de prendre congé du plus beau de mes jours.  
J'ai vécu, Villeroy, si bien que nulle envie  
En partant je ne porte aux plaisirs de la vie ;  
Je les ai tous goûtés, et me les suis permis  
Autant que la raison me les rendait amis,  
Sur l'échafaud mondain, jouant mon personnage  
D'un habit convenable aux temps et à mon âge.  
J'ai vu lever le jour, j'ai vu lever le soir ;  
J'ai vu grêler, tonner, éclairer et pleuvoir ;  
J'ai vu peuples et rois, et depuis vingt années  
J'ai vu presque la France au bout de ses journées ;  
J'ai vu guerres, débats, tantôt trêves et paix,  
Tantôt accords promis, redéfait et refait,  
Puis défait et refait ; j'ai vu que sous la lune  
Tout n'était que hasard et pendait de Fortune.  
Pour néant la prudence est guide des humains :  
L'invincible destin lui enchaîne les mains,  
La tenant prisonnière, et tout ce qu'on propose  
Sagement la Fortune autrement en dispose.

Je m'en vais soûl du monde ainsi qu'un convié  
S'en va soûl du banquet de quelque marié,  
Ou du festin d'un roi, sans renfrogner sa face  
Si un autre après lui se saisit de sa place.  
J'ai couru mon flambeau sans me donner émoi,  
Le baillant à quelqu'un s'il recourt après moi...

Or, comme un endetté de qui proche est le terme  
De payer à son maître ou l'usure ou la ferme,  
Et, n'ayant ni argent ni biens pour secourir  
Sa misère au besoin, désire de mourir :

Ainsi, ton obligé, ne pouvant satisfaire  
 Aux biens que je te dois, le jour ne me peut plaire ;  
 Presque à regret je vis et à regret je voi  
 Les rayons du soleil s'étendre dessus moi.  
 Pour ce je porte en l'âme une amère tristesse  
 De quoi mon pied s'avance aux faubourgs de vieillesse,  
 Et vois, quelque moyen que je puisse essayer,  
 Qu'il faut que je déloge avant que de payer,  
 S'il ne te plaît d'ouvrir le ressort de mon coffre,  
 Et prendre ce papier que pour acquit je t'offre,  
 Et ma plume qui peut, écrivant vérité,  
 Témoigner ta louange à la postérité.

Reçois donc mon présent, s'il te plaît, et le garde  
 En ta belle maison de Conflans, qui regarde  
 Paris, séjour des rois, dont le front spacieux  
 Ne voit rien de pareil sous la voûte des cieux ;  
 Attendant qu'Apollon m'échauffe le courage  
 De chanter tes jardins, ton clos et ton bocage,  
 Ton bel air, ta rivière et les champs d'alentour,  
 Qui sont toute l'année échauffés d'un beau jour ;  
 Ta forêt d'orangers, dont la perruque verte  
 De cheveux éternels en tout temps est couverte,  
 Et toujours son fruit d'or de ses feuilles défend  
 Comme une mère fait de ses bras son enfant.

Prends ce livre pour gage et lui fais, je te prie,  
 Ouvrir en ma faveur ta belle librairie,  
 Où logent sans parler tant d'hôtes étrangers :  
 Car il sent aussi bon que font tes orangers.

---

O DE NEPENTHE et de liesse pleine,  
 Chambrette heureuse, où deux heureux flambeaux  
 De deux beaux yeux plus que les astres beaux  
 Me font escorte après si longue peine !

Or, je pardonne à la mer inhumaine,  
 Aux flots, aux vents, mon naufrage et mes maux,  
 Puisque par tant et par tant de travaux  
 Une main douce à si doux port me mène.



Adieu tourmente, adieu tempête, adieu,  
Vous, flots cruels, aïeux du petit dieu  
Qui dans mon sang a sa flèche souillée;

Ores ancré dedans le sein du port,  
En vœu promis j'appends dessus le bord  
Aux dieux marins ma dépouille mouillée.

---

AMOUR, tu me fis voir pour trois grandes merveilles  
Trois sœurs allant au soir se pourmener sur l'eau,  
Qui croissaient à l'envi, ainsi qu'au renouveau  
Croissent dans un pommier trois pommettes pareilles.

Toutes les trois étaient en beauté noppareilles,  
Mais la plus jeune avait le visage plus beau  
Et semblait une fleur voisine d'un ruisseau  
Qui mire dans ses eaux ses richesses vermeilles.

Ores je souhaitais la plus vieille en mes vœux  
Et ores la moyenne, et ores toutes deux ;  
Mais toujours la plus jeune était en ma pensée

Et priais le soleil de n'emmener le jour,  
Car ma vue en trois ans n'eût pas été lassée  
De voir ces trois soleils qui m'enflammaient d'amour.

---

QUAND l'été dans ton lit tu te couches malade,  
Couverte d'un linceul de roses tout semé,  
Amour, d'arc et de trousse et de flèches armé,  
Caché sous ton chevet se tient en embuscade.

Personne ne te voit, qui d'une couleur fade  
Ne retourne au logis ou malade ou pâmé,  
Qu'il ne sente d'Amour tout son cœur entamé,  
Ou ne soit ébloui des rais de ton œillade.

C'est un plaisir de voir tes cheveux arrangés  
Sous un scofion peint d'une soie diverse :  
Voir deçà, voir delà tes membres allongés,

Et ta main qui le lit nonchalante traverse,  
 Et ta voix qui me charme, et ma raison renverse  
 Si fort que tous mes sens en deviennent changés.

---

CHACUN me dit : Ronsard, ta maîtresse n'est telle  
 Comme tu la décris. Certes, je n'en sais rien :  
 Je suis devenu fol, mon esprit n'est plus mien,  
 Je ne puis discerner la laide de la belle.

Ceux qui ont en amour et prudence et cervelle,  
 Et jugent des beautés ne peuvent aimer bien :  
 Le vrai amant est fol et ne peut être sien,  
 S'il est vrai que l'amour une fureur s'appelle.

Souhaiter la beauté que chacun veut avoir,  
 Ce n'est humeur de sot, mais d'homme de savoir :  
 Qui, prudent et rusé, cherche la belle chose.

Je ne saurais juger, tant la fureur me suit ;  
 Je suis aveugle et fol, un jour m'est une nuit,  
 Et la fleur d'un chardon m'est une belle rose.

---

## Chanson

PLUS étroit que la vigne à l'ormeau se marie  
 De bras souplement forts,  
 Du lien de tes mains, maîtresse, je te prie,  
 Enlace-moi le corps,  
 Et, feignant de dormir, d'une mignarde face,  
 Sur mon front, penche-toi ;  
 Inspire, en me baisant, ton haleine et ta grâce  
 Et ton cœur dedans moi ;  
 Puis, appuyant ton sein sur le mien, qui se pâme,  
 Pour mon mal apaiser,  
 Serre plus fort mon col et me redonne l'âme  
 Par l'esprit d'un baiser.  
 Si tu me fais ce bien, par tes yeux je te jure,  
 Serment qui m'est si cher,  
 Que de tes bras aimés jamais nulle aventure  
 Ne pourra m'arracher :



Mais, souffrant doucement le joug de ton empire,  
     Tant soit-il rigoureux,  
 Dans les Champs Elysés une même navire  
     Nous passera tous deux.  
 Là, morts de trop aimer, sous les branches myrtines,  
     Nous verrons tous les jours  
 Les héros près de nous avec les héroïnes  
     Ne parler que d'amours.  
 Tantôt nous danserons par les fleurs des rivages  
     Sous maints accords divers,  
 Tantôt, lassés du bal, irons sous les ombrages  
     Des lauriers toujours verts,  
 Où le mollet Zéphire en haletant secoue  
     De soupirs printaniers  
 Ores les orangers, ores, mignard, se joue  
     Parmi les citronniers.  
 Là du plaisant avril la saison immortelle  
     Sans échange le suit,  
 La terre sans labeur, de sa grasse mamelle  
     Toute chose y produit.  
 D'en bas la troupe sainte autrefois amoureuse  
     Nous honorant sur tous,  
 Viendra nous saluer, s'estimant bien heureuse  
     De s'accointer de nous ;  
 Puis, nous faisant asseoir dessus l'herbe fleurie  
     De toutes au milieu,  
 Nulle, et fût-ce Procris, ne sera point marrie  
     De nous quitter son lieu :  
 Non celle qu'un taureau sur une peau menteuse  
     Emporta par la mer ;  
 Non celle qu'Apollon vit, vierge dépiteuse,  
     En laurier se former ;  
 Ni celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,  
     Artémise et Didon ;  
 Ni cette belle Grecque à qui ta beauté semble,  
     Comme tu fais de nom.

---

QUE ME SERVENT mes vers et les sons de ma lyre,  
 Quand nuit et jour je change et de mœurs et de peau,  
 Pour aimer sottement un visage si beau ?  
 Que l'homme est malheureux qui pour l'amour soupire !

Je pleure, je me deuls, je suis plein de martyr,  
Je fais mille sonnets, je me romps le cerveau,  
Et ne suis point aimé : un amoureux nouveau  
Gagne toujours ma place, et je ne l'ose dire.

Ma dame en toute ruse a l'esprit bien appris,  
Qui toujours cherche un autre après qu'elle m'a pris.  
Quand d'elle je brûlais, son feu devenait moindre :

Mais ores que je feins n'être plus enflammé,  
Elle brûle de moi. Pour être bien aimé  
Il faut aimer bien peu, beaucoup promettre et feindre.

---



---

---

## PIÈCES RETRANCHÉES

*Par Ronsard, puis rétablies par ses éditeurs posthumes*

---

JE VOUS ENVOIE un bouquet que ma main  
Vient de trier de ces fleurs épanies :  
Qui ne les eut à ce vèpre cueillies,  
Chutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain  
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,  
En peu de temps seront toutes flétries,  
Et comme fleurs périront tout soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame ;  
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,  
Et tôt serons étendus sous la lame :

Et des amours desquelles nous parlons,  
Quand serons morts, ne sera plus nouvelle :  
Pour ce aimez-moi, cependant qu'êtes belle.

---

JE NE SUIS seulement amoureux de Marie,  
Anne me tient aussi dans les liens d'amour ;  
Ore l'une me plaît, ore l'autre à son tour :  
Ainsi Tibulle aimait Némésis et Délie.

Un loyal me dira que c'est une folie  
D'en aimer, inconstant, deux ou trois en un jour,  
Voire, et qu'il faudrait bien un homme de séjour,  
Pour, gaillard, satisfaire à une seule amie.

Je répons, mon Choiseul, que je suis amoureux,  
Et non pas jouissant de ce bien doucereux  
Que tout amant souhaite avoir à sa commande.

Quant à moi, seulement je leur baise la main,  
Les yeux, le front, le col, les lèvres et le sein,  
Et rien que ces biens-là, mon Choiseul, ne demande.

MARIE, vous passez en taille et en visage,  
 En grâce, en ris, en yeux, en sein et en tétou,  
 Votre plus jeune sœur, d'autant que le bouton  
 D'un rosier franc surpasse une rose sauvage.

Je ne saurais nier qu'un rosier de bocage  
 Ne soit plaisant à l'œil et qu'il ne sente bon ;  
 Aussi je ne dis pas que votre sœur Annon  
 Ne soit belle. Mais quoi ! vous l'êtes davantage.

Je sais bien qu'après vous elle a le premier prix,  
 Et que facilement on deviendrait épris  
 De son jeune embonpoint si vous étiez absente.

Mais, quand vous paraissez, lors sa beauté s'enfuit,  
 Ou morne elle devient, par la vôtre présente,  
 Comme les astres font quand la lune reluit.

BIEN que vous surpassiez en grâce et en richesse  
 Celles de ce pays et de toute autre part,  
 Vous ne devez pourtant, et fussiez-vous princesse,  
 Jamais vous repentir d'avoir aimé Ronsard.

C'est lui, Dame, qui peut avecque son bel art,  
 Vous affranchir des ans, et vous faire déesse :  
 Il vous promet ce bien, car rien de lui ne part  
 Qui ne soit bien poli, son siècle le confesse.

Vous me réponderez qu'il est un peu sourdaud,  
 Et que c'est déplaisir en amour parler haut ;  
 Vous dites vérité, mais vous celez après

Que lui, pour vous ouïr, s'approche à votre oreille,  
 Et qu'il baise à tous coups votre bouche vermeille,  
 Au milieu des propos, d'autant qu'il en est près.

L'AN se rajeunissait en sa verte jouvence,  
 Quand je m'épris de vous, ma Sinope cruelle :  
 Seize ans était la fleur de votre âge nouvelle,  
 Et votre teint sentait encore son enfance.



Vous aviez d'une infante encor la contenance,  
 La parole et les pas : votre bouche était belle,  
 Votre front et vos mains dignes d'une Immortelle,  
 Et votre œil qui me fait trépasser quand j'y pense.

Amour, qui ce jour-là si grandes beautés vit,  
 Dans un marbre, en mon cœur d'un trait les écrivit :  
 Et si pour le jourd'hui vos beautés si parfaites

Ne sont comme autrefois, je n'en suis moins ravi :  
 Car je n'ai pas égard à cela que vous êtes,  
 Mais au doux souvenir des beautés que je vi.

O MA BELLE MAITRESSE! à tout le moins prenez  
 De moi votre servant ce rossignol en cage :  
 Il est mon prisonnier, et je vis en servage  
 De vous, qui sans merci en prison me tenez.

Allez donc, rossignol, en sa chambre, et sonnez  
 Mon deuil à son oreille avec votre ramage,  
 Et, s'il vous est possible, émouvez son courage  
 A me faire merci, puis, vous en revenez.

Non, non, ne venez point, que feriez-vous chez moi ?  
 Sans aucun réconfort vous languiriez d'émoi :  
 Un prisonnier ne peut un autre secourir.

Je n'ai pas, rossignol, sur votre bien envie ;  
 Seulement je me hais et me plains de ma vie,  
 Qui languit en prison et si n'y peut mourir.

MON AMI puisse aimer une femme de ville,  
 Belle, courtoise, honnête et de doux entretien ;  
 Mon haineux puisse aimer au village une fille  
 Qui soit badine, sottte, et qui ne sache rien.

Tout ainsi qu'en amour le plus excellent bien  
 Est d'aimer une femme et savante et gentille,  
 Aussi le plus grand mal à ceux qui aiment bien,  
 C'est d'aimer une femme indocte et mal habile.

Une gentille dame entendra de nature  
 Quel plaisir c'est d'aimer ; l'autre n'en aura cure,  
 Se peignant un honneur dedans son esprit sot.

Vous l'aurez beau prêcher et dire qu'elle est belle,  
 Sans s'émouvoir de rien, vous entendra près d'elle  
 Parler un jour entier et ne répondra mot.

ROSSIGNOL, mon mignon, qui dans cette saulaie  
 Vas seul de branche en branche à ton gré voletant  
 Et chantes à l'envi de moi qui vais chantant  
 Celle qu'il faut toujours que dans la bouche j'aie,

Nous soupirons tous deux : ta douce voix s'essaie  
 De sonner les amours d'une qui t'aime tant,  
 Et moi, triste, je vais la beauté regrettant  
 Qui m'a fait dans le cœur une si aigre plaie.

Toutefois, rossignol, nous différons d'un point  
 C'est que tu es aimé, et je ne le suis point,  
 Bien que tous deux ayons les musiques pareilles.

Car tu fléchis t'amie au doux bruit de tes sons,  
 Mais la mienne, qui prend à dépit mes chansons  
 Pour ne les écouter se bouche les oreilles

JE VEUX lire en trois jours l'Iliade d'Homère,  
 Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moi :  
 Si rien me vient troubler, je t'assure ma foi,  
 Tu sentiras combien pesante est ma colère.

Je ne veux seulement que notre chambrière  
 Vienne faire mon lit, ton compagnon, ni toi ;  
 Je veux trois jours entiers demeurer à recoi,  
 Pour folâtrer, après, une semaine entière.

Mais si quelqu'un venait de la part de Cassandre,  
 Ouvre-lui tôt la porte, et ne le fais attendre,  
 Soudain entre en ma chambre, et me viens accoutrer.



Je veux tant seulement à lui seul me montrer :  
 Au reste, si un dieu voulait pour moi descendre  
 Du ciel, ferme la porte, et ne le laisse entrer.

---

J'AURAI toujours en une haine extrême  
 Le soir, la chaise et le lit odieux  
 Où je fus pris, sans y penser, des yeux  
 Qui pour aimer me font haïr moi-même.

J'aurai toujours le front pensif et blême  
 Quand je verrai ce bocage ennuyeux  
 Et ce jardin, de mon aise envieux,  
 Où j'avisai cette beauté suprême.

J'aurai toujours en haine plus que mort  
 Le mois de mai, le lierre et le sort  
 Qu'elle écrivit sur une verte feuille :

J'aurai toujours cette lettre en horreur  
 Dont pour adieu sa main tendre et vermeille  
 Me fit présent pour me l'empreindre au cœur.

---

## L'Amour oiseau

UN ENFANT dedans un bocage  
 Tendait finement ses gluaux,  
 Afin de prendre des oiseaux  
 Pour les emprisonner en cage,

Quand il vit, par cas d'aventure,  
 Sur un arbre Amour emplumé,  
 Qui volait par le bois ramé  
 Sur l'une et sur l'autre verdure.

L'enfant, qui ne connaissait pas  
 Cet oiseau, fut si plein de joie  
 Que pour prendre une si grand' proie  
 Tendit sur l'arbre tous ses lacs.

Mais quand il vit qu'il ne pouvait,  
 Pour quelques gluaux qu'il pût tendre,  
 Ce cauteleux oiseau surprendre  
 Qui voletant le décevait,

Il se prit à se mutiner,  
 Et, jetant sa glu de colère,  
 Vint trouver une vieille mère  
 Qui se mêlait de deviner.

Il lui va le fait avouer,  
 Et sur le haut d'un buis lui montre  
 L'oiseau de mauvaise rencontre,  
 Qui ne faisait que se jouer.

La vieille en branlant ses cheveux,  
 Qui jà grisonnaient de vieillesse,  
 Lui dit : « Cesse, mon enfant, cesse,  
 Si bientôt mourir tu ne veux,

« De prendre ce fier animal.  
 Cet oiseau, c'est Amour qui vole,  
 Qui toujours les hommes affole  
 Et jamais ne fait que du mal.

« O que tu seras bienheureux  
 Si tu le fuis toute ta vie,  
 Et si jamais tu n'as envie  
 D'être au rôle des amoureux !

« Mais j'ai grand doute qu'à l'instant  
 Que d'homme parfait auras l'âge,  
 Ce malheureux oiseau volage,  
 Qui par ces arbres te fuit tant,

« Sans y penser te surprendra,  
 Comme une jeune et tendre quête,  
 Et, foulant de ses pieds ta tête,  
 Que c'est que d'aimer t'apprendra. »

---





# LES ODES

---

---

## PREMIER LIVRE

---

Au roi Henri II de ce nom

### *Strophe I*

COMME UN qui prend une coupe,  
Seul honneur de son trésor,  
Et de rang versé à la troupe  
Du vin qui rit dedens l'or,  
Ainsi, versant la rosée  
Dont ma langue est arrosée  
Sur la race de Valois,  
En son doux nectar j'abreuve  
Le plus grand roi qui se treuve  
Soit en armes ou en lois.

### *Antistrophe*

Heureux l'honneur que j'embrasse !  
Heureux qui se peut vanter  
De voir la thébaine grâce  
Qui sa vertu veut chanter !  
Je viens pour chanter la tienne  
Sur la corde dorienne,  
Et pour être désormais  
Celui qui de tes victoires  
Ne souffrira que les gloires  
En l'oubli tombent jamais.

*Épode*

De ce beau trait décoché,  
 Dis, Muse mon espérance,  
 Quel prince sera touché,  
 Le tirant parmi la France?  
 Sera-ce pas notre roi  
 De qui la divine oreille  
 Boira la douce merveille  
 Qui n'obéit qu'à ma loi?

*Strophe II*

De Jupiter les antiques  
 Leurs écrits embellissaient;  
 Par lui leurs chants poétiques  
 Commençaient et finissaient,  
 Réjoui d'entendre bruire  
 Ses louanges sur la lyre ;  
 Mais Henri sera le dieu  
 Qui commencera mon mètre  
 Et que seul j'ai voué mettre  
 A la fin et au milieu.

*Antistrophe*

Le ciel, qui ses lampes darde  
 Sur ce tout qu'il aperçoit,  
 Rien de si grand ne regarde  
 Qui vassal des rois ne soit.  
 D'armes le monde ils étonnent,  
 Sur le chef de ceux ils tonnent  
 Qui les viennent dépiter ;  
 Leurs mains toute chose atteignent  
 Et les plus rebelles craignent  
 Les rois, fils de Jupiter.

*Épode*

Mais du nôtre la grandeur  
 Les autres d'autant surpasse  
 Que d'un rocher la hauteur  
 Les flancs d'une rive basse.



Puisse-t-il par l'univers  
 Devant ses ennemis croître  
 Et pour ma guide apparaître  
 Toujours au front de mes vers !

---

A Jean-Antoine de Baït  
 très excellent poète

*Strophe I*

J'AI TOUJOURS celé les fautes  
 Dont mes amis sont tachés ;  
 J'ai toujours tu leurs péchés,  
 Mais non pas leurs vertus hautes ;  
 Car moi qui suis le sonneur  
 Et le courrier des louanges,  
 Je ne porte aux gens étranges  
 Sinon la gloire et l'honneur  
 Que le ciel, large donneur,  
 Ayant quelque soin de toi,  
 T'a départi comme à moi,  
 Versant sur ta langue sage  
 Un saint trésor de beaux vers,  
 Afin que son doux message  
 S'épande par l'univers.

*Antistrophe*

Maint chemin nous peut attirer  
 Pour venir à la vertu ;  
 D'un bien un tel est vêtu,  
 L'autre d'un autre au contraire.  
 Premier j'ai dit la façon  
 D'accorder le luth aux Odes,  
 Et premier tu t'accordes  
 A la tragique chanson,  
 Epouvantant d'un grand son  
 Et d'un style tel qu'il faut  
 Notre français échafaud,

Des grands princes misérables  
 Traînant en long les regrets  
 Par tonnerres exécrables  
 Bruyant ès tragiques Grecs.

### *Épode*

D'esprit et d'art volontiers  
 En tout différents nous sommes :  
 Ni deux, ni quatre métiers  
 Ne nourrissent pas les hommes ;  
 Mais quiconque a le savoir,  
 Celui doit l'honneur avoir.  
 O Baïf, la plume prompte  
 A vouloir monter aux cieux  
 D'un vol qui la mort surmonte  
 Trompe l'enfer odieux.

---

### A Cassandre

MIGNONNE, allons voir si la rose  
 Qui ce matin avait déclose  
 Sa robe de pourpre au soleil  
 A point perdu cette vêprée  
 Les plis de sa robe pourprée,  
 Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,  
 Mignonne, elle a dessus la place  
 Las, las, ses beautés laissé choir !  
 O vraiment marâtre Nature,  
 Puisqu'une telle fleur ne dure  
 Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,  
 Tandis que votre âge fleuronne  
 En sa plus verte nouveauté,  
 Cueillez, cueillez votre jeunesse :  
 Comme à cette fleur, la vieillesse  
 Fera ternir votre beauté.

---



---

---

## SECOND LIVRE

---

### Ode à Calliope

DESCENDS du ciel, Calliope, et repousse  
Tous les ennuis de moi, ton nourrisson.  
Soit de ton luth ou soit de ta voix douce.  
Et mes soucis charme de ta chanson.

Par toi je respire,  
C'est toi qui ma lyre  
Doucement conduis ;  
C'est toi, ma princesse,  
Qui me fais sans cesse  
Fol' comme je suis.

Certainement, avant que né je fusse,  
Pour te chanter tu m'avais ordonné.  
Le ciel voulut que cette gloire j'eusse,  
D'être ton chanfre avant que d'être né.

La bouche m'agrée  
Que ta voix sucrée  
De son miel a pu,  
Et qui sur Parnase  
De l'eau de Pégase  
Gloutement a bu.

Heureux celui que ta folie affole !  
Heureux qui peut sur tes traces errer !  
Celui-là doit, par sa douce parole,  
Hors du tombeau tout vif se déterrer.

Tou bien sans dessertes  
Tu m'as donné, certes,  
Qui n'eus jamais soin  
D'apprendre la lettre.  
Toutefois mon mètre  
S'entend d'assez loin.

Dieu est en nous et par nous fait miracles,  
 Si qu'un poète et ses vers furieux,  
 Ce sont des dieux les plus secrets oracles  
 Que par sa bouche ils montrent à nos yeux.

Si, dès mon enfance,  
 Le premier en France,  
 J'ai pindarisé,  
 De telle entreprise,  
 Heureusement prise,  
 Je me vois prisé.

Chacun n'a pas les Muses en partage  
 Et leur fureur tout estomac ne point.  
 A qui le Ciel a fait tel avantage,  
 Vainqueur des ans, son nom ne mourra point.

Durable est sa gloire,  
 Toujours la mémoire  
 Sans mourir le suit;  
 Comme vent, grant erre,  
 Par mer et par terre  
 S'écarte son bruit.

C'est toi qui fais que j'aime les fontaines,  
 Tout éloigné du vulgaire ignorant,  
 Tirant mes pas sur les roches hautaines  
 Après les tiens que je vais adorant.

Tu es ma liesse,  
 Tu es ma déesse,  
 Tu es mes souhaits;  
 Si rien je compose,  
 Si rien je dispose,  
 En moi tu le fais.

Dedans quel antre, en quel désert sauvage  
 Me guides-tu? et quel ruisseau sacré  
 A ta grandeur me sera doux breuvage  
 Pour mieux chanter ta louange à mon gré?

Nous savons bien comme  
 Roland, de sage homme  
 Devint fol d'aimer,  
 Et comme Angélique,  
 Vierge mal pudique,  
 Repassa la mer.



Nous connaissons Mandricard à ses armes,  
 Du bon Roger l'histoire ne nous fuit,  
 Ni le vieillard, qui, murmurant ses charmes  
 Avait d'airain le vain palais construit.

Ça, page, ma lyre !  
 Un chant je veux dire  
 Sur ses cordes d'or.  
 La divine grâce  
 Des beaux vers d'Horace  
 Me plaît bien encore ;

Mais tout soudain je changerai mon style  
 Pour les vertus de Henri raconter ;  
 Lors, cultivant un terroir si fertile,  
 Jusques au ciel le fruit pourra monter.

---

### A une Jeune fille

MA PETITE nymphe Macée,  
 Plus blanche qu'ivoire taillé,  
 Plus blanche que neige amassée,  
 Plus blanche que le lait caillé,  
 Ton beau teint ressemble les lis  
 Avecque les roses cueillis.

Découvre-moi ton beau chef-d'œuvre,  
 Tes cheveux où le ciel, donneur  
 Des grâces, richement décœuvre  
 Tous ses biens pour leur faire honneur ;  
 Découvre ton beau front aussi,  
 Heureux objet de mon souci.

Comme une Diane tu marches,  
 Ton front est beau, tes yeux sont beaux,  
 Qui flambent sous deux noires arches,  
 Comme deux célestes flambeaux,  
 D'où le brandon fut allumé,  
 Qui tout le cœur m'a consumé.

Ce fut ton œil, douce mignonne,  
 Qui d'un fol regard écarté  
 Les miens encore emprisonne,  
 Peu soucieux de liberté,  
 Tous deux au retour du printemps,  
 Et sur l'avril de nos beaux ans...

Las ! puisque ta beauté première  
 Ne me daigne faire merci,  
 Et me privant de ta lumière,  
 Prend son plaisir de mon souci,  
 Au moins regarde sur mon front  
 Les maux que tes beaux yeux me font.

---

## A la Fontaine Bellerie

O FONTAINE Bellerie,  
 Belle fontaine chérie  
 De nos nymphes, quand ton eau  
 Les cache au creux de ta source  
 Fuyantes le satyreau,  
 Qui les pourchasse à la course  
 Jusqu'au bord de ton ruisseau.

Tu es la Nympe éternelle  
 De ma terre paternelle :  
 Pour ce en ce pré verdelet  
 Vois ton poète qui t'orne  
 D'un petit chevreau de lait,  
 A qui l'une et l'autre corne  
 Sortent du front nouvelet.

L'été je dors ou repose  
 Sur ton herbe, ou je compose,  
 Caché sous tes saules verts,  
 Je ne sais quoi, qui ta gloire  
 Enverra par l'univers,  
 Commandant à la mémoire  
 Que tu vives par mes vers.



L'ardeur de la canicule  
 Ton vert rivage ne brûle,  
 Tellement qu'en toutes parts  
 Ton ombre est épaisse et drue  
 Aux pasteurs venant des parcs,  
 Aux bœufs las de la charrue,  
 Et au bestial épars.

Io ! tu seras sans cesse  
 Des fontaines la princesse,  
 Moi célébrant le conduit  
 Du rocher percé, qui darde,  
 Avec un enroué bruit,  
 L'eau de ta source jasarde  
 Qui trépillante se suit.

---

### A Son Page

FAIS rafraîchir mon vin de sorte  
 Qu'il passe en froideur un glaçon :  
 Fais venir Jeanne, qu'elle apporte  
 Son luth pour dire une chanson :  
 Nous ballerons tous trois au son  
 Et dis à Barbe qu'elle vienne,  
 Les cheveux tors à la façon  
 D'une folâtre Italienne.

Ne vois-tu que le jour se passe ?  
 Je ne vis point au lendemain :  
 Page, reverse dans ma tasse,  
 Que ce grand verre soit tout plein :  
 Maudit soit qui languit en vain :  
 Ces vieux médecins je n'approuve :  
 Mon cerveau n'est jamais bien sain,  
 Si beaucoup de vin ne l'abreuve.

---

## A la Forêt de Gastine

COUCHÉ sous tes ombrages verts,  
 Gastine, je te chante  
 Autant que les Grecs par leurs vers  
 La forêt d'Érymanthe :  
 Car, malin, celer je ne puis  
 A la race future,  
 De combien obligé je suis  
 A ta belle verdure.  
 Toi qui sous l'abri de tes bois  
 Ravi d'esprit m'amuses :  
 Toi qui fais qu'à toutes les fois  
 Me répondent les Muses ;  
 Toi par qui de l'importun soin  
 Tout franc je me délivre,  
 Lorsqu'en toi je me perds bien loin,  
 Parlant avec un livre.  
 Tes bocages soient toujours pleins  
 D'amoureuses brigades,  
 De Satyres et de Sylvains,  
 La crainte des Naïades !  
 En toi habite désormais  
 Des Muses le collègue,  
 Et ton bois ne sente jamais  
 La flamme sacrilège !

---

## A Cassandre

MA PETITE colombelle,  
 Ma mignonne toute belle,  
 Mon petit œil, baisez-moi ;  
 D'une bouche toute pleine  
 De musc, chassez-moi la peine  
 De mon amoureux émoi.



Quand je vous dirai : Mignonne,  
 Approchez-vous, qu'on me donne  
 Neuf baisers tout à la fois ;  
 Donnez-m'en seulement trois :

Tels que Diane guerrière  
 Les donne à Phébus son frère,  
 Et l'Aurore à son vieillard ;  
 Puis reculez votre bouche,  
 Et bien loin toute farouche  
 Fuyez d'un pied frétilard.

Comme un taureau par la préé  
 Court après son amourée,  
 Ainsi tout chaud de courroux  
 Je courrai fol après vous ;

Et prise d'une main forte  
 Vous tiendrai de telle sorte  
 Qu'un aigle un cygne tremblant.  
 Lors faisant de la modeste,  
 De me redonner le reste  
 Des baisers ferez semblant.

Mais en vain serez pendante  
 Toute à mon col, attendante  
 (Tenant un peu l'œil baissé)  
 Pardon de m'avoir laissé.

Car en lieu de six, adonques  
 J'en demanderai plus qu'onques  
 Tout le ciel d'étoiles n'eut,  
 Plus que d'arène poussée  
 Aux bords quand l'eau courroucée  
 Contre les rives s'émeut.

---

POUR BOIRE dessus l'herbe tendre  
 Je veux sous un laurier m'étendre,  
 Et veux qu'Amour d'un petit brin  
 Ou de lin ou de chènevière  
 Trousse au flanc sa robe légère,  
 Et mi-nu me verse du vin.

L'incertaine vie de l'homme  
 De jour en jour se roule comme  
 Aux rives se roulent les flots :  
 Puis après notre heure dernière  
 Rien de nous ne reste en la bière  
 Qu'une vieille carcasse d'os.

Je ne veux, selon la coutume,  
 Que d'encens ma tombe on parfume,  
 Ni qu'on y verse des odeurs :  
 Mais tandis que je suis en vie,  
 J'ai de me parfumer envie,  
 Et de me couronner de fleurs.

De moi-même je me veux faire  
 L'héritier pour me satisfaire :  
 Je ne veux vivre pour autrui.  
 Fol le pélican qui se blesse  
 Pour les siens et fol qui se laisse  
 Pour les siens travailler d'ennui

---

### A son Laquais

J'AI L'ESPRIT tout ennuyé  
 D'avoir trop étudié  
 Les Phénomènes d'Arate  
 Il est temps que je m'ébatte  
 Et que j'aïlle aux champs jouer.  
 Bons dieux ! qui voudrait louer  
 Ceux qui collés sur un livre  
 N'ont jamais souci de vivre?



Que nous sert l'étudier,  
 Sinon de nous ennuyer,  
 Et soin dessus soin accroître,  
 A nous qui serons peut-être,  
 Ou ce matin, ou ce soir  
 Victimes de l'Orque noir?  
 De l'Orque qui ne pardonne,  
 Tant il est fier, à personne?

Corydon, marche devant,  
 Sache où le bon vin se vend :  
 Fais rafraîchir ma bouteille,  
 Cherche une feuilleuse treille  
 Et des fleurs pour me coucher :  
 Ne m'achète point de chair,  
 Car, tant soit-elle friande,  
 L'été je hais la viande.

Achète des abricots,  
 Des pompons, des artichauts,  
 Des fraises et de la crème :  
 C'est en été ce que j'aime,  
 Quand, sur le bord d'un ruisseau,  
 Je les mange au bruit de l'eau,  
 Étendu sur le rivage  
 Ou dans un antre sauvage.

Ores que je suis dispos,  
 Je veux rire sans repos,  
 De peur que la maladie  
 Un de ces jours ne me die,  
 Me happant à l'impourvu :  
 « Meurs, galant : c'est assez bu. »

## L'Amour mouillé

AU SIEUR ROBERTET

DU MALHEUR de recevoir  
 Un étranger sans avoir  
 De lui quelque connaissance,  
 Tu as fait expérience,  
 Ménélas, ayant reçu  
 Pâris, dont tu fus déçu :  
 Et moi je la viens de faire,  
 Las ! qui ai voulu retraire  
 Tout soudain un étranger  
 Dans ma chambre et le loger.

Il était minuit, et l'Ourse  
 De son char tournait la course  
 Entre les mains du Bouvier,  
 Quand le somme vint lier  
 D'une chaîne sommeillère  
 Mes yeux clos sous la paupière.

Jà, je dormais en mon lit,  
 Lorsque j'entr'ouïs le bruit  
 D'un qui frappait à ma porte,  
 Et heurtait de telle sorte  
 Que mon dormir s'en alla.  
 Je demandai : « Qu'est-ce là  
 Qui fait à mon huis sa plainte ? »  
 « Je suis enfant, n'aie crainte, »  
 Ce me dit-il. Et adonc  
 Je lui desserre le gond  
 De ma porte verrouillée.

« J'ai la chemise mouillée.  
 Qui me trempe jusqu'aux os,  
 Ce disait, car sur le dos  
 Toute nuit j'ai eu la pluie ;  
 Et pour ce je te supplie  
 De me conduire à ton feu  
 Pour m'aller sécher un peu. »



Lors je pris sa main humide,  
 Et par pitié je le guide  
 En ma chambre, et le fis seoir  
 Au feu qui restait du soir ;  
 Puis, allumant des chandelles,  
 Je vis qu'il portait des ailes,  
 Dans la main un arc turquois,  
 Et sous l'aisselle un carquois.  
 Adonc en mon cœur je pense  
 Qu'il avait grande puissance,  
 Et qu'il fallait m'apprêter  
 Pour le faire banqueter.

Cependant il me regarde  
 D'un œil, de l'autre il prend garde  
 Si son arc était séché ;  
 Puis, me voyant empêché  
 A lui faire bonne chère,  
 Me tire une flèche amère  
 Droit en l'œil, et qui de là  
 Plus bas au cœur dévala,  
 Et m'y fit telle ouverture  
 Qu'herbe, drogue ni murmure,  
 N'y serviraient plus de rien.

Voilà, Robertet, le bien  
 (Mon Robertet qui embrasses  
 Les neuf Muses et les Grâces),  
 Le bien qui m'est advenu  
 Pour loger un inconnu.

---

SI J'AIME depuis naguère  
 Une belle chambrière,  
 Hé ! qui m'oserait blâmer  
 De si bassement aimer ?

Non, l'amour n'est point vilaine,  
 Que maint brave capitaine,  
 Maint philosophe et maint roi  
 A trouvé digne de soi.

Hercule, dont l'honneur vole  
 Au ciel aima bien Iole,  
 Qui prisonnière doutait  
 Celui qui son maître était.

Achille, l'effroi de Troie,  
 De Briséis fut la proie,  
 Dont si bien il s'échauffa  
 Que serve elle en triompha.

Ajax eut pour sa maîtresse  
 Sa prisonnière Tecmesse,  
 Bien qu'il secouât au bras  
 Un bouclier à sept rebras.

Agamemnon se vit prendre  
 De sa captive Cassandre,  
 Qui sentit plus d'aise au cœur  
 D'être vaincu que vainqueur.

Le petit Amour veut être  
 Toujours des plus grands le maître,  
 Et jamais il n'a été  
 Compagnon de majesté.

A quoi dirai-je l'histoire  
 De Jupiter qui fait gloire  
 De se vêtir d'un oiseau,  
 D'un satyre et d'un taureau,

Pour abuser nos femmes?  
 Et bien que les Immortelles  
 Soient à son commandement,  
 Il veut aimer basement.

L'amour des riches princesses  
 Est un masque de tristesses :  
 Qui veut avoir ses ébats,  
 Il faut aimer en lieu bas.

Quant à moi je laisse dire  
 Ceux qui sont prompts à médire;  
 Je ne veux laisser pour eux  
 En bas lieu d'être amoureux.



## A Joachim du Bellay

ÉCOUTE, du Bellay, ou les Muses ont peur  
 De l'enfant de Vénus, ou l'aiment de bon cœur,  
 Et toujours pas à pas accompagnent sa trace :  
 Car celui qui ne veut les Amours dédaigner,  
 Toutes à qui mieux mieux le viennent enseigner,  
 Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grâce.

Mais au brave qui met les Amours à dédain,  
 Toutes le dédaignant l'abandonnent soudain,  
 Et plus ne lui font part de leur gentille veine :  
 Mais Clion lui défend de ne se plus trouver  
 En leur danse, et jamais ne venir abreuver  
 Sa bouche non amante en leur belle fontaine.

Certes j'en suis témoin : car quand je veux louer  
 Quelque homme, quelque dieu, soudain je sens nouer  
 La langue à mon palais, et ma gorge se bouche :  
 Mais quand je veux d'Amour ou écrire ou parler,  
 Ma langue se dénoue, et lors je sens couler  
 Ma chanson d'elle-même aisément en la bouche.

---

---

---

## TROISIÈME LIVRE

---

### A Mesdames, filles du roi Henri II

MA NOURRICE Calliope,  
Qui d'un luth musicien  
Dessus la jumelle crope  
D'Hélicon, guides la trope  
Du saint chœur Parnassien ;

Et vous, ses sœurs, qui, recrues  
D'avoir trop mené le bal,  
Toute nuit vous baignez nues  
Dessous les rives herbues  
De la fontaine au cheval ;

Puis, tressant dans quelque pré  
Vos cheveux délicieux,  
Chantez d'une voix sacrée  
Une chanson qui recrée  
Et les hommes et les dieux !

Laissez vos antres sauvages  
(Doux séjour de vos ébats),  
Vos forêts et vos rivages,  
Vos rochers et vos bocages,  
Et venez suivre mes pas.

Vous savez, pucelles chères,  
Que, libre, onques je n'appris  
De vous faire mercenaires,  
Ni chétives prisonnières,  
Vous vendant pour quelque prix

Mais sans être marchandées,  
Vous savez que librement  
Je vous ai toujours guidées  
Aux maisons recommandées  
Pour leurs vertus seulement ;



Comme ores, nymphes très belles,  
 Je vous mène avecques moi  
 En ces maisons immortelles,  
 Pour célébrer trois pucelles,  
 Comme vous filles de roi,

Qui dessous leur mère croissent  
 Ainsi que trois arbrisseaux,  
 Et jà grandes apparaissent  
 Comme trois beaux lis qui naissent  
 A la fraîcheur des ruisseaux,

Quand quelque future épouse,  
 Aimant leur chef nouvelet,  
 Soir et matin les arrouse,  
 Et à ses noces propouse  
 De s'en faire un chapelet.

Mais de quel vers plein de grâce  
 Vous irai-je décorant?  
 Chanterai-je votre race,  
 Ou l'honneur de votre face  
 D'un teint brun se colorant?

Divin est votre lignage,  
 Et le brun que vous voyez  
 Rougir en votre visage,  
 En rien ne vous endommage  
 Que trois Grâces ne soyez.

Les Charites sont brunettes,  
 Bruns les Muses ont les yeux,  
 Toutefois belles et nettes  
 Reluisent comme planètes  
 Parmi la troupe des dieux.

Mais que sert d'être les filles  
 D'un grand roi, si vous tenez  
 Les Muses comme inutiles,  
 Et leurs sciences gentiles  
 Dès le berceau n'apprenez?

Ne craignez, pour mieux revivre,  
 D'assembler d'égal compas  
 Les aiguilles et le livre,  
 Et de doublement ensuivre  
 Les deux métiers de Pallas.

Peu de temps la beauté dure,  
 Et le sang qui des rois sort,  
 Si de l'esprit on n'a cure,  
 Autant vaut quelque peinture  
 Qui n'est vive qu'en son mort.

Ces richesses orgueilleuses,  
 Ces gros diamants luisants,  
 Ces robes voluptueuses,  
 Ces dorures somptueuses  
 Périront avec les ans.

Mais le savoir de la Muse  
 Plus que la richesse est fort :  
 Car jamais rouillé ne s'use,  
 Et malgré les ans refuse  
 De donner place à la mort.

Sitôt que serez apprises  
 A la danse des neuf Sœurs,  
 Et que vous aurez comprises  
 Les doctrines plus exquises  
 A former vos jeunes mœurs,

Tout aussitôt la déesse  
 Qui trompette les renoms  
 De sa bouche parleresse  
 Partout épandra sans cesse  
 Les louanges de vos noms.

Lors s'un roi, pour sa défense,  
 A vos frères repoussés  
 De sa terre avec sa lance,  
 Refroidissant la vaillance  
 De ses peuples courroucés,



Au bruit de la renommée,  
 Épris de votre savoir,  
 Aura son âme enflammée,  
 Et, quittant là son armée,  
 Pour mari vous viendra voir.

Voilà comment en deux sortes  
 Tous rois seront combattus,  
 Soit qu'ils sentent les mains fortes  
 De nos françaises cohortes,  
 Soit qu'ils aiment vos vertus.

Là donc, Princesses divines,  
 Race ancienne des dieux,  
 Armez vos tendres poitrines  
 De vertus et de doctrines ;  
 C'est le vrai chemin des cieux.

Par tel chemin Polyxène  
 D'un beau renom a joui :  
 Par tel métier la Romaine,  
 De chasteté toute pleine,  
 Vit encores aujourd'hui,

Qui de sa tranchante épée  
 Sa vie aux ombres jeta,  
 Et par soi-même frappée,  
 Ayant la honte trompée,  
 Un beau renom s'acheta.

## A la Fontaine Bellerie

ÉCOUTE un peu, fontaine vive,  
 En qui j'ai rébu si souvent,  
 Couché tout plat dessus ta rive,  
 Oisif à la fraîcheur du vent,

Quand l'été ménager moissonne  
 Le sein de Cérès dévêtu,  
 Et l'aire par compas résonne  
 Gémissant sous le blé battu.

Ainsi toujours puisses-tu être  
 En religion à tous ceux  
 Qui te boiront ou feront paître  
 Tes verts rivages à leurs bœufs,

Ainsi toujours la lune claire  
 Voie à minuit, au fond d'un val,  
 Les nymphes près de ton repaire  
 A mille bonds mener le bal,

Comme je désire, fontaine,  
 De plus ne songer boire en toi  
 L'été, lorsque la fièvre amène  
 La mort dépîte contre moi.

## A Denys Lambin

*Lecteur du roi.*

QUE LES FORMES de toutes choses  
 Soient, comme dit Platon, encloses  
 En notre âme, et que le savoir  
 N'est sinon se ramentevoir,  
 Je ne le crois, bien que sa gloire  
 Me persuade de le croire ;

Car de jour et de nuit depuis  
 Que studieux du grec je suis,  
 Homère devenu je fusse,  
 Si souvenir ici me pusse  
 D'avoir ses beaux vers entendu  
 Ains que mon esprit descendu  
 Et mon corps fussent joints ensemble.

Mais c'est abus : l'esprit ressemble  
 Au tableau tout neuf où nul trait  
 N'est par le peintre encore pourtrait  
 Et qui retient ce qu'il y note,  
 Lambin, qui sur Seine d'Eurote,  
 Par le doux miel de tes douceurs,  
 As ramené les saintes Sœurs.



## A Charles de Pisseleu

D'OU VIENT CELA, Pisseleu, que les hommes  
De leur nature aiment le changement,  
Et qu'on ne voit en ce monde où nous sommes  
Un seul qui n'ait un divers jugement?

L'un, éloigné des foudres de la guerre,  
Veut par les champs son âge consumer  
A bien pétrir les mottes de sa terre  
Pour de Cérès les présents y semer ;

L'autre, au contraire, ardent, aime les armes  
Et ne saurait en un lieu séjourner  
Sans bravement attaquer les alarmes,  
Bien que jamais ne pense retourner.

Qui le palais, de langue mise en veite,  
Fait éclater devant un président,  
Et qui, piqué d'avarice suivante,  
Franchit la mer de l'Inde à l'occident.

L'un de l'amour adore l'inconstance ;  
L'autre, plus sain, ne met l'esprit sinon  
Au bien public, aux choses d'importance,  
Cherchant par peine un perdurable nom.

L'un suit la cour et les faveurs ensemble,  
Si que sa tête au ciel semble toucher ;  
L'autre les fuit et est mort, ce lui semble,  
S'il voit le roi de son toit approcher.

Le pèlerin à l'ombre se délasse,  
Ou d'un sommeil le travail adoucit,  
Ou, réveillé, avec la pleine tasse  
Des jours d'été la longueur accourcit.

Qui devant l'aube accourt triste à la porte  
Du conseiller, et là, faisant maint tour,  
Le sac au poing, attend que Monsieur sorte  
Pour lui donner humblement le bonjour

Ici celui de la sage nature  
 Les faits divers remâche en y pensant,  
 Et celui-là, par la linéature  
 Des mains, prédit le malheur menaçant.

L'un, allumant ses vains fourneaux, se fonde  
 Dessus la pierre incertaine, et combien  
 Que l'invoqué Mercure ne réponde,  
 Souffle en deux mois le meilleur de son bien.

L'un grave en bronze, et dans le marbre à force  
 Veut le labeur de nature imiter ;  
 Des corps errants l'astrologue s'efforce  
 Oser par art le chemin limiter.

Mais tels états inconstants de la vie  
 Ne m'ont point plu, et me suis tellement  
 Éloigné d'eux que je n'eus onc envie  
 D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur sans plus du vert laurier m'agrée ;  
 Par lui je hais le vulgaire odieux.  
 Voilà pourquoi Euterpe la sacrée  
 M'a de mortel fait compagnon des dieux.

La belle m'aime et par ses bois m'amuse,  
 Me tient, m'embrasse, et, quand je veux sonner,  
 De m'accorder ses flûtes ne refuse,  
 Ni de m'apprendre à bien les entonner ;

Car elle m'a de l'eau de ses fontaines  
 Pour prêtre bien baptisé de sa main,  
 Me faisant part du haut honneur d'Athènes  
 Et du savoir de l'antique Romain.

---

CELUI qui est mort aujourd'hui  
 Est aussi bien mort que celui  
 Qui mourut au jour du déluge.  
 Autant vaut aller le premier  
 Que de séjourner le dernier  
 Devant le parquet du grand juge.



Incontinent que l'homme est mort,  
 Pour jamais ou longtemps il dort  
 Au creux d'une tombe enfouie,  
 Sans plus parler, ouïr, ni voir ;  
 Hé, quel bien saurait-on avoir  
 En perdant les yeux et l'ouïe ?

Or l'âme, selon le bienfait  
 Qu'hôtesse du corps elle a fait,  
 Monte au ciel, sa maison natale ;  
 Mais le corps, nourriture à vers,  
 Dissous de veines et de nerfs,  
 N'est plus qu'une ombre sépulcrale.

Il n'a plus esprit ni raison,  
 Emboiture ni liaison,  
 Artère, pouls, ni veine tendre ;  
 Cheveu en tête ne lui tient,  
 Et, qui plus est, ne lui souvient  
 D'avoir jadis aimé Cassandre.

Le mort ne désire plus rien ;  
 Donc, cependant que j'ai le bien  
 De désirer, vif, je demande  
 Être toujours sain et dispos ;  
 Puis, quand je n'aurai que les os,  
 Le reste à Dieu je recommande :

Homère est mort, Anacréon,  
 Pindare, Hésiode et Bion,  
 Et plus n'ont souci de s'enquerre  
 Du bien et du mal qu'on dit d'eux ;  
 Ainsi, après un siècle ou deux,  
 Plus ne sentirai rien sous terre.

Mais de quoi sert le désirer  
 Sinon pour l'homme martyrre ?  
 Le désir n'est rien que martyrre ;  
 Content ne vit le désireux,  
 Et l'homme mort est bien heureux.  
 Heureux qui plus rien ne désire !

---

## A Odet de Coligny

*Cardinal de Châtillon.*

MAIS d'où vient cela, mon Odet?  
 Si de fortune par la rue  
 Quelque courtisan je salue  
 Ou de la voix, ou du bonnet,

Ou d'un clin d'œil tant seulement,  
 De la tête, ou d'un autre geste,  
 Soudain par serment il proteste  
 Qu'il est à mon commandement :

Soit qu'il me treuve chez le roi,  
 Soit que j'en sorte, ou qu'il y vienne,  
 Il met sa main dedans la mienne,  
 Et jure qu'il est tout à moi :

Mais quand une affaire de soin  
 Me presse à lui faire requête,  
 Tout soudain il tourne la tête,  
 Et devient sourd à mon besoin :

Et si je veux ou l'aborder  
 Ou l'accoster en quelque sorte,  
 Mon courtisan passe une porte,  
 Et ne daigne me regarder,

Et plus je ne lui suis connu,  
 Ni mes vers ni ma poésie,  
 Non plus qu'un étranger d'Asie  
 Ou quelqu'un d'Afrique venu.

Mais vous, Prélat officieux,  
 Mon appui, mon Odet, que j'aime  
 Mille fois plus et que moi-même  
 Et que mon cœur et que mes yeux,



Vous ne me faites pas ainsi :  
Car si quelque affaire me presse,  
Librement à vous je m'adresse,  
Et soudain en avez souci.

Vous avez soin de mon honneur,  
Et voulez que mon bien prospère,  
M'aimant tout ainsi qu'un bon père,  
Et non comme un rude seigneur :

Sans me promettre à tous les coups  
Ces monts, ces mers d'or ondoyantes :  
Telles bourdes trop impudentes  
Sont, Odet, indignes de vous.

La raison, Prélat, je l'entends,  
C'est que vous êtes véritable,  
Et non courtisan variable,  
Qui sert aux faveurs et au temps.

---

---

---

## QUATRIÈME LIVRE

---

### De l'Élection de son Sépulcre

ANTRES, et vous fontaines,  
De ces roches hautaines  
Qui tombez contre-bas  
D'un glissant pas ;

Et vous forêts, et ondes  
Par ces prés vagabondes,  
Et vous rives et bois,  
Oyez ma voix.

Quand le ciel et mon heure  
Jugeront que je meure,  
Ravi du beau séjour  
Du commun jour,

Je défends qu'on ne rompe  
Le marbre pour la pompe  
De vouloir mon tombeau  
Bâtir plus beau.

Mais bien je veux qu'un arbre  
M'ombrage en lieu d'un marbre,  
Arbre qui soit couvert  
Toujours de vert.

De moi puisse la terre  
Engendrer un lierre  
M'embrassant en maint tour  
Tout à l'entour ;

Et la vigne tortisse  
Mon sépulcre embellisse,  
Faisant de toutes parts  
Un ombre épars.



Là viendront chaque année  
 A ma fête ordonnée,  
 Avecques leurs troupeaux,  
 Les pastoureux :

Puis, ayant fait l'office  
 Du dévot sacrifice,  
 Parlant à l'île ainsi,  
 Diront ceci :

« Que tu es renommée,  
 D'être tombeau nommée  
 D'un de qui l'univers  
 Chante les vers,

« Et qui oncque en sa vie  
 Ne fut brûlé d'envie  
 D'acquérir les honneurs  
 Des grands seigneurs,

« Ni n'enseigna l'usage  
 De l'amoureux breuvage,  
 Ni l'art des anciens  
 Magiciens,

« Mais bien à nos campagnes  
 Fit voir les Sœurs compagnes  
 Foulantes l'herbe aux sons  
 De ses chansons,

« Car il fit à sa lyre  
 Si bons accords élire  
 Qu'il orna de ses chants  
 Nous et nos champs !

« La douce manne tombe  
 A jamais sur sa tombe,  
 Et l'humeur que produit  
 En mai la nuit !

« Tout à l'entour l'emmure  
 L'herbe et l'eau qui murmure,  
 L'un toujours verdoyant,  
 L'autre ondoyant !

« Et nous, ayant mémoire  
 Du renom de sa gloire,  
 Lui ferons, comme à Pan,  
 Honneur chaque an. »

Ainsi dira la troupe,  
 Versant de mainte coupe  
 Le sang d'un agnelet,  
 Avec du lait,

Dessus moi, qui à l'heure  
 Serai par la demeure  
 Où les heureux esprits  
 Ont leur pourpris.

La grêle ni la neige  
 N'ont tels lieux pour leur siège,  
 Ni la foudre oncques là  
 Ne dévala.

Mais bien constante y dure  
 L'immortelle verdure,  
 Et constant en tout temps  
 Le beau printemps.

Et Zéphire y haleine  
 Les myrtes et la plaine  
 Qui porte les couleurs  
 De mille fleurs.

Le soin qui sollicite  
 Les rois ne les incite  
 Le monde ruiner  
 Pour dominer.

Ains comme frères vivent,  
 Et, morts, encore suivent  
 Les métiers qu'ils avaient  
 Quand ils vivaient.

Là, là j'oirai d'Alcée  
 La lyre courroucée,  
 Et Sapho, qui sur tous  
 Sonne plus doux.



Combien ceux qui entendent  
 Les odes qu'ils répandent  
 Se doivent réjouir  
 De les ouïr !...

La seule lyre douce  
 L'ennui des cœurs repousse,  
 Et va l'esprit flattant  
 De l'écoutant.

---

### Vœu au Somme

SOMME, le repos du monde,  
 Si d'un pavot plein de l'onde  
 Du grand fleuve oblivieux  
 Tu veux arroser mes yeux  
 Tellement que je reçoive  
 Ton doux présent qui déçoive  
 Le long séjour de la nuit,  
 Qui trop lente pour moi luit,

Je te voue une peinture  
 Où l'effet de ta nature  
 Sera pourtrait à l'entour :  
 S'entresuivant d'un long tour  
 Tous les songes et les formes  
 Où la nuit tu te transformes  
 Pour nos esprits contenter  
 Ou pour les épouvanter

A grand tort Homère nomme  
 Frère de la Mort le Somme  
 Qui charme tous nos ennuis  
 Et la paresse des nuits,  
 Voire que Nature estime  
 Comme son fils légitime.

Le soin qui les rois époint  
 L'esprit ne me ronge point ;  
 Toutefois la tarde aurore  
 Me voit au matin encore  
 Parmi le lit travailler  
 Et depuis le soir veiller.

Viens donc, Somme, et distille  
 En mes yeux ton onde utile,  
 Et tu auras en pur don  
 Un beau tableau pour guerdon.

---

MA DOUCE jouvence est passée,  
 Ma première force est cassée,  
 J'ai la dent noire et le chef blanc,  
 Mes nerfs sont dissous, et mes veines,  
 Tant j'ai le corps froid, ne sont pleines  
 Que d'une eau rousse en lieu de sang.

Adieu, ma lyre, adieu, fillettes,  
 Jadis mes douces amourettes,  
 Adieu, je sens venir ma fin :  
 Nul passetemps de ma jeunesse  
 Ne m'accompagne en la vieillesse,  
 Que le feu, le lit et le vin.

J'ai la tête toute étourdie  
 De trop d'ans et de maladie ;  
 De tous côtés le soin me mord,  
 Et soit que j'aïlle ou que je tarde,  
 Toujours après moi je regarde  
 Si je verrai venir la mort,

Qui doit, ce me semble, à toute heure  
 Me mener là-bas, où demeure  
 Je ne sais quel Pluton, qui tient  
 Ouvert à tout venant un antre,  
 Où bien facilement on entre,  
 Mais d'où jamais on ne revient



## Au Laboureur

POURQUOI, chétif laboureur,  
 Trembles-tu d'un empereur  
 Qui doit bientôt, légère ombre,  
 Des morts accroître le nombre?  
 Ne sais-tu qu'à tout chacun  
 Le port d'enfer est commun,  
 Et qu'une âme impériale  
 Aussitôt là-bas dévale  
 Dans le bateau de Caron  
 Que l'âme d'un bûcheron?

Courage, coupeur de terre !  
 Ces grands foudres de la guerre  
 Non plus que toi n'iront pas  
 Armés d'un plastron là-bas  
 Comme ils allaient aux batailles :  
 Autant leur vaudront leurs mailles,  
 Leurs lances et leur estoc,  
 Comme à toi vaudra ton soc.

Car le juge Rhadamante,  
 Assuré ne s'épouvante  
 Non plus de voir un harnois  
 Là-bas qu'un levier de bois,  
 Ou voir une souquenie  
 Qu'une cape bien garnie,  
 Ou qu'un riche accoutrement  
 D'un roi mort pompeusement.

---

LES ÉPIS sont à Cérés,  
 Aux chèvre-pieds les forêts,  
 A Chlore l'herbe nouvelle,  
 A Phébus le vert laurier,  
 A Minerve l'olivier,  
 Et le beau pin à Cybèle ;

Aux Zéphires le doux bruit,  
 A Pomone le doux fruit,  
 L'onde aux Nymphes est sacrée,  
 A Flore les belles fleurs ;  
 Mais les soucis et les pleurs  
 Sont sacrés à Cythérée.

---

LE PETIT enfant Amour  
 Cueillait des fleurs à l'entour  
 D'une ruche, où les avettes  
 Font leurs petites logettes.

Comme il les allait cueillant,  
 Une avette sommeillant  
 Dans le fond d'une fleurette  
 Lui piqua la main douillette.

Si tôt que piqué se vit :  
 Ah ! je suis perdu, ce dit ;  
 Et s'en-courant vers sa mère  
 Lui montra sa plaie amère :

Ma mère, voyez ma main,  
 Ce disait Amour tout plein  
 De pleurs, voyez quelle enflure  
 M'a fait une égratignure !

Alors Vénus se sourit,  
 Et en le baisant le prit,  
 Puis sa main lui a soufflée  
 Pour guérir sa plaie enflée.

Qui t'a, dis-moi, faux garçon,  
 Blessé de telle façon ?  
 Sont-ce mes Grâces riantes  
 De leurs aiguilles poignantes ?

Nenni, c'est un serpenteau,  
 Qui vole au printemps nouveau  
 Avecque deux ailerettes  
 Ça et là sur les fleurettes.



Ah ! vraiment je le connais,  
Dit Vénus ; les villageois  
De la montagne d'Hymette  
Le surnomment Melissette.

Si doncques un animal  
Si petit fait tant de mal,  
Quand son alène époinçonne  
La main de quelque personne ;

Combien fais-tu de douleur  
Auprès de lui, dans le cœur  
De celui en qui tu jettes  
Tes venimeuses sagettes ?

---

DIEU vous gard', messagers fidèles  
Du printemps, vites hirondelles  
Huppés, coucous, rossignolets  
Tourtres et vous, oiseaux sauvages,  
Qui de cent sortes de ramages  
Animez les bois verdelets !

Dieu vous gard', belles pâquerettes,  
Belles roses, belles fleurettes,  
Et vous, boutons jadis connus  
Du sang d'Ajax et de Narcisse :  
Et vous, thym, anis et mélisse,  
Vous soyez les bien revenus !

Dieu vous gard', troupe diaprée  
De papillons, qui par la préé  
Les douces herbes suçottez :  
Et vous, nouvel essaim d'abeilles,  
Qui les fleurs jaunes et vermeilles  
De votre bouche baisottez !

Cent mille fois je resalue  
Votre belle et douce venue :  
O que j'aime cette saison  
Et ce doux caquet des rivages,  
Auprès des vents et des orages  
Qui m'enfermaient en la maison.

## A un Aubépin

BEL aubépin verdissant,  
 Fleurissant  
 Le long de ce beau rivage,  
 Tu es vêtu jusqu'au bas  
 Des longs bras  
 D'une lambruche sauvage.

Deux camps de rouges fourmis  
 Se sont mis  
 En garnison sous ta souche ;  
 Dans les pertuis de ton tronc,  
 Tout du long,  
 Les avettes ont leur couche.

Le gentil rossignolet,  
 Nouvelet,  
 Avecques sa bien-aimée,  
 Pour ses amours alléger  
 Vient loger  
 Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime il fait son nid,  
 Bien garni  
 De laine et de fine soie,  
 Où ses petits écloreont,  
 Qui seront  
 De mes mains la douce proie.

Or vis, gentil aubépin,  
 Vis sans fin,  
 Vis sans que jamais tonnerre,  
 Ou la cognée, ou les vents,  
 Ou les temps,  
 Te puissent ruer par terre !

---



## Aux Muses, Grâce, Dryades et Fées

CHASTE troupe piérienne,  
 Qui de l'onde hippocrénienne  
 Tenez les rives et le mont  
 D'Hème, et les verdoyants bocages  
 Du Pinde, et les antres sauvages  
 Du saint Parnasse au double front,

Vous, de l'eau poissonneuse fille,  
 Qui dans le creux d'une coquille  
 Vintes à Cypre et qui Gnidon  
 Gouvernez et Paphe et Cythère,  
 Vénus, la fière-douce, mère  
 De ce bon enfant Cupidon,

Vous, Grâce, d'une écharpe ceintes,  
 Qui dessus les montagnes saintes  
 De Colche, ou dans le fond du val  
 Soit d'Amathonte ou soit d'Erie,  
 Toute nuit sur l'herbe fleurie  
 En un rond démenez le bal,

Et vous, Dryades, et vous, Fées,  
 Qui de juncs simplement coiffées  
 Nagez par le cristal des eaux,  
 Et vous qui les prenez à force,  
 Faunes, qui vivez sous l'écorce  
 Et dans le tronc des arbrisseaux,

Ornez ce livre de lierre  
 Ou de myrte, et loin de la terre,  
 S'il vous plaît, enlevez ma voix,  
 Et faites que toujours ma lyre  
 D'âge en âge s'entende bruire  
 Du More jusques à l'Anglois.

---

## L'Amour prisonnier

LES MUSES lièrent un jour  
 De chaînes de roses Amour,  
 Et, pour le garder, le donnèrent  
 Aux Grâces et à la Beauté,  
 Qui, voyant sa déloyauté,  
 Sur Parnasse l'emprisonnèrent.

Sitôt que Vénus l'entendit,  
 Son beau ceston elle vendit  
 A Vulcain pour la délivrance  
 De son enfant, et tout soudain,  
 Ayant l'argent dedans la main  
 Fit aux Muses la révérence :

« Muses, déesses des chansons,  
 Quand il faudrait quatre rançons  
 Pour mon enfant, je les apporte ;  
 Délivrez mon fils prisonnier. »  
 Mais les Muses l'ont fait lier  
 D'une chaîne encore plus forte.

Courage donques, amoureux,  
 Vous ne serez plus langoureux :  
 Amour est au bout de ses ruses ;  
 Plus n'oserait ce faux garçon  
 Vous refuser quelque chanson,  
 Puisqu'il est prisonnier des Muses

---

POURTANT si j'ai le chef plus blanc  
 Que n'est d'un lis la fleur éclore,  
 Et toi le visage plus franc  
 Que n'est le bouton d'une rose



Pour cela moquer il ne faut  
 Ma tête de neige couverte :  
 Si j'ai la tête blanche en haut,  
 L'autre partie est assez verte.

Ne sais-tu pas, toi qui me fuis,  
 Que pour bien faire une couronne  
 Ou quelque beau bouquet, d'un lis  
 Toujours la rose on environne?

PLUSIEURS, de leurs corps dénués,  
 Se sont vus en diverse terre  
 Miraculeusement mués,  
 L'un en serpent et l'autre en pierre ;

L'un en fleur, l'autre en arbrisseau,  
 L'un en loup, l'autre en colombe :  
 L'un se vit changer en ruisseau,  
 Et l'autre devint hirondelle.

Mais je voudrais être miroir  
 Afin que toujours tu me visses :  
 Chemise je voudrais me voir,  
 Afin que souvent tu me prisses.

Volontiers eau je deviendrais,  
 Afin que ton corps je lavasse :  
 Être du parfum je voudrais,  
 Afin que je te parfumasse.

Je voudrais être le ruban  
 Qui serre ta belle poitrine ;  
 Je voudrais être le carcan  
 Qui orne ta gorge ivoirine.

Je voudrais être tout autour  
 Le corail qui tes lèvres touche  
 Afin de baiser nuit et jour  
 Tes belles lèvres et ta bouche.

## Louanges de la Rose

VERSONS ces roses en ce vin,  
 En ce bon vin versons ces roses,  
 Et buvons l'un à l'autre, afin  
 Qu'au cœur nos tristesses encloses  
 Prennent en buvant quelque fin.

La belle rose du printemps,  
 Aubert, admoneste les hommes  
 Passer joyeusement le temps,  
 Et pendant que jeunes nous sommes  
 Ébattre la fleur de nos ans.

Car ainsi qu'elle défleurit  
 A bas en une matinée,  
 Ainsi notre âge se flétrit,  
 Las ! et en moins d'une journée  
 Le printemps d'un homme périt.

Ne vis-tu pas hier Brinon  
 Parlant et faisant bonne chère,  
 Lequel aujourd'hui n'est sinon  
 Qu'un peu de poudre en une bière,  
 Qui de lui n'a rien que le nom ?

Nul ne dérobe son trépas,  
 Caron serre tout en sa nasse,  
 Rois et pauvres tombent là-bas ;  
 Mais cependant le temps se passe,  
 Rose, et je ne te chante pas.

La rose est l'honneur d'un pourpris.  
 La rose est des fleurs la plus belle,  
 Et dessus toutes a le prix :  
 C'est pour cela que je l'appelle  
 La violette de Cypris.

La rose est le bouquet d'Amour,  
 La rose est le jeu des Charites,  
 La rose blanchit tout autour  
 Au matin de perles petites  
 Qu'elle emprunte du point du jour.



La rose est le parfum des dieux,  
 La rose est l'honneur des pucelles,  
 Qui leur sein beaucoup aiment mieux  
 Enrichir de roses nouvelles  
 Que d'un or tant soit précieux.

Est-il rien sans elle de beau?  
 La rose embellit toutes choses,  
 Vénus a de roses la peau,  
 Et l'Aurore a les doigts de roses,  
 Et le front le soleil nouveau.

Les nymphes de rose ont le sein,  
 Les coudes, les flancs et les hanches ;  
 Hébé de roses a la main  
 Et les Charites, tant soient blanches,  
 Ont le front de roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,  
 Ce m'est un laurier de victoire :  
 Sus, appelons le deux-fois-né,  
 Le bon père, et le faisons boire,  
 De cent roses environné.

Bacchus, épris de la beauté  
 Des roses aux feuilles vermeilles,  
 Sans elles n'a jamais été,  
 Quand en chemise sous les treilles  
 Il boit au plus chaud de l'été.

---

---

---

## CINQUIÈME LIVRE

---

### Au roi Charles

*En lui donnant un Léon Hébreu.*

JE VOUS donne pour vos étrennes  
L'amour chanté par un Hébreu.  
Les cieux et les terres sont pleines  
De la puissance de ce dieu.

Ils sont, ce me semble, deux frères :  
Nature doubles les a faits ;  
Ils ont aussi deux doubles mères,  
Contraires en divers effets.

L'un a le ciel pour son empire,  
Qu'il peut ébranler de sa main ;  
L'autre en la terre se retire  
Et vit de notre sang humain.

L'un pousse les âmes guidées  
Aux hautes contemplations,  
A l'intellect et aux idées,  
Purgeant l'esprit de passions ;

L'autre à Nature est serviable,  
Nous fait aimer et désirer,  
Fait engendrer notre semblable  
Et l'être des hommes durer.

Il nous fait la paix et la guerre.  
Mais, mon grand roi, pour choisir mieux,  
Prenez l'amour qui règne en terre,  
Et laissez l'autre pour les dieux.



NOUS ne tenons en notre main  
 Le temps futur du lendemain ;  
 La vie n'a point d'assurance,  
 Et, pendant que nous désirons  
 La faveur des rois, nous mourons  
 Au milieu de notre espérance.

L'homme, après son dernier trépas,  
 Plus ne boit ni mange là-bas,  
 Et sa grange qu'il a laissée  
 Pleine de blé devant sa fin,  
 Et sa cave pleine de vin,  
 Ne lui viennent plus en pensée.

Hé ! quel gain apporte l'émoi ?  
 Va, Corydon, apprête-moi  
 Un lit de roses épanchées.  
 Il me platt, pour me défâcher,  
 A la renverse me coucher  
 Entre les pots et les jonchées.

Fais-moi venir Daurat ici ;  
 Fais-y venir Jodelle aussi,  
 Et toute la musine troupe.  
 Depuis le soir jusqu'au matin  
 Je veux leur donner un festin  
 Et cent fois leur tendre la coupe.

Verse donc et reverse encor  
 Dedans cette grand'coupe d'or :  
 Je vais boire à Henry Estienne,  
 Qui des enfers nous a rendu  
 Du vieil Anacréon perdu  
 La douce lyre téienne.

A toi, gentil Anacréon,  
 Doit son plaisir le biberon ;  
 Et Bacchus te doit ses bouteilles,  
 Amour son compagnon te doit,  
 Vénus et Silène, qui boit  
 L'été dessous l'ombre des treilles.

---

MON CHOISEUL, lève tes yeux,  
 Ces mêmes flambeaux des cieux,  
 Ce soleil et cette lune,  
 C'était la même commune  
 Qui luisait à nos aïeux.

Mais rien ne se perd là-haut,  
 Et le genre humain défaut  
 Comme une rose pourprine,  
 Qui languit dessus l'épine  
 Sitôt qu'elle sent le chaud.

Nous ne devons espérer  
 De toujours vifs demeurer,  
 Nous, le songe d'une vie :  
 Qui, bons dieux, aurait envie  
 De vouloir toujours durer?

Non, ce n'est moi qui veux or  
 Vivre autant que fit Nestor :  
 Quel plaisir, quelle liesse  
 Reçoit l'homme en sa vieillesse,  
 Eût-il mille talents d'or?

L'homme vieil ne peut marcher.  
 N'ouïr, ni voir, ni mâcher :  
 C'est une idole enfumée  
 Au coin d'une cheminée,  
 Qui ne fait rien que cracher.

Il est toujours en courroux.  
 Bacchus ne lui est plus doux,  
 Ni de Vénus l'accointance ;  
 En lieu de mener la danse,  
 Il tremblote des genoux.

Si quelque force ont mes vœux  
 Écoutez, dieux ! je ne veux  
 Attendre qu'une mort lente  
 Le conduise à Rhadamante  
 Avecques des blancs cheveux.



Aussi je ne veux mourir  
 Ores que je puis courir,  
 Ouïr, parler, boire et rire,  
 Danser, jouer de la lyre,  
 Et de plaisirs me nourrir.

Ah ! qu'on me ferait grand tort  
 De me traîner voir le bord,  
 Ce jourd'hui, du fleuve courbe,  
 Qui là-bas reçoit la tourbe  
 Qui tend les bras vers le port !

Car je vis : et c'est grand bien  
 De vivre, et de vivre bien,  
 Faire envers Dieu son office,  
 Faire à son prince service,  
 Et se contenter du sien.

Celui qui vit en ce point,  
 Heureux ne convoite point  
 Du peuple être nommé Sire,  
 D'adjoindre au sien un empire,  
 De trop d'avarice époint.

Celui n'a souci quel roi  
 Tyrannise sous sa loi  
 Ou la Perse ou la Syrie,  
 Ou l'Inde ou la Tartarie :  
 Car celui vit sans émoi ;

Ou bien s'il a quelque soin,  
 C'est de s'endormir au coin  
 De quelque grotte sauvage,  
 Ou le long d'un beau rivage,  
 Tout seul se perdre bien loin ;

Et soit à l'aube du jour,  
 Ou quand la nuit fait son tour  
 En sa charrette endormie,  
 Se souvenant de s'amie,  
 Toujours chanter de l'amour.

SI TOT que tu sens arriver  
 La froide saison de l'hiver,  
 En octobre, douce hirondelle,  
 Tu t'envoles bien loin d'ici ;  
 Puis quand l'hiver est adouci,  
 Tu retournes toute nouvelle.

Mais Amour, oiseau comme toi,  
 Ne s'enfuit jamais de chez moi :  
 Toujours mon hôte je le trouve :  
 Il se niche en mon cœur toujours,  
 Et pond mille petits Amours,  
 Qu'au fond de ma poitrine il couve.

L'un a des ailerons au flanc,  
 L'autre de duvet est tout blanc,  
 Et l'autre dans le nid s'essore :  
 L'un de la coque à demi sort,  
 Et l'autre en becquette le bord,  
 Et l'autre est dans la glaïre encore.

J'entends, soit de jour, soit de nuit,  
 De ces petits Amours le bruit,  
 Béants pour avoir la bechée,  
 Qui sont nourris par les plus grands,  
 Et grands devenus tous les ans  
 Font une nouvelle nichée.

Quel remède aurai-je, Brinon,  
 Encontre tant d'Amours, sinon  
 (Puisque d'eux je me désespère)  
 Pour soudain guérir ma langueur,  
 D'une dague m'ouvrant le cœur,  
 Tuer les petits et la mère?

---

LA BELLE Vénus un jour  
 M'amena son fils Amour ;  
 En l'amenant me vint dire :  
 « Écoute, mon cher Ronsard,  
 Enseigne à mon enfant l'art  
 De bien jouer de la lyre. »



Incontinent je le pris,  
 Et soigneux je lui appris  
 Comme Mercure eut la peine  
 De premier la façonner,  
 Et de premier en sonner  
 Dessus le mont de Cyllène ;

Comme Minerve inventa  
 Le hautbois, qu'elle jeta  
 Dedans l'eau toute marrie ;  
 Comme Pan le chalumeau  
 Qu'il pertuisa du roseau  
 Formé du corps de s'amie.

Ainsi, pauvre que j'étais,  
 Tout mon art je recordais  
 A cet enfant pour l'apprendre ;  
 Mais lui, comme un faux garçon,  
 Se moquait de ma chanson,  
 Et ne la voulait entendre.

« Pauvre sot, ce me dit-il,  
 Tu te penses bien subtil !  
 Mais tu as la tête folle  
 D'oser t'égalier à moi,  
 Qui jeune en sais plus que toi,  
 Ni que ceux de ton école. »

Et alors il me sourit,  
 Et en me flattant m'apprit  
 Tous les œuvres de sa mère,  
 Et comme pour trop aimer  
 Il avait fait transformer  
 En cent figures son père.

Il me dit tous ses attraits,  
 Tous ses jeux, et de quels traits  
 Il blesse les fantaisies  
 Et des hommes et des dieux,  
 Tous ses tourments gracieux,  
 Et toutes ses jalousies.

Et me les disant, alors  
 J'oubliai tous les accords  
 De ma lyre dédaignée,  
 Pour retenir en leur lieu  
 L'autre chanson que ce dieu  
 M'avait par cœur enseignée.

---

CEPENDANT que ce beau mois dure,  
 Mignonne, allons sur la verdure,  
 Ne laissons perdre en vain le temps.  
 L'âge glissant qui ne s'arrête,  
 Mêlant le poil de notre tête,  
 S'enfuit ainsi que le printemps.

Donc cependant que notre vie  
 Et le temps d'aimer nous convie,  
 Aimons, moissonnons nos désirs,  
 Passons l'amour de veine en veine .  
 Incontinent la mort prochaine  
 Viendra dérober nos plaisirs.

---

## Magie ou Délivrance d'amour

SANS avoir lien qui m'étreigne,  
 Sans cordons, ceinture ni nouds,  
 Et sans jartière à mes genoux,  
 Je viens dessus cette montaigne,

Afin qu'autant soit relâché  
 Mon cœur d'amoureuses tortures,  
 Comme de nouds et de ceintures,  
 Mon corps est franc et détaché.

Démons, seigneurs de cette terre,  
 Volez en troupe à mon secours,  
 Combattez pour moi les Amours :  
 Contre eux je ne veux plus de guerre.



Vents qui mouvez l'air, votre ami,  
 Enfants engendrés de la Seine,  
 En l'Océan noyez ma peine :  
 Noyez Amour, mon ennemi.

Va-t'en habiter tes Cythères,  
 Ton Paphos, prince Idalien :  
 Ici pour rompre ton lien  
 Je n'ai besoin de tes mystères.

Antérot, prête-moi la main,  
 Enfonce tes flèches diverses ;  
 Il faut que pour moi tu renverses  
 Ce boute-feu du genre humain.

Je te pry, grand dieu, ne m'oublie :  
 Sus, page, verse à mon côté  
 Le sac que tu as apporté,  
 Pour me guérir de ma folie.

Brûle ce soufre et cet encens :  
 Comme en l'air je vois consommée  
 Leur vapeur, se puisse en fumée  
 Consommer le mal que je sens !

Verse-moi l'eau de cette aiguière ;  
 Et comme à bas tu la répands,  
 Qu'ainsi coule en cette rivière  
 L'amour, duquel je me repens !

Ne tourne plus ce devideau :  
 Comme soudain son cours s'arrête,  
 Ainsi la fureur de ma tête  
 Ne tourne plus en mon cerveau !

Laisse dans ce genièvre prendre  
 Un feu s'enfumant peu à peu :  
 Amour ! je ne veux plus de feu,  
 Je ne veux plus que de la cendre.

Viens, vite enlace-moi le flanc,  
 Non de thym, ni de marjolaine,  
 Mais bien d'armoise et de verveine,  
 Pour mieux me rafraîchir le sang.

Verse du sel en cette place :  
Comme il est infertile, ainsi  
L'engeance du cruel souci  
Ne couve en mon cœur plus de race !

Romps devant moi tous ses présents,  
Cheveux, gants, chiffres, écriture,  
Romps ses lettres et sa peinture,  
Et souffle les morceaux aux vents.

Viens donc, ouvre-moi cette cage,  
Et laisse vivre en libertés  
Ces pauvres oiseaux arrêtés,  
Ainsi que j'étais, en servage.

Passereaux, volez à plaisir,  
De ma cage je vous délivre,  
Comme désormais je veux vivre  
Au gré de mon premier désir.

Vole, ma douce tourterelle,  
Le vrai symbole d'amitié ;  
Je ne veux plus d'une moitié  
Me feindre une plainte nouvelle.

Pigeon, comme tout à l'entour  
Ton corps emplumé je déplume,  
Puissé-je, en ce feu que j'allume,  
Déplumer les ailes d'Amour.

Je veux à la façon antique  
Bâtir un temple de cyprès,  
Où d'Amour je romprai les traits  
Dessus l'autel antérotique.

Vivant, il ne faut plus mourir,  
Il faut du cœur s'ôter la plaie :  
Dix lustres veulent que j'essaie  
Le remède de me guérir.

Adieu, Amour, adieu tes flammes,  
Adieu ta douceur, ta rigueur,  
Et bref, adieu toutes tes dames  
Qui m'ont jadis brûlé le cœur.



Adieu le mont Valérien,  
 Montagne par Vénus nommée,  
 Quand Francus conduist son armée  
 Dessus le bord Parisien.

---

## A sa Muse

PLUS dur que fer j'ai fini mon ouvrage,  
 Que l'an, dispos à demener les pas,  
 Que l'eau, le vent ou le brûlant orage,  
 L'injuriant, ne rueront point à bas.

Quand ce viendra que mon dernier trépas  
 M'assoupira d'un somme dur, à l'heure  
 Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas,  
 Restant de lui la part qui est meilleure.

Toujours, toujours, sans que jamais je meure,  
 Je volerai tout vif par l'univers,  
 Éternisant les champs où je demeure,  
 De mes lauriers fatalement couverts,  
 Pour avoir joint les deux harpeurs divers  
 Au doux babil de ma lyre d'ivoire,  
 Que j'ai rendus Vendômois par mes vers.

Sus doncques, Muse, emporte au ciel la gloire  
 Que j'ai gagnée, annonçant la victoire  
 Dont à bon droit je me vois jouissant,  
 Et de son fils consacre la mémoire,  
 Serrant son front d'un laurier verdissant.

---

---

---

## ODES RETRANCHÉES

---

### A sa Guitare

MA GUITARE, je te chante,  
Par qui seule je déçois,  
Je déçois, je romps, j'enchanté  
Les amours que je reçois.

Nulle chose, tant soit douce,  
Ne te saurait égaler,  
Toi qui mes ennuis repousse  
Sitôt qu'ils t'oyent parler.

Au son de ton harmonie  
Je rafraîchis ma chaleur,  
Ardente en flamme infinie,  
Naissant d'infini malheur.

Plus chèrement je te garde  
Que je ne garde mes yeux,  
Et ton fût que je regarde  
Peint dessus en mille lieux,

Où le nom de ma déesse  
En maint amoureux lien,  
En maints lacs d'amour, se laisse  
Joindre en chiffre avec le mien...

Tu es des dames pensives  
L'instrument approprié,  
Et des jeunesse lascives  
Pour les amours dédié.

Les amours, c'est ton office,  
Non pas les assauts cruels,  
Mais le joyeux exercice  
De soupirs continuels.



Encore qu'au temps d'Horace  
 Les armes de tous côtés  
 Sonnassent par la menace  
 Des Cantabres indomptés,

Et que le Romain empire  
 Foulé des Parthes fût tant,  
 Si n'a t'il point à sa lyre  
 Bellone accordé pourtant,

Mais bien Vénus la riante,  
 Ou son fils plein de rigueur,  
 Ou bien Lalagé fuyante  
 Devant avecques son cœur.

Quand sur toi je chanterois  
 D'Hector les combats divers,  
 Et ce qui fut fait à Troie  
 Par les Grecs en dix hivers,

Cela ne peut satisfaire  
 A l'amour qui tant me mord :  
 Que peut Hector pour moi faire ?  
 Que peut Ajax, qui est mort ?

Mieux vaut donc de ma maîtresse  
 Chanter les beautés, afin  
 Qu'à la douleur qui me presse  
 Daigne mettre heureuse fin ;

Ces yeux autour desquels semble  
 Qu'amour vole, ou que dedans  
 Il se cache, ou qu'il assemble  
 Cent traits pour les regardants.

Chantons donc sa chevelure,  
 De laquelle Amour vainqueur  
 Noua mille rets, à l'heure  
 Qu'il m'encordela le cœur,

Et son sein, rose naïve,  
 Qui va et vient tout ainsi  
 Que font deux flots à leur rive  
 Poussés d'un vent adouci.

## A Madeleine ayant mari vieillard

Les fictions dont tu décores  
 L'ouvrage que tu vas peignant  
 D'Hyacinth, d'Europe, et encores  
 De Narcisse se complaignant  
 De son ombre le dédaignant

Ne sont pas dignes de la peine  
 Qu'en vain tu donnes à tes doigts,  
 Car plutôt, soit d'or, soit de laine,  
 Ta toile peindre toute pleine  
 De ton tourment propre tu dois.

Quand je te vois et vois encore  
 Ce vieil mari que tu ne veux,  
 Je vois Tithon et vois l'Aurore,  
 Lui dormir, elle ses cheveux  
 Tresser d'un lacs, doré comme eux,

Pour aller chercher son Céphale,  
 Et, quoiqu'il soit alangoré  
 De voir sa femme morte et pâle,  
 Si suit-il celle qui égale  
 Les roses d'un front coloré.

Parmi les bois errent ensemble  
 Se soûlant de plaisir ; mais, las !  
 Jamais le jeune Amour n'assemble  
 Un vieillard de Vénus si las  
 A un printemps tel que tu l'as.

---



## Des Roses plantées près un blé

DIEU te gard, l'honneur du printemps,  
 Qui étends  
 Tes beaux trésors sur la branche,  
 Et qui découvres au soleil  
 Le vermeil  
 De ta beauté naïve et franche !

D'assez loin tu vois redoublé  
 Dans le blé  
 Ta face, de cinabre teinte,  
 Dans le blé qu'on voit réjouir  
 De jouir  
 De ton image en son vert peinte.

Près de toi sentant ton odeur,  
 Plein d'ardeur  
 Je façonne un vers, dont la grâce  
 Malgré les tristes Sœurs vivra  
 Et suivra  
 Le long vol des ailes d'Horace.

Les uns chanteront les œillets  
 Vermeillets  
 Ou du lis la fleur argentée,  
 Ou celle qui s'est par les prés  
 Diaprés  
 Du sang des princes enfantée.

Mais moi, tant que chanter pourrai,  
 Je louerai  
 Toujours en mes Odes la rose,  
 D'autant qu'elle porte le nom  
 De renom  
 De celle où ma vie est enclose.

---

## A la Source du Loir

SOURCE, d'argent toute pleine,  
 Dont le beau cours éternel  
 Fuit pour enrichir la plaine  
 De mon pays paternel,

Sois donc orgueilleuse et fière  
 De le baigner de ton eau :  
 Nulle française rivière  
 N'en peut laver un plus beau,

Que les Muses éternelles  
 D'habiter n'ont dédaigné,  
 Ni Phœbus qui dit par elles  
 L'art où je suis enseigné ;

Qui dessus ta rive herbue  
 Jadis fut enamouré  
 De la nymphe chevelue,  
 La nymphe au beau crin doré,

Et l'attrapa de vitesse  
 Fuyant le long de tes bords,  
 Et là ravit sa jeunesse  
 Au milieu de mille efforts ;

Si qu'aujourd'hui d'elle encores  
 Immortel est le renom  
 Dedans un antre, qui ores  
 Se vante d'avoir son nom.

Fuis doncques, heureuse source,  
 Et par Vendôme passant,  
 Retiens la bride à la course  
 Le beau cristal effaçant.

Puis salue mon la Haye  
 Du murmure de tes flots :  
 C'est celui qui ne s'essaie  
 De sonner en vain ton los.



Si le ciel permet qu'il vive,  
 Il convoira doucement  
 Les neuf Muses sur ta rive,  
 Pleines d'ébahissement

De le voir seul dessus l'herbe,  
 Remémorant leurs leçons,  
 Faire aller ton flot superbe  
 Honoré par ses chansons.

Va donc, et reçois ces roses  
 Que je répands au giron  
 De toi, source qui arrose  
 Mon pays à l'environ,

Lequel par moi te supplie  
 En ta faveur te tenir,  
 Et en ta grâce accomplie,  
 Pour jamais l'entretenir,

Ne noyant ses pâturages  
 D'eau par trop se répandant  
 Ne défraudant les ouvrages  
 Du laboureur attendant ;

Mais fais que ton onde utile,  
 Lui riant joyeusement,  
 Innocente se distille  
 Par ses champs heureusement.

Ainsi du dieu vénérable  
 De la mer, puisses avoir  
 Une accolade honorable,  
 Entrant chez lui pour le voir !

---

## A l'Alouette

T'OSERAIT bien quelque poète  
 Nier des vers, douce alouette?  
 Quant à moi, je ne l'oserois.  
 Je veux célébrer ton ramage  
 Sur tous oiseaux qui sont en cage  
 Et sur tous ceux qui sont aux bois.

Qu'il te fait bon ouïr à l'heure  
 Que le bouvier les champs labeure,  
 Quand la terre le printemps sent,  
 Qui plus de ta chanson est gaie  
 Que courroucée de la plaie  
 Du soc qui l'estomac lui fend !

Sitôt que tu es arrosée  
 Au point du jour de la rosée,  
 Tu fais en l'air mille discours ;  
 En l'air des ailes tu frétilles,  
 Et pendue au ciel tu babilles  
 Et contes au vent tes amours.

Puis du ciel tu te laisses fondre  
 Dans un sillon vert, soit pour pondre,  
 Soit pour éclore ou pour couver,  
 Soit pour apporter la bechée  
 A tes petits, ou d'une achée,  
 Ou d'une chenille, ou d'un ver.

Lors moi, couché dessus l'herbette,  
 D'une part j'ois ta chansonnette ;  
 De l'autre, sur du pouliot,  
 A l'abri de quelque fougère,  
 J'écoute la jeune bergère  
 Que dégoise son lerelot.

Lors je dis : « Tu es bienheureuse,  
 Gentille alouette amoureuse,  
 Qui n'as peur ni souci de rien.  
 Qui jamais au cœur n'as sentie  
 Les dédains d'une fière amie,  
 Ni le soin d'amasser du bien ;



« Ou si quelque souci te touche,  
C'est, lorsque le soleil se couche,  
De dormir et de réveiller  
De tes chansons, avec l'aurore,  
Et bergers et passants encore  
Pour les envoyer travailler. »

Mais je vis toujours en tristesse  
Pour les fiertés d'une maîtresse  
Qui paie ma foi de travaux  
Et d'une plaisante mensonge,  
Mensonge qui toujours allonge  
La longue trame de mes maux.

## A Jacques Pelletier du Mans

*Des Beautés qu'il voudrait en sa mie*

QUAND je serai si heureux de choisir  
Maîtresse selon mon désir,  
Sais-tu quelle je la prendrai  
Et à qui sujet me rendrai,  
Pour la servir, constant, à son plaisir?

L'âge non mûr, mais verdelet encore,  
C'est l'âge seul qui me dévore  
Le cœur, d'impatience atteint;  
Noir je veux l'œil et brun le teint,  
Bien que l'œil vert toute la France adore.

J'aime la bouche imitante la rose  
Au lent soleil de mai déclose;  
Un petit tétin nouvelet  
Qui se fait déjà rondelet,  
Et sur l'ivoire élevé se repose;

La taille droite à la beauté pareille,  
Et dessous la coiffe une oreille  
Qui toute se montre dehors;  
En cent façons les cheveux tors;  
La joue égale à l'Aurore vermeille;

L'estomac plein ; la jambe de bon tour,  
 Pleine de chair tout à l'entour,  
 Que volontiers on tâterait,  
 Un sein qui les dieux tenterait,  
 Le flanc haussé, la cuisse faite au tour ;

La dent d'ivoire, odorante l'haleine,  
 A qui s'égaleraient à peine  
 Les doux parfums de la Sabée  
 Ou toute l'odeur dérobée  
 Que l'Arabie heureusement amène ;

L'esprit naïf, et naïve la grâce ;  
 La main lascive, ou qu'elle embrasse  
 L'ami en son giron couché,  
 Ou que son luth en soit touché  
 Et une voix qui même son luth passe ;

Le pied petit, la main languette et belle,  
 Domptant tout cœur dur et rebelle  
 En un ris qui, en découvrant  
 Maint diamant, allât ouvrant  
 Le beau séjour d'une grâce nouvelle ;

Qu'el' sût par cœur tout cela qu'a chanté  
 Pétrarque, en amour tant vanté,  
 Ou la Rose si bien écrite,  
 Et contre les femmes dépité,  
 Par qui je fus, dès enfance, enchanté.

Quant au maintien, inconstant et volage,  
 Folâtre et digne de tel âge,  
 Le regard errant çà et là ;  
 Un naturel avec cela,  
 Qui plus que l'art misérable soulage.

Je ne voudrais avoir en ma puissance  
 A tous coups d'elle jouissance ;  
 Souvent le nier un petit  
 En amour donne l'appétit,  
 Et fait durer la longue obéissance.

D'elle le temps ne pourrait m'étranger,  
 N'autre amour, ni l'or étranger



Ni à tout le bien qui arrive  
 De l'Orient à notre rive  
 Je ne voudrais ma brunette changer,  
 Lorsque sa bouche à me baiser tendrait,  
 Ou qu'approcher ne la voudrait  
 Feignant la cruelle fâchée,  
 Ou quand, en quelque coin cachée,  
 Sans l'aviser prendre au col me viendrait.

---

SI TU ME PEUX compter les fleurs  
 Du printemps, et combien d'arène  
 La mer, trouble de ses erreurs,  
 Contre le bord d'Afrique amène ;

Si tu me peux compter des cieux  
 Toutes les étoiles ardentes,  
 Et des vieux chênes spacieux  
 Toutes les feuilles verdoyantes ;

Si tu me peux compter l'ardeur  
 Des amants, et leur peine dure,  
 Je te ferai le seul compteur,  
 MAGNY, des amours que j'endure.

Compte d'un rang premièrement  
 Deux cents que je pris en Touraine,  
 De l'autre rang secondement  
 Quatre cents que je pris au Maine.

Compte, mais jette près à près,  
 Tous ceux d'Angers, et de la ville  
 D'Amboise, et de Vendôme après,  
 Qui se montent plus de cent mille.

Compte après six cents à la fois,  
 Dont à Paris je me vis prendre ;  
 Compte cent millions qu'à Blois  
 Je pris dans les yeux de Cassandre.

Quoi ! tu fais les comptes trop courts :  
 Il semble que portes envie  
 Au grand nombre de mes amours ;  
 Compte-les tous, je te supplie.

Mais non, il les vaut mieux ôter :  
 Car tu ne trouverais en France  
 Assez de jetons pour compter  
 D'amours une telle abondance.

---

SITOT, ma doucette Isabeau,  
 Que l'aube, à ta couleur semblable,  
 Aura chassé dehors l'étable  
 Parmi les champs notre troupeau,

Au marché porter il me faut,  
 Ma mère Jeanne m'y envoie,  
 Notre grand cochon et notre oie  
 Qui le matin criait si haut.

Tu veux que j'achète pour toi  
 Une ceinture verdelette  
 Et une bague joliette,  
 Pour en orner ton petit doigt.

Tu veux l'épingler de velous,  
 Et une bourse toute telle  
 Qu'à Toinon, la sœur de Michelle,  
 Qui vient aux champs avecque nous.

Bien ; à mon retour du marché  
 Tu les auras, pourvu, bergère,  
 Qu'au premier somme de ta mère,  
 Quand le matin sera couché,

(Si l'amour de Jaquet tu sens  
 T'ardre les moelles tendrettes)  
 Seule derrière ces coudrettes  
 Tu viennes quérir mes présents.

---

BAISER, fils de deux lèvres closes  
 Filles de deux boutons de roses  
 Qui serrent et ouvrent le ris  
 Qui déridé les plus marris ;



Baiser ambroisin, que j'adore  
Comme ma vie, et dont encore  
Je sens en ma bouche, souvent,  
Plus d'un jour après le doux vent ;

Baiser qui fais que l'amant meure,  
Puis qu'il revive tout à l'heure,  
Resoufflant l'âme qui pendait  
Aux lèvres où il t'attendait ;

Et vous, bouche de sucre pleine,  
Qui m'engendrez de votre haleine  
Un pré de fleurs, en chaque part  
Où votre douce humeur s'épart ;

Et vous, mes petites montagnes,  
Je parle à vous, lèvres compagnes,  
Dont le coral naïf et franc  
Cache deux rangs d'ivoire blanc ;

Je vous suppli, n'ayez envie  
D'être homicide de ma vie ;  
Sans vous baiser vivre ne puis,  
Et vous baisant, vivant je suis.

---

## A l'Hirondelle

TAIS-TOI, babillarde hirondelle,  
Ou bien je plumerai ton aile,  
Si je t'empoigne, et d'un couteau  
Je te couperai ta languette,  
Qui matin sans repos caquette,  
Et m'étourdit tout le cerveau.

Je te prête ma cheminée  
Pour chanter, toute la journée,  
De soir, de nuit, quand tu voudras ;  
Mais au matin ne me réveille  
Et ne m'ôte, quand je sommeille,  
Ma Cassandre d'entre les bras.

---

---

## LE BOCAGE ROYAL

---

### Au roi Henri III

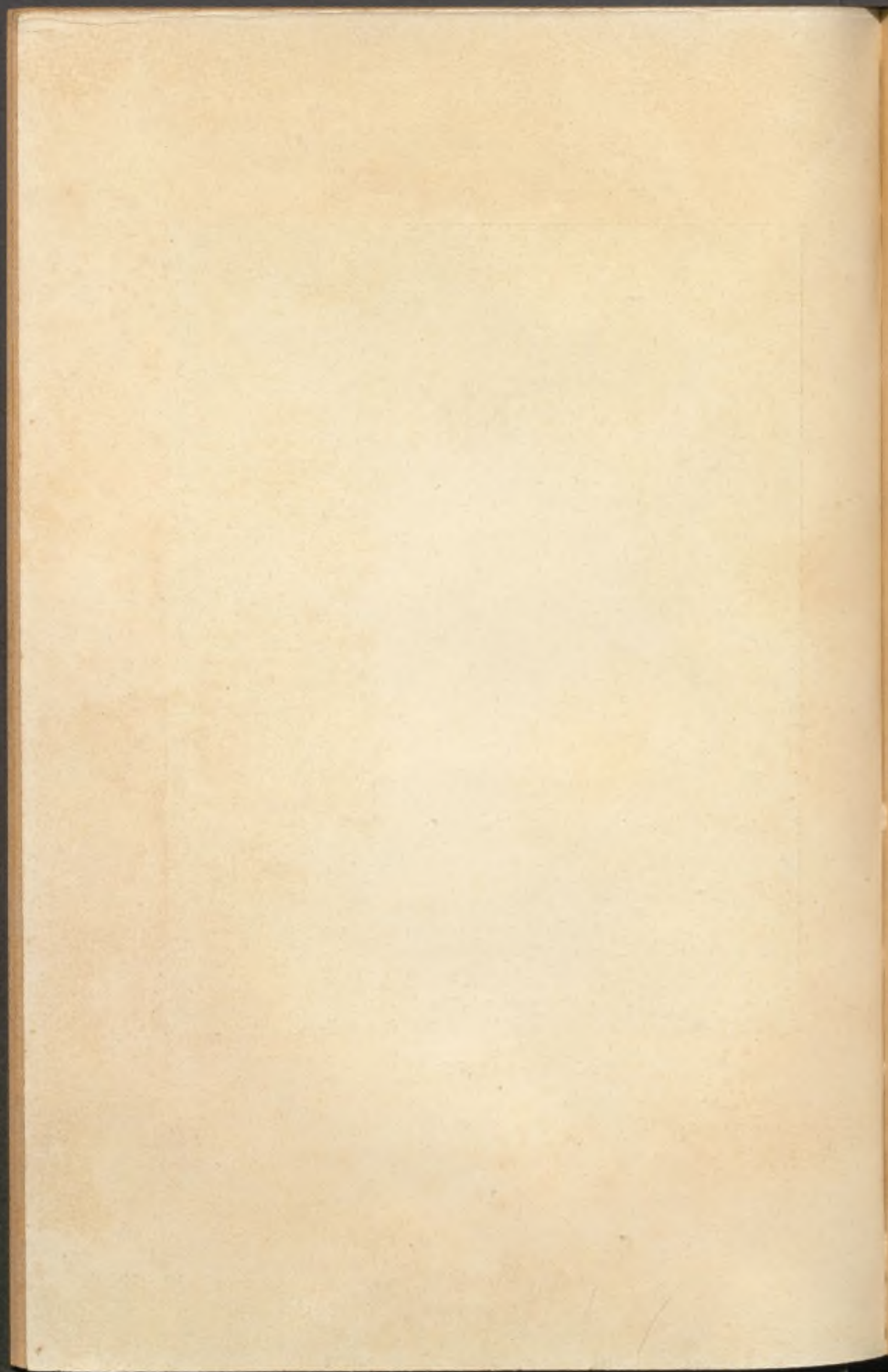
A VOUS, race de rois, prince de tant de princes,  
Qui tenez dessous vous deux si grandes provinces,  
Qui par toute l'Europe éclairez tout ainsi  
Qu'un beau soleil d'été de flammes éclairci,  
Que l'étranger admire et le sujet honore,  
Et dont la majesté notre siècle redore ;  
A vous qui avez tout, je ne saurais donner  
Présent, tant soit-il grand, qui vous puisse étrener.  
La terre est presque vôtre, et dans le ciel vous mettre,  
Je ne suis pas un dieu, je ne puis le promettre,  
C'est affaire au flatteur : je vous puis mon métier  
Promettre seulement, de l'encre et du papier.  
Je ne suis courtisan ni vendeur de fumées,  
Je n'ai d'ambition les veines allumées,  
Je ne saurais mentir, je ne puis embrasser  
Genoux, ni baiser mains, ni suivre, ni presser,  
Adorer, bonneter, je suis trop fantastique :  
Mon humeur d'écolier, ma liberté rustique  
Me devrait excuser, si la simplicité  
Trouvait aujourd'hui place entre la vanité.  
C'est à vous, mon grand prince, à supporter ma faute  
Et me louer d'avoir l'âme superbe et haute,  
Et l'esprit non servil, comme ayant de HENRI  
Votre père et de vous trente ans été nourri.

Un gentil chevalier qui aime de nature  
A nourrir des haras, s'il trouve d'aventure  
Un coursier généreux, qui courant des premiers  
Couronne son seigneur de palme et de lauriers,  
Et couvert de sueur, d'écume et de poussière,  
Rapporte à la maison le prix de la carrière ;  
Quand ses membres sont froids, débiles et perclus,  
Que vieillesse l'assaut, que vieil il ne court plus,





BUSTE EN MARBRE DE RONSARD





N'ayant rien du passé que la montre honorable,  
 Son bon maître le loge au plus haut de l'étable,  
 Lui donne avoine et foin, soigneux de le panser,  
 Et d'avoir bien servi le fait récompenser,  
 L'appelle par son nom, et, si quelqu'un arrive,  
 Dit : « Voyez ce cheval qui d'haleine pousse  
 Et d'ahan maintenant bat ses flancs à l'entour,  
 J'étais monté dessus au camp de Montcontour,  
 Je l'avais à Jarnac ; mais tout enfin se change. »  
 Et lors le vieil coursier qui entend sa louange,  
 Hennissant et frappant la terre, se sourit,  
 Et bénit son seigneur qui si bien le nourrit.  
 Vous aurez envers moi (s'il vous plaît) tel courage,  
 Sinon à vous le blâme, et à moi le dommage...

## A Jean Galland

### *Principal du Collège de Boncourt*<sup>1</sup>

MON GALLAND, tous les arts appris dès la jeunesse  
 Servent à l'artisan jusques à la vieillesse,  
 Et jamais le métier en qui l'homme est expert,  
 Abandonnant l'ouvrier, par l'âge ne se perd.  
 Bien que le philosophe ait la tête chenue,  
 Son esprit toutefois se pousse outre la nue :  
 Plus le corps est pesant, plus il est vif et prompt,  
 Et forçant sa prison s'envole contre-mont.  
 L'orateur qui le peuple attire par l'oreille,  
 Celui qui, disputant, la vérité réveille,  
 Et le vieux médecin, plus il court en avant,  
 Plus il a de pratique, et plus devient savant.

Mais ce bonheur n'est propre à notre poésie,  
 Qui ne se voit jamais d'une fureur saisie  
 Qu'au temps de la jeunesse, et n'a point de vigueur  
 Si le sang jeune et chaud n'écume dans le cœur,  
 Sang qui en bouillonnant agite la pensée  
 Par diverses fureurs brusquement élançée,

1. Cette pièce était primitivement dédiée au sieur L'Huillier, seigneur de Maisonfleury.

Et pousse notre esprit ore bas, ore haut,  
 Comme le sang de l'homme est généreux et chaud,  
 Et selon son ardeur nous trouvant d'aventure  
 Au métier d'Apollon préparés de nature.

Comme on voit en septembre aux tonneaux angevins  
 Bouillir en écumant la jeunesse des vins,  
 Qui chaude en son berceau à toute force gronde  
 Et voudrait tout d'un coup sortir hors de sa bonde,  
 Ardente, impatiente et n'a point de repos  
 De s'enfler, d'écumer, de jaillir à gros flots,  
 Tant que le froid hiver lui ait dompté sa force,  
 Rembarrant sa puissance ès prisons d'une écorce :  
 Ainsi la poésie en la jeune saison  
 Bouillonne dans nos cœurs ; qui n'a soin de raison,  
 Serve de l'appétit, et brusquement anime  
 D'un poète gaillard la fureur magnanime :  
 Il devient amoureux, il suit les grands seigneurs,  
 Il aime les faveurs, il cherche les honneurs,  
 Et plein de passions ni l'esprit ne repose  
 Que de nuit et de jour ardent il ne compose,  
 Soupçonneux, furieux, superbe et dédaigneux ;  
 Et de lui seulement curieux et soigneux,  
 Se feignant quelque dieu : tant la rage félonne  
 De son jeune désir son courage aiguillonne.

Mais quand trente-cinq ans ou quarante ont tiédi,  
 Ou plutôt refroidi le sang accouardi,  
 Et que les cheveux blancs des catarrhes apportent,  
 Et que les genoux froids leurs bâtiments ne portent,  
 Et que le front se ride en diverses façons ;  
 Lors la Muse s'enfuit et nos belles chansons,  
 Pégase se tarit, et n'y a plus de trace  
 Qui nous puisse conduire au sommet de Parnasse.  
 Nos lauriers sont séchés, et le train de nos vers  
 Se présente à nos yeux boiteux et de travers :  
 Toujours quelque malheur en marchant les retarde,  
 Et comme par dépit la Muse les regarde :  
 Car l'âme leur défaut, la force, et la grandeur  
 Que produisait le sang en sa première ardeur.

Et pour ce si quelqu'un désire être poète,  
 Il faut que sans vieillir être jeune il souhaite,



Prompt, gaillard, amoureux : car depuis que le temps  
 Aura dessus sa tête amassé quarante ans,  
 Ainsi qu'un rossignol tiendra la bouche close,  
 Qui près de ses petits sans chanter se repose.  
 Au rossignol muet tout semblable je suis,  
 Qui maintenant un vers dégoiser je ne puis,  
 Et fallait que des rois la courtoise largesse,  
 Alors que tout mon sang bouillonnait de jeunesse,  
 Par un riche bienfait invitât mes écrits  
 Sans me laisser vieillir sans honneur et sans prix,  
 Mais Dieu ne l'a voulu, ni la dure Fortune  
 Qui les poltrons élève et les bons importune.

Entre tous les Français j'ai seul le plus écrit,  
 Et jamais Calliope en un cœur ne se prit  
 Si ardent que le mien, pour célébrer les gestes  
 De nos rois, que j'ai mis au nombre des célestes.  
 Par mon noble travail ils sont devenus dieux,  
 J'ai rempli de leurs noms les terres et les cieux,  
 Et si, de mes labeurs qui honorent la France,  
 Je ne remporte rien qu'un rien pour récompense.

Il me fâche de voir, ores que je suis vieux,  
 Un lourd protonotaire, un muguet envieux,  
 Un plaisant courtiseur, un ravaudeur d'histoire,  
 Un qui pour se vanter nous veut forcer de croire  
 Que c'est un Cicéron, avancés devant moi,  
 Qui peux de tous côtés sonner l'honneur d'un roi.  
 Il faudrait qu'on gardât les vacants bénéfices  
 A ceux qui font aux rois et aux princes services,  
 Et non pas les donner aux hommes inconnus  
 Qui comme potirons à la cour sont venus,  
 Vieux corbeaux affamés qui faussement héritent  
 Des biens et des honneurs que les autres méritent.  
 J'ai pratiqué l'avis (comme un bon artisan)  
 De maint seigneur et prince et de maint courtisan,  
 Et n'en ai point trouvé qui ait l'âme si pleine  
 D'excellentes vertus qu'un Charles de Lorraine,  
 Doux, courtois et bénin, le Mécène et l'appui  
 Des Muses et de ceux qui s'approchent de lui.  
 Si est-ce toutefois que sa prudence haute  
 Commet sans y penser une moyenne faute :

C'est de n'avancer point (encor qu'ils soient absents)  
 Ceux que par leurs écrits il a toujours présents,  
 Et chasser loin de lui ces ventreuses harpies  
 Qui n'ont jamais des biens les mains croches remplies  
 Et le donner à ceux qui le méritent bien :  
 Car le bien mal parti ne profite de rien,  
 Et fait perdre courage aux hommes qui s'offensent  
 Que leurs doctes labeurs si tard se récompensent....

## Le Verre

*A Jean Brinon*

CEUX que la Muse aimera mieux que moi  
 (Comme un DAURAT, qui la loge chez soi)  
 Dessus leur luth qui hautement résonne  
 Diront en vers de la race BRINONNE,  
 Comme à l'envi, les grades et l'honneur,  
 Digne sujet d'un excellent sonneur.  
 Moi d'esprit bas qui rampe contre terre  
 Dirai sans plus les louanges d'un verre  
 Qu'un des BRINONS m'a présenté le jour  
 Que l'an commence à faire son retour.  
 O gentil verre ! oserai-je bien dire  
 Combien je t'aime, et combien je t'admire ?  
 Tu es heureux, et plus heureux celui  
 Qui t'inventa pour noyer notre ennui !

Ceux qui jadis les canons inventèrent,  
 Et qui d'Enfer le fer nous apportèrent,  
 Méritaient bien que là-bas Rhadamant  
 Les tourmentât d'un juste châtement :  
 Mais l'inventeur qui d'un esprit agile  
 Te façonna, fût-ce le grand Virgile,  
 Ou fût quelque autre, à qui Bacchus avait  
 Montré le sien, où gaillard il buvait,  
 Méritaient bien de bailler en la place  
 De Ganymède à Jupiter la tasse,  
 Et que leur verre aussi transparent qu'eau  
 Se fit au ciel un bel astre nouveau.



Non, ce n'est moi qui blâme Prométhée  
 D'avoir la flamme à Jupiter ôtée :  
 Il fit très bien, sans le larcin du feu,  
 Verre gentil jamais on ne t'eût vu,  
 Et seulement les fougères ailées  
 Eussent servi aux sorcières pelées.  
 Aussi vraiment c'était bien la raison  
 Qu'un feu venant de si noble maison  
 Comme est le ciel, fût la cause première,  
 Verre gentil, de te mettre en lumière,  
 Toi retenant comme célestial  
 Le rond, le creux et la couleur du ciel.

Toi, dis-je, toi, le joyau délectable  
 Qui sers les dieux et les rois à la table,  
 Qui aimes mieux en pièces t'en aller  
 Qu'à ton seigneur le poison recéler ;  
 Toi, compagnon de Vénus la joyeuse,  
 Toi qui guéris la tristesse épineuse,  
 Toi de Bacchus et des Grâces le soin,  
 Toi qui l'ami ne laisses au besoin,  
 Toi qui dans l'œil nous fais couler le somme,  
 Toi qui fais naître à la tête de l'homme  
 Un front cornu, toi qui nous changes, toi  
 Qui fais au soir d'un crocheteur un roi !  
 Aux cœurs chétifs tu remets l'espérance,  
 La vérité tu mets en évidence ;  
 Le laboureur songe par toi de nuit  
 Que de ses champs le fin or est le fruit ;  
 Et le pêcheur, qui ne dort qu'à grand'peine,  
 Songe par toi que sa nacelle est pleine  
 De poissons d'or, et le dur bûcheron  
 Ses fagots d'or, son plant le vigneron.

Mais contemplons de combien tu surpasses,  
 Verre gentil, ces monstrueuses tasses,  
 Et fût-ce celle, horrible masse d'or,  
 Que le vieillard Gérynéan Nestor  
 Buvait d'un trait, et que nul de la bande  
 N'eût su lever, tant sa masse était grande,  
 Premièrement devant que les tirer  
 Hors de la mine, il nous faut déchirer

La terre mère, et cent fois en une heure  
 Craindre le heurt d'une voûte mal seure :  
 Puis quand cet or par fonte et par marteaux  
 Laborieux s'arrondit en vaisseaux,  
 Tout ciselé de fables poétiques,  
 Et buriné de médailles antiques,  
 Père Bacchus ! quel plaisir ou quel fruit  
 Peut-il donner ? sinon faire de nuit  
 Couper la gorge à ceux qui le possèdent,  
 Ou d'irriter, quand les pères décèdent,  
 Les héritiers à cent mille procès,  
 Ou bien à table après dix mille excès,  
 Lorsque le vin sans raison nous délaisse,  
 Faire casser par sa grosseur épaisse  
 Le chef de ceux qui naguères amis  
 Entre les pots deviennent ennemis ?  
 Comme jadis après trop boire firent  
 Les Lapithois, qui les monstres défirent  
 Demi-chevaux. Mais toi, verre joli,  
 Loin de tout meurtre, en te voyant poli,  
 Net, beau, luisant, tu es plus agréable  
 Qu'un vaisseau d'or, lourd fardeau de la table :  
 Si tu n'étais aux hommes si commun  
 Comme tu es, par miracle un chacun  
 T'estimerait de plus grande valeur  
 Qu'un diamant ou qu'une perle élue.

C'est un plaisir que de voir renfrogné,  
 Un grand Cyclope à l'œuvre embesogné,  
 Qui te parfait de cendres de fougère  
 Et du seul vent de son haleine ouvrière.

Comme l'esprit enclos dans l'univers  
 Engendre seul mille genres divers,  
 Et seul en tout mille espèces diverses,  
 Au ciel, en terre, et dans les ondes perses,  
 Ainsi le vent de qui tu es formé,  
 De l'artisan en la bouche enfermé,  
 Large, petit, creux ou grand te façonne,  
 Selon l'esprit et le feu qu'il te donne.  
 Que dirai plus ? par épreuve je croi  
 Que Bacchus fut jadis lavé dans toi,



Lorsque sa mère, atteinte de la foudre,  
En avorta plein de sang et de poudre ;  
Et que dès lors quelque reste de feu  
Te demeura : car quiconques a beu  
Un coup dans toi, tout le temps de sa vie  
Plus y reboit, plus a de boire envie,  
Et de Bacchus toujours le feu cruel  
Ard son gosier d'un chaud continuel.

Je te salue, heureux verre, propice  
Pour l'amitié et pour le sacrifice.  
Quiconque soit l'héritier, qui t'aura  
Quand je mourrai, de long temps ne verra  
Son vin ni gras ni poussé dans sa tonne ;  
Et tous les ans il verra sur l'automne  
Bacchus lui rire, et plus que ses voisins  
Dans son pressoir gênera de raisins :  
Car tu es seul le meilleur héritage  
Qui puisse aux miens arriver en partage.

---

---

---

# LES ÉGLOGUES

---

## Première Églogue

ORLEANTIN COMMENCE

PUISQUE le lieu, le temps, la saison et l'envie,  
Qui s'échauffent d'amour, à chanter nous convie,  
Chantons donques, bergers, et en mille façons  
A ces vertes forêts apprenons nos chansons.

Ici de cent couleurs s'émaille la prairie,  
Ici la tendre vigne aux ormeaux se marie,  
Ici l'ombrage frais va les feuilles mouvant  
Errantes çà et là sous l'haleine du vent :  
Ici de pré en pré les soigneuses ayettes  
Vont baisant et suçant les odeurs des fleurettes :  
Ici le gazouillis enroué des ruisseaux  
S'accorde doucement aux plaintes des oiseaux :  
Ici entre les pins les Zéphires s'entendent.  
Nos flûtes cependant trop paresseuses pendent  
A nos cols endormis, et semble que ce temps  
Soit à nous un hiver, aux autres un printemps.

Sus donques ; en cet antre ou dessous cet ombrage,  
Disons une chanson : quant à ma part je gage,  
Pour le prix de celui qui chantera le mieux,  
Un cerf apprivoisé qui me suit en tous lieux.

Je le dérobai jeune au fond d'une vallée  
A sa mère au dos peint d'une peau martelée,  
Et le nourris si bien que, souvent le grattant,  
Le chatouillant, touchant, le peignant et flattant,  
Tantôt auprès d'une eau, tantôt sur la verdure,  
En douce je tournai sa sauvage nature.

Je l'ai toujours gardé pour ma belle Thoinon,  
Laquelle en ma faveur l'appelle de mon nom :



Tantôt elle le baise, et de fleurs odorées  
 Environne son front et ses cornes rameuses,  
 Et tantôt son beau col elle vient enfermer  
 D'un carcan enrichi de coquilles de mer,  
 D'où pend la croche dent d'un sanglier, qui ressemble  
 En rondeur le Croissant qui se rejoint ensemble.  
 Il va seul et pensif où son pied le conduit :  
 Maintenant des forêts les ombrages il suit,  
 Ou se mire dans l'eau d'une source moussue,  
 Ou s'endort sous le creux d'une roche bossue.  
 Puis il retourne au soir, et gaillard prend du pain  
 Tantôt dessus la table et tantôt en ma main,  
 Sautte à l'entour de moi, et de sa corne essaye  
 De cosser brusquement mon mâtin qui l'abaye,  
 Fait bruire son clairon, puis il va se coucher  
 Au giron de Thoinon qui l'estime si cher.  
 Il souffre que sa main le chevêtre lui mette,  
 Fait à houppes de soie et à mainte sonnette :  
 Dessus son dos privé met le bât embourré  
 De fougère et de mousse, et d'un cœur assuré,  
 Sans crainte de tomber, le tient par une corne  
 D'une main, et de l'autre en cent façons elle orne  
 Sa croupe de bouquets et de petits rameaux ;  
 Puis le conduit au soir à la fraîcheur des eaux,  
 Et de sa blanche main seule lui donne à boire.  
 Or quiconques aura l'honneur de la victoire  
 Sera maître du cerf, bienheureux et content  
 De donner à s'amie un présent qui vaut tant.

## ANGELOT

Je gage mon grand bouc, qui par mont et par plaine  
 Conduit seul un troupeau comme un grand capitaine ;  
 Il est fort et hardi, corpulent et puissant,  
 Brusque, prompt, éveillé, sautant et bondissant,  
 Qui gratte, en se jouant, de l'ergot de derrière  
 (Regardant les passants) sa barbe mentonnière.  
 Il a le front sévère et le pas mesuré,  
 La contenance fière et l'œil bien assuré :  
 Il ne doute les loups, tant soient-ils redoutables,  
 Ni les mâtins armés de colliers effroyables,  
 Mais planté sur le haut d'un rocher épineux  
 Les regarde passer et si se moque d'eux,

Son front est réparé de quatre grandes cornes ;  
 Les deux proches des yeux sont droites comme bornes  
 Qu'un père de famille élève sur le bord  
 De son champ qui était naguères en discord ;  
 Les deux autres, qui sont prochaines des oreilles,  
 En douze ou quinze plis se courbent à merveilles  
 D'une entorse ridée, et en tournant s'en vont  
 Cacher dessous le poil qui lui pend sur le front.

Dès la pointe du jour ce grand bouc qui sommeille  
 N'attend que le pasteur son troupelet réveille,  
 Mais il fait un grand bruit dedans l'étable, et puis  
 En poussant le crouillet, de sa corne ouvre l'huis,  
 Et guide les chevreaux qu'à grands pas il devance  
 Comme de la longueur d'une moyenne lance,  
 Puis les ramène au soir à pas comptés et longs,  
 Faisant sous ses ergots poudroyer les sablons.

Jamais en nul combat n'a perdu la bataille,  
 Rusé dès sa jeunesse, en quelque part qu'il aille  
 D'emporter la victoire : aussi les autres boucs  
 Ont crainte de sa corne, et le révèrent tous.  
 Je le gage pourtant : je le regarde,  
 Il vaut mieux que le cerf que ta Thoinon te garde.

## NAVARRIN

J'ai dans ma gibecière un vaisseau fait au tour,  
 De racine de buis, dont les anses d'autour  
 D'artifice excellent de même bois sont faites,  
 Où maintes choses sont diversement portaites.

Presque tout au milieu du gobelet est peint  
 Un satyre cornu, qui de ses bras étreint  
 Tout au travers du corps une jeune bergère,  
 Et la veut faire choir dessous une fougère.  
 Son couvre-chef lui tombe, et a de toutes parts  
 A l'abandon du vent des beaux cheveux épars :  
 La nymphe courroucée, ardente en son courage,  
 Tourne loin du satyre arrière le visage,  
 Essayant d'échapper, et de la dextre main  
 Lui arrache le poil du menton et du sein,  
 Et lui froisse le nez de l'autre main senestre,  
 Mais en vain ; car toujours le satyre est le maître.



Trois petits enfants nus de jambes et de bras,  
 Taillés au naturel, tous potelés et gras,  
 Sont gravés à l'entour : l'un par vive entreprise  
 Veut faire abandonner au satyre sa prise,  
 Et d'une infante main par deux et par trois fois  
 Prend celle du bouquin et lui ouvre les doigts.

L'autre, enflé de courroux, d'une dent bien aiguë  
 Mord ce dieu ravisseur par la cuisse pelue,  
 Se tient contre sa grève, et si fort l'a mordu  
 Que le sang sur la jambe est partout descendu.  
 Faisant signe du pouce à l'autre enfant qu'il vienne,  
 Et que par l'autre cuisse à belles dents le tienne :  
 Mais lui, tout renfrogné, pour néant supplié,  
 Se tire à dos courbé une épine du pied,  
 Assis sur un gazon de verte pimpernelle,  
 Sans se donner souci de l'autre qui l'appelle.  
 Une génisse auprès lui pend sur le talon,  
 Qui regarde tirer le poignant aiguillon  
 De l'épine cachée au fond de la chair vive,  
 Et toute est tellement à ce fait attentive  
 Que béante elle oublie à boire et à manger,  
 Tant elle prend plaisir à ce petit berger,  
 Qui en grinçant des dents tire à la fin l'épine  
 Et tombe de douleur, renversé sur l'échine.

Un houbelon rampant à bras longs et retors  
 De ce creux gobelet passementé les bords  
 Et court en se pliant à l'entour de l'ouvrage :  
 Tel qu'il est toutefois je le mets pour mon gage.

GUISIN

Je mets une houlette en lieu de ton vaisseau.  
 L'autre jour que j'étais assis près d'un ruisseau,  
 Radoubant ma musette avecque mon alêne,  
 Je vis dessus le bord le tige d'un beau frêne  
 Droit, sans nœuds et sans plis : lors me levant soudain  
 J'empoignai d'allégresse un goy dedans la main,  
 Puis coupant par le pied le bois armé d'écorce,  
 Je le fis chanceler et trébucher à force  
 Dessus le pré voisin étendu de son long :  
 En quatre gros quartiers j'en fis scier le tronc,

Au soleil je séchai sa verdeur consumée,  
Puis j'endurcis le bois pendu à la fumée.

A la fin le baillant à Jean, ce bon ouvrier  
M'en fit une houlette, et si n'y a chevrier  
Ni berger en ce bois qui ne donnât pour elle  
La valeur d'un taureau, tant elle semble belle :  
Elle a par artifice un million de nouds,  
Pour mieux tenir la main, tous marquetés de clous ;  
Et afin que son pied ne se gâte à la terre,  
Un cercle fait d'airain de tous côtés le serre :  
Une pointe de fer le bout du pied soutient,  
Rempart de la houlette, où le pasteur se tient  
Dessus la jambe gauche, et du haut il appuie  
Sa main, quand d'entonner sa lourette il s'ennuie :  
L'anse est faite de cuivre, et le haut de fer blanc  
Un peu long et courbé, où pourraient bien de rang  
Deux mottes pour jeter au troupeau qui s'é gare.  
Tant le fer est creusé d'un artifice rare.  
Une nymphe y est peinte, ouvrage non pareil,  
Essuyant ses cheveux aux rayons du soleil  
Qui deçà, qui delà dessus le col lui pendent,  
Et dessus la houlette à petits flots descendent.  
Elle fait d'une main semblant de ramasser  
Ceux du côté senestre et de les retrousser  
En frisons sur l'oreille, et de l'autre elle allonge  
Ceux du dextre côté mignotés d'une éponge.  
Et tirés fil à fil, faisant entre ses doigts  
Sortir en pressurant l'écume sur le bois.

Aux pieds de cette nymphe est un garçon qui semble  
Cueillir des brins de jonc, et les lier ensemble  
De long et de travers, courbé sur le genou :  
Il les presse du pouce et les serre d'un noud,  
Puis il fait entre deux des espaces égales,  
Façonnant une cage à mettre des cigales.  
Loin derrière son dos est gisante à l'écart  
Sa panetière enflée, en laquelle un renard  
Met le nez finement et d'une ruse étrange  
Trouve le déjeuner du garçon et le mange ;  
Dont l'enfant s'aperçoit sans être courroucé,  
Tant il est attentif à l'œuvre commencé.



Si mettrai-je pourtant une telle houlette,  
Que j'estime en valeur autant qu'une musette.

## MARGOT

Je mettrai, pour celui qui gagnera le prix,  
Un merle qu'à la glu en nos forêts je pris :  
Puis vous dirai comment il fut serf de ma cage,  
Et comme il oublia son naturel ramage.  
Un jour en l'écoutant siffler dedans ce bois  
J'eus plaisir de son vol et plaisir de sa voix,  
Et de sa robe noire, et de son bec qui semble  
Être plein de safran, tant jaune il lui ressemble :  
Et pource j'épiaï l'endroit où il buvait,  
Quand au plus chaud du jour ses plumes il lavait.

Or en semant le bord de vergettes gluées,  
Où les premières eaux du vent sont remuées,  
Je me cachai sous l'herbe au pied d'un arbrisseau,  
Attendant que la soif ferait venir l'oiseau.  
Aussitôt que le chaud eut la terre enflammée,  
Et que les bois feuillus, hérissés de ramée,  
N'empêchaient que l'ardeur des rayons les plus chauds  
Ne vinsent altérer le cœur des animaux,  
Ce merle ouvrant la gorge, et laissant l'aile pendre,  
Maté d'ardente soif, en volant vint descendre  
Dessus le bord glué, et comme il allongeait  
Le col pour s'abreuver (pauvret qui ne songeait  
Qu'à prendre son plaisir !) se voit outre coutume  
Engluer tout le col et puis toute la plume,  
Si bien qu'il ne faisait, en lieu de s'envoler,  
Si non à petits bonds sur le bord sauteler.  
Incontinent je cours, et prompte lui dérobe  
Sa douce liberté, le cachant sous ma robe :  
Puis repliant d'osier un petit labyrinthe  
Pour son buisson natal prisonnier il devint  
De ma cage, et depuis, fût le soleil sous l'onde,  
Fût qu'il montrât au jour sa belle tresse blonde,  
Fût au plus chaud midi, alors que nos troupeaux  
Étaient en remâchant couchés sous les ormeaux,  
Si bien je le veillai parlant à son oreille  
Qu'en moins de quinze jours il fut une merveille ;

Et lui fis oublier sa rustique chanson,  
 Pour retenir par cœur mainte belle leçon,  
 Toute pleine d'amour : j'ai souvenance d'une.  
 Bien que l'invention en soit assez commune,  
 Je la dirai pourtant : car par là se verra  
 Si l'oiseau sera cher à celui qui l'aura.

« XANDRIN, mon doux souci, mon œillet, et ma rose,  
 Qui peut de mes troupeaux et de moi disposer,  
 Le soleil tous les soirs dedans l'eau se repose !  
 Mais Margot pour t'amour ne saurait reposer. »

Il en sait mille encore et mille de plus belles  
 Qu'il écoute en ces bois chanter aux pastourelles :  
 Car il apprend par cœur tout cela qu'il entend,  
 Et bien qu'il me soit cher, je le gage pourtant.

---

## Églogue

### sur la Mort de Marguerite de France sœur de François I<sup>er</sup>

BIENHEUREUSE et chaste cendre,  
 Que la mort a fait descendre  
 Dessous l'oubli du tombeau,  
 Tombeau qui vraiment enserre  
 Tout ce qu'avait notre terre  
 D'honneur, de grâce et de beau ;

Comme les herbes fleuries  
 Sont les honneurs des prairies,  
 Et des prés les ruisselets,  
 De l'orme la vigne aimée,  
 Des bocages la ramée,  
 Des champs les blés nouvelets ;



Ainsi tu fus, ô Princesse  
 (Ainçois plutôt, ô Déesse),  
 Tu fus la perle et l'honneur  
 Des Princesses de notre âge,  
 Soit en force de courage  
 Ou bien en royal bonheur.

Il ne faut point qu'on te fasse  
 Un sépulcre qui embrasse  
 Mille termes en un rond  
 Pompeux d'ouvrages antiques,  
 Et brave en piliers doriques  
 Elevés à double front.

L'airain, le marbre et le cuivre  
 Font tant seulement revivre  
 Ceux qui meurent sans renom,  
 Et desquels la sépulture  
 Presse sous même clôture  
 Le corps, la vie et le nom.

Mais toi, dont la Renommée  
 Porte d'une aile animée  
 Par le monde tes valeurs,  
 Mieux que ces pointes superbes  
 Te plaisent les douces herbes,  
 Les fontaines et les fleurs.

Vous, pasteurs, que la Garonne  
 D'un demi-tour environne,  
 Au milieu de vos prés verts,  
 Faites sa tombe nouvelle,  
 Et gravez l'herbe sur elle  
 Du long cercle de ces vers :

Ici la reine sommeille,  
 Des reines la non pareille  
 Qui si doucement chanta :  
 C'est la reine Marguerite,  
 La plus belle fleur d'élite  
 Qu'onque l'Aurore enfanta.

Puis sonnez vos cornemuses,  
 Et menez au bal les Muses  
 En un cercle tout autour,  
 Soit aux jous de la froidure,  
 Ou quand la jeune verdure  
 Fera son nouveau retour.

Aux rais connus de la Lune  
 Assemblez sous la nuit brune  
 Vos Naïades et vos Dieux  
 Et avecque vos Dryades  
 Donnez-lui dix mille aubades  
 Du flageol mélodieux.

Tous les ans soit recouverte  
 De gazons sa tombe verte,  
 Et qu'un ruisseau murmurant,  
 Neuf fois recourbant ses ondes,  
 De neuf torses vagabondes  
 Aille sa tombe emmurant!

Dites à vos brebiettes :  
 Fuyez vous en, camusettes,  
 Gagnez l'ombre de ces bois ;  
 Ne broutez en cette prée,  
 Toute l'herbe en est sacrée  
 A la Nymphé de Valois.

Dites qu'à tout jamais tombe  
 La manne dessus sa tombe ;  
 Dites aux filles du ciel :  
 Venez, mouches ménagères,  
 Pliez vos ailes légères,  
 Faites ici votre miel.

Dites-leur : Troupes mignonnes,  
 Que vos liqueurs seraient bonnes,  
 Si leur douceur égalait  
 La douceur de sa parole,  
 Lorsque sa voix douce et molle  
 Plus douce que miel coulait !



Dites que les mains avares  
 N'ont pillé des lieux barbares  
 Telle Marguerite encor,  
 Qui fut par son excellence  
 L'Orient de notre France,  
 Ses Indes et son trésor.

Ombragez d'herbes la terre,  
 Tapissez-les de lierre,  
 Plantez un cyprés aussi ;  
 Et notez dedans à force  
 Sur la nouailleuse écorce  
 Derechef ces vers ici :

Pasteurs, si quelqu'un souhaite  
 D'être fait nouveau Poète,  
 Dorme au frais de ces rameaux ;  
 Il le sera sans qu'il ronge  
 Le Laurier, ou qu'il se plonge  
 Dans l'eau des tertres jumeaux.

Semez après mille roses,  
 Mille fleurettes décloses,  
 Versez du miel et du lait ;  
 Et pour annuel office,  
 Répandez en sacrifice  
 Le sang d'un blanc agnelet.

Faites encore à sa gloire,  
 Pour allonger sa mémoire,  
 Mille jeux et mille ébats :  
 Votre reine sainte et grande  
 Du haut ciel vous le commande,  
 Pasteurs, n'y faillez donc pas.

Iô, Iô, Marguerite,  
 Soit que ton esprit habite  
 Sur la nue ou dans les champs  
 Que le long oubli couronne,  
 Ois ma lyre qui te sonne,  
 Et favorise mes chants.

---

---

## LES ÉLÉGIES

---

HIER, quand bouche à bouche assis auprès de vous  
Je contemplais vos yeux si cruels et si doux,  
Dont Amour fit le coup qui me rend fantastique,  
Vous demandiez pourquoi j'étais mélancolique,  
Et que toutes les fois que me verriez ainsi,  
Vouliez savoir le mal qui causait mon souci.

Or afin qu'une fois pour toutes je vous die  
La seule occasion de telle maladie,  
Lisez ces vers, Madame, et vous verrez comment  
Et pourquoi je me deuls d'Amour incessamment.

Quand je suis près de vous, en vous voyant si belle,  
Et vos cheveux frisés d'une crêpe cautelle,  
Qui vous servent d'un rets, où vous pourriez lier  
Seulement d'un filet un Scythe le plus fier,  
Et voyant votre front et votre œil qui ressemble  
Le ciel quand ses beaux feux reluisent tous ensemble,  
Et voyant votre teint où les plus belles fleurs  
Perdraient le plus naïf de leurs vives couleurs,  
Et voyant votre ris et votre belle bouche  
Qu'Amour baise tout seul, car autre ne la touche :  
Bref, voyant votre port, votre grâce et beauté,  
Votre fière douceur, votre humble cruauté,  
Et voyant d'autre part que je ne puis atteindre  
A vos perfections, j'ai cause de me plaindre,  
D'être mélancolique, et de porter au front  
Les maux que vos beaux yeux si doucement me font.  
J'ai peur que votre amour par le temps ne s'efface,  
Je doute qu'un plus grand ne gagne votre grâce,  
J'ai peur aussi que Dieu ne vous emporte aux cieus :  
Je suis jaloux de moi, de mon cœur, de mes yeux,  
De mon corps, de mon ombre, et mon âme est éprise  
De frayeur, si quelqu'un avecque vous devise.



Je ressemble aux serpents qui gardent les vergers  
 Où sont les Pommes d'or : si quelques passagers  
 Approchent du jardin, ces serpents les bannissent,  
 Bien que d'un si beau fruit eux-mêmes ne jouissent.

Puis quand je suis contraint d'avec vous me partir,  
 Je sens hors de vos yeux une vapeur sortir  
 Qui entre dans les miens, dont soudain est saisie  
 Ma raison qui se laisse aller par fantaisie.  
 Alors sans nulle trêve, à toute heure, en tous lieux,  
 Votre belle effigie erre devant mes yeux,  
 Qui le sang et le cœur et l'âme me tourmente  
 Du désir de revoir votre personne absente.  
 Mon esprit, qui se fait du meilleur de mon sang,  
 Se dérobe de moi, me laisse froid et blanc,  
 Et, quittant sa maison, devant vos yeux séjourne.

Quelquefois au logis ce traître s'en retourne  
 Et emmène mon cœur avec lui pour vous voir.  
 Mon âme court après afin de le ravoir,  
 Mais elle pour néant dresse son entreprise,  
 Car, ainsi que le cœur, à la fin elle est prise  
 En un lieu si plaisant qu'elle perd souvenir  
 Comme le cœur captif, de plus s'en revenir.  
 Que je hais mon penser, qui fou prend hardiesse  
 De s'en aller tout seul parler à ma maîtresse !  
 Je l'aime et si le hais ; je l'aime pour autant  
 Qu'il va fidèlement mes peines racontant,  
 Et le hais pour raison que jamais ne m'appelle  
 Quand il s'enfuit de moi et va parler à elle.  
 Las ! que n'est tout mon corps en pensers transformé ?  
 La voyant nuit et jour, je serais mieux aimé.

Je ressemble à celui qui trop avare enterre  
 Son plus riche trésor au plus creux de la terre ;  
 Il a beau s'en aller en pays étranger,  
 De terres et de mer et de villes changer,  
 L'avarice jamais de son col ne détache :  
 Car son cœur est toujours où son trésor se cache ;  
 Ainsi je pense en vous, mon trésor, et ne puis  
 Vivre si par penser dedans vous je ne suis.

Quand Phébus au matin vient éclairer le monde,  
 Tirant dehors la mer sa belle tresse blonde,  
 Deux hôtes différents, l'espérance et la peur,  
 Comme mes ennemis se campent en mon cœur :  
 L'une me veut mener au lieu de mon martyre,  
 Me presse de la suivre, et l'autre m'en retire.  
 Je sens par leur discord deux effets dedans moi,  
 Maintenant le plaisir et maintenant l'émoi.  
 En si divers combats tous les jours je travaille  
 Et si ne puis gagner ni perdre la bataille.

Puis, quand la lune au soir avec ses noirs chevaux  
 Va rappelant la nuit, elle appelle mes maux,  
 Me réveille les yeux, et la nuit qui apaise  
 Le souci des humains, ne revient pour mon aise.  
 Je ne fais dans le lit que virer et tourner,  
 Je ne puis un moment d'un côté séjourner  
 Sans me tourner sur l'autre, et d'une ardente espince  
 Amour toute la nuit m'égratigne et me pince.  
 Si ce dieu me permet un moment sommeiller,  
 Incontinent en songe il me vient travailler,  
 Et frayeur sur frayeur dedans mon cœur assemble.

Tantôt je vous tiens prise et tantôt il me semble  
 Que vous fuyez de moi, ainsi que bien souvent  
 S'enfuit une fumée à l'arrivée du vent ;  
 Ou, comme fait un cerf voyant un loup sauvage,  
 Ainsi loin de mes bras s'écarte votre image.  
 Tantôt il vous transforme en tigre ou en lion  
 Ou fait dedans mes yeux voler un million  
 De figures en vain qui me tiennent en crainte  
 Et qui sont toute nuit la cause de ma plainte.

Or, comme le printemps porte toujours les fleurs,  
 L'été de sa nature amène les chaleurs,  
 Automne les raisins et l'hiver la froidure,  
 Ainsi Amour cruel apporte de nature  
 Dans le cœur de l'amant le soin et la douleur,  
 La tristesse, l'ennui, les pleurs et le malheur,  
 La crainte, le soupçon, les soucis et la peine,  
 Passions dont mon âme est pour vous toute pleine.



Puis donc vous demandez, me voyant amoureux,  
 La cause qui me fait si triste et langoureux !  
 Si de votre côté vous aviez aperçue  
 La moindre affection que pour vous j'ai reçue,  
 Et si vous, qui m'avez de flammes tout ému,  
 Aviez senti l'ardeur qui vient de votre feu,  
 Me jugeant par vous-même, auriez la connaissance  
 De mon propre malheur par votre expérience ;  
 Seriez mélancolique, et connaîtriez combien  
 Amour donne de maux pour l'attente d'un rien.

---

NOUS fîmes un contrat ensemble l'autre jour,  
 Que tu me donnerais mille baisers d'amour,  
 Colombins, tourterins, à lèvres demi-closes,  
 A soupirs soupirants la même odeur des roses,  
 A langue serpentine, à tremblotants regards,  
 De pareille façon que Vénus baise Mars,  
 Quand il se pâme d'aise au sein de sa maîtresse.  
 Tu as parfait le nombre, hélas ! je le confesse :  
 Mais l'Amour sans milieu, ami d'extrémité,  
 Ne se contente point d'un nombre limité.  
 Qui ferait sacrifice à Bacchus pour trois grappes,  
 A Pan pour trois agneaux ? Jupiter, quand tu frappes  
 De ta foudre la terre (ayant pétri dans l'air  
 Une poisseuse nue enceinte d'un éclair),  
 Ta Majesté sans nombre élance pêle-mêle  
 Pluie sur pluie épaisse et grêle dessus grêle  
 Sur champs, mers et forêts, sans regarder combien :  
 Un prince est indigent qui peut nombrer son bien.  
 L'abondance appartient à la Maison royale.  
 D'abondance en baisers ma maîtresse l'égale.

Or, toi doncques, cent fois plus belle que n'était  
 Celle qu'aux bords de Cypre une conque portait,  
 Pressurant les cheveux de sa tête immortelle,  
 Encore tout moiteux de la mer maternelle ;  
 Imite-moi ce dieu, sans être chiche ainsi  
 De tes almes baisers, dont mon cœur vit ici...

---

NOUS vivons, mon Belleau, une vie sans vie ;  
 Nous autres qui vivons, nous servons à l'envie,  
 Nous servons aux faveurs, et jamais nous n'avons  
 Un seul repos d'esprit tandis que nous vivons.  
 De tous les animaux qui vivent sur la terre  
 L'homme est le plus chétif ; car il se fait la guerre  
 Lui-mêmes à lui-même, et n'a dans son cerveau  
 Autre plus grand désir que d'être son bourreau.  
 Regarde, je te pri', le bœuf qui d'un col morne  
 Traîne pour nous nourrir le joug dessus la corne :  
 Bien qu'il soit sans raison, gros et lourd animal,  
 Jamais il n'est par lui la cause de son mal,  
 Mais patiemment le labeur il endure,  
 Et la loi qu'en naissant lui ordonna nature.  
 Puis quand il est au soir du labeur délié,  
 Il met près de son joug le travail oublié,  
 Et dort heureusement jusqu'à temps que l'aurore  
 Le réveille au matin pour travailler encore.  
 Mais nous, pauvres chétifs, soit de jour, soit de nuit,  
 Toujours quelque tristesse épineuse nous suit,  
 Qui nous lime le cœur : si quelqu'un éternue,  
 Nous sommes courroucés ; si quelqu'un par la rue  
 Passe plus grand que nous, nous tressuons d'ahan ;  
 Si nous oyons crier de nuit quelque chouan,  
 Nous hérissons d'effroi ; bref à la race humaine  
 Toujours de quelque part lui survient quelque peine ;  
 Car il ne lui suffit de ses propres malheurs  
 Qu'elle a dès le berceau, mais elle en cherche ailleurs.  
 Faveur, procès, amour, la ranceur, la feintise,  
 L'ambition, l'honneur, l'ire, la convoitise,  
 Et le sale appétit d'amonceler des biens,  
 Sont les maux étrangers que l'homme ajoute aux siens.

---

## A Genevre

LE TEMPS se passe, et se passant, Madame,  
 Il fait passer mon amoureuse flamme.

Ah ! quand je pense aux extrêmes plaisirs  
 Que je reçus durant toute une année,  
 J'ai d'y penser l'âme si étonnée



Qu'elle me fait tout tremblant devenir,  
 Tant du penser m'est doux le souvenir.  
 Quand le printemps poussait l'herbe nouvelle,  
 Qui de couleurs se faisait aussi belle  
 Qu'est la couleur d'un gaillard pagegay  
 Bleu, pers, gris, jaune, incarnat et vert-gay,  
 Dès le matin avant que les avettes  
 Eussent sucé la douceur des fleurettes  
 Qui embaumaient les jardins d'environ,  
 Vous amassiez dedans votre giron,  
 Comme une fleur entre les fleurs assise,  
 La couleur jaune, incarnate et la grise,  
 Tantôt la rousse et la blanche, et aussi  
 Le rouge œillet, le jaunissant souci,  
 La pâquerette aux petites pensées :  
 L'une sur l'autre en un rond amassées,  
 Un beau bouquet faisiez de votre main,  
 Que vous cachiez une heure en votre sein :  
 Puis me baisant, au sortir de la porte  
 Me le donniez d'une si douce sorte  
 Que tout le jour j'en sentais revenir  
 La fleur à l'œil, au cœur le souvenir.

A mon retour des champs ou de la ville,  
 D'une main blanche à presser bien subtile  
 Vous m'accoliez, et en cent et cent lieux  
 Vous me baisiez et la bouche et les yeux  
 De votre langue à baiser bien apprise.

Tantôt fronciez les plis de ma chemise,  
 A chaque pli me baisant, ou mordant  
 D'un petit trait mon front de votre dent ;  
 Tantôt frisiez de votre main vermeille  
 Mes blonds cheveux à l'entour de l'oreille,  
 Ou me pinciez, chatouilliez, et j'étais  
 Si hors de moi que rien je ne sentais,  
 Mort de plaisir, tant le plaisir extrême  
 Avait perdu ma raison et moi-même.  
 Mais ce plaisir que j'allais recevant,  
 En peu de jours se perdit comme vent,  
 Et l'amitié chaudement allumée  
 S'assoupit toute et devint en fumée,

Soit que le ciel le commandât ainsi,  
 Soit votre faute ou fût la mienne aussi,  
 Soit par malheur ou par cas d'aventure,  
 Soit que chacun ensuive sa nature  
 Par trop encline aux nouvelles amours.  
 Ah ! fier destin, nous rompîmes le cours,  
 Sans y penser, de l'amitié première,  
 Quand plus l'ardeur courait en sa carrière ;  
 Si que laissant le vieil pour le nouveau,  
 Par inconstance et fureur de cerveau,  
 Tous deux piqués d'étranges frénésies,  
 En autre part mîmes nos fantaisies :  
 Si que tous deux fâchés de trop de loi,  
 Fûmes contents de rompre notre foi  
 Pour la donner à de moindres peut-être :  
 Ainsi Amour, de toutes choses maître,  
 Ainsi le ciel et la saison des temps  
 Furent et sont et seront inconstants.

Puis de tel fait la faute est excusable.  
 Vénus qui fut déesse vénérable,  
 Navrée au cœur des flammes et des dards  
 De son enfant, aima bien le dieu Mars,  
 Ce grand guerrier nourrisson de la Thrace,  
 Peste et terreur de notre humaine race :  
 Puis en quittant les amours de ce dieu,  
 Elle choisit Adonis en son lieu :  
 Puis se fâchant d'Adonis, fut éprise  
 D'un pastoureau, d'un Phrygian Anchise  
 Qui habitait le sommet Idean :  
 Puis en laissant ce pasteur Phrygian  
 Aima Pâris de la même contrée,  
 Tant elle fut de son plaisir outrée.  
 Elle fit bien d'avoir de tous pitié :  
 Rien n'est si sot qu'une vieille amitié.

---



## Contre les Bûcherons de la Forêt de Gastine

ÉCOUTE, bûcheron, arrête un peu le bras ;  
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;  
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force  
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?  
Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur  
Pour piller un butin de bien peu de valeur,  
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses  
Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses ?

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers !  
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers  
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière  
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.

Plus l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,  
Enfant son flageolet à quatre trous percé,  
Son mâtin à ses pieds, à son flanc la houlette,  
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette ;  
Tout deviendra muet, Echo sera sans voix ;  
Tu deviendras campagne, et, en lieu de tes bois,  
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,  
Tu sentiras le soc, le çoutre et la charrue ;  
Tu perdras le silence, et haletants d'effroi  
Ni Satyres ni Pans ne viendront plus chez toi.

Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphire,  
Où premier j'accordai les langues de ma lyre,  
Où premier j'entendis les flèches résonner  
D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner ;  
Où premier, admirant ma belle Calliope,  
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,  
Quand sa main sur le front cent roses me jeta,  
Et de son propre lait Euterpe m'allaita.

Adieu, vieille forêt, adieu têtes sacrées,  
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,

Maintenant le dédain des passants altérés,  
 Qui, brûlés en l'été des rayons éthérés,  
 Sans plus trouver le frais de tes douces verdure,  
 Accusent tes meurtriers et leur disent injures.

Adieu, chênes, couronne aux vaillants citoyens,  
 Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,  
 Qui premiers aux humains donnâtes à repaitre ;  
 Peuples vraiment ingrats, qui n'ont su reconnaître  
 Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers  
 De massacrer ainsi leurs pères nourriciers !

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !  
 O dieux, que véritable est la philosophie,  
 Qui dit que toute chose à la fin périra,  
 Et qu'en changeant de forme une autre vêtira !

De Tempé la vallée un jour sera montagne,  
 Et la cime d'Athos une large campagne ;  
 Neptune quelquefois de blé sera couvert :  
 La matière demeure et la forme se perd.

---



---

---

## LES HYMNES

---

### Hymne du roi Henri III pour la victoire de Moncontour

TEL qu'un petit aigle sort,  
Fier et fort,  
De sous l'aile de sa mère,  
Et d'ongles crochus et longs  
Aux dragons  
Fait guerre, sortant de l'aire ;

Tel qu'un jeune lionneau,  
Tout nouveau,  
Quittant caverne et bocage,  
Pour premier combat assaut  
D'un cœur haut  
Quelque grand taureau sauvage ;

Tel, aux dépens de vos dos,  
Huguenots,  
Sentîtes ce jeune prince,  
Fils de roi, frère de roi,  
Dont la foi  
Mérite une autre province.

A peine sur son menton  
Un coton.  
De soie se laisse épandre,  
Jeune, trompant le trompeur,  
S'est sans peur  
Montré digne d'Alexandre.

Il a, guidant ses guerriers,  
 De lauriers  
 Orné son front et sa bande,  
 Et, capitaine parfait,  
 Sa main fait  
 Ce qu'aux autres il commande.

Il a tranché le lien  
 Gordien  
 Pour nos bonnes destinées ;  
 Il a coupé le licol  
 Qui au col  
 Nous pendait dès huit années.

Il a d'un glaive tranchant  
 Au méchant  
 Coupé la force et l'audace ;  
 Il a des ennemis morts  
 Les grands corps  
 Fait tomber dessus la place.

Ils ont été combattus,  
 Abattus,  
 Terrassés dessus la poudre,  
 Comme chênes ébranlés  
 Trébuchés  
 Dessous l'éclat d'une foudre.

De sang gisent tout couverts  
 A l'envers,  
 Témoins de sa main vaillante ;  
 Ils ont été foudroyés,  
 Poudroyés  
 Sur les bords de la Charente :

Charente, qui prend son nom  
 D'Achéron,  
 A tels esprits sert de guide,  
 Les passant comme en bateau  
 Par son eau  
 Au rivage Achérontide.



Ils sont trébuchés à bas,  
 Le repas  
 Des mâtins, sans sépulture ;  
 Et sans honneur de tombeaux  
 Les corbeaux  
 Mangent leur chair pour pâture.

Ni le tranchant coutelas,  
 Ni le bras,  
 Ni force à la guerre adextre  
 Ne sert de rien à la fin  
 Au plus fin,  
 Quand il se prend à son maître.

De fort père vient l'enfant  
 Triomphant ;  
 Le cheval ensuit sa race ;  
 Le chien qui de bon sang part  
 Va gaillard  
 De lui-mêmes à la chasse.

Ainsi Pyrrhe Achillien  
 Du Troyen  
 Coupa la guerre ancienne,  
 Ruant en l'âge où tu es  
 Les feux grecs  
 Dedans la ville troyenne.

Ainsi, prince valeureux  
 Et heureux,  
 Tu mets fin à notre guerre,  
 Qui, depuis huit ans passés,  
 Oppressés  
 Nous tenait les cœurs en serre.

Ce que les vieux n'avaient su,  
 Tu l'as pu  
 Parachever en une heure ;  
 Aussi, prince de bonheur,  
 Tout l'honneur  
 Sans compagnon te demeure

A Dieu grâces nous rendons  
 Et fendons  
 L'air sous l'hymne de victoire,  
 Poussant, gaillards et joyeux,  
 Jusqu'aux cieux  
 Ton nom, tes faits et ta gloire.

Et, soit au premier réveil  
 Du soleil,  
 Soit qu'en la mer il s'abaisse,  
 Toujours nous chantons Henri,  
 Favori  
 De Mars et de la Jeunesse.

## Hymne de la Mort

*A Louis des Masures*

MASURES, désormais on ne peut inventer  
 Un argument nouveau qui soit bon à chanter  
 Ou haut sur la trompette, ou bas dessus la lyre ;  
 Aux anciens la Muse a tout permis de dire,  
 Tellement qu'il ne reste à nous autres derniers  
 Sinon le désespoir de suivre les premiers,  
 Et béant après eux reconnaître leur trace  
 Faite au chemin frayé qui conduit sur Parnasse.

Moi donc, Masures cher, qui de longtemps sais bien  
 Qu'au sommet de Parnasse on ne trouve plus rien  
 Pour étancher la soif d'une gorge altérée,  
 Je veux aller chercher quelque source sacrée  
 D'un ruisseau non touché, qui murmurant s'enfuit  
 Dedans un beau verger loin de gens et de bruit ;  
 Source que le soleil n'aura jamais connue,  
 Que les oiseaux du ciel de leur bouche cornue  
 N'auront jamais souillée, et où les pastoureux  
 N'auront jamais conduit les pieds de leurs taureaux.  
 Je boirai tout mon soûl de cette onde pucelle,  
 Et puis je chanterai quelque chanson nouvelle,  
 Dont les accords seront peut-être si très doux  
 Que les siècles voudront les redire après nous ;  
 Et, suivant ce conseil, à nul des vieux antiques,  
 Larron, je ne devrai mes chansons poétiques ;



Car il me plaît pour toi de faire ici ramer  
 Mes propres avirons dessus ma propre mer,  
 Et de voler au ciel par une voie étrange,  
 Te chantant de la Mort la non-dite louange.

C'est une grand'Déesse, et qui mérite bien  
 Mes vers, puis qu'elle fait aux hommes tant de bien.  
 Quand elle ne ferait que nous ôter des peines,  
 Et hors de tant de maux dont nos vies sont pleines,  
 Sans nous réjoindre à Dieu le Souverain Seigneur,  
 Encore elle nous fait trop de bien et d'honneur,  
 Et la devons nommer notre mère amiable.

Où est l'homme ici-bas, s'il n'est bien misérable  
 Et lourd d'entendement, qui ne veuille être hors  
 De l'humaine prison de ce terrestre corps?

Ainsi qu'un prisonnier qui jour et nuit endure  
 Les manicles aux mains, aux pieds la chaîne dure,  
 Se doit bien réjouir à l'heure qu'il se voit  
 Délivré de prison ; ainsi l'homme se doit  
 Réjouir grandement, quand la Mort lui délie  
 Le lien qui serrait sa misérable vie,  
 Pour vivre en liberté ; car on ne saurait voir  
 Rien de né qui ne soit par naturel devoir  
 Esclave de labeur ; non seulement nous, hommes,  
 Qui vrais enfants de peine et de misères sommes,  
 Mais le soleil, la lune et les astres des cieux  
 Font avecques travail leur tour laborieux ;  
 La mer avec travail deux fois le jour chemine ;  
 La terre tout ainsi qu'une femme en gésine,  
 Qui avecque douleur met au jour ses enfants,  
 Ses fruits avec travail nous produit tous les ans ;  
 Ainsi Dieu l'a voulu, afin que seul il vive  
 Affranchi du labeur qui la race chétive  
 Des humains va rongéant de soucis langoureux.

Pour ce, l'homme est bien sot, plutôt bien malheureux,  
 Qui a peur de mourir, et même à l'heure  
 Qu'il ne peut résister que soudain il ne meure.

Se moquerait-on pas de quelque combattant,  
 Qui dans le camp entré s'irait épouvantant,  
 Ayant, sans coup ruer, le cœur plus froid que glace,  
 Voyant tant seulement de l'ennemi la face?  
 Puisque l'on est contraint sur la mer voyager,  
 Est-ce pas le meilleur, après maint grand danger,

Retourner en sa terre et revoir son rivage?  
 Puis qu'on est résolu d'accomplir un voyage,  
 Est-ce pas le meilleur de bientôt mettre à fin,  
 Pour regagner l'hôtel, la longueur du chemin?...

Que ta puissance, ô Mort, est grande et admirable :  
 Rien au monde par toi ne se dit perdurable ;  
 Mais tout ainsi que l'onde, à val des ruisseaux, fuit  
 Le pressant coulement de l'autre qui la suit ;  
 Ainsi le temps se coule, et le présent fait place  
 Au futur importun qui les talons lui trace.  
 Ce qui fut se refait ; tout coule comme une eau,  
 Et rien dessous le ciel ne se voit de nouveau ;  
 Mais la forme se change en une autre nouvelle,  
 Et ce changement-là vivre au monde s'appelle,  
 Et mourir, quand la forme en une autre s'en va ;  
 Ainsi avec Vénus la Nature trouva

Moyen de ranimer par longs et divers changes  
 La matière restant, tout cela que tu manges ;  
 Mais notre âme immortelle est toujours en un lieu,  
 Au change non sujette, assise auprès de Dieu,  
 Citoyenne à jamais de la ville éthérée,  
 Qu'elle avait si longtemps en ce corps désirée.

Je te salue, heureuse et profitable Mort,  
 Des extrêmes douleurs médecin et confort !  
 Quand mon heure viendra, Déesse, je te prie,  
 Ne me laisse longtemps languir en maladie,  
 Tourmenté dans un lit ; mais puisqu'il faut mourir,  
 Donne-moi que soudain je te puisse encourir,  
 Ou pour l'honneur de Dieu, ou pour servir mon Prince,  
 Navré, poitrine ouverte, au bord de ma province !

---



---

---

## SONNETS DIVERS

---

### Au roi Henri II

QUAND entre les Césars j'aperçois ton image  
Découvrant tout le front de laurier revêtu,  
Voyez, ce dis-je alors, combien peut la vertu  
Qui fait d'un jeune roi un César devant l'âge !

Ton peuple en ton portrait révère ton visage  
Et la main qui naguère a si bien combattu,  
Quand l'Anglais et par terre et par mer abattu,  
A la France rendit son ancien rivage.

Ce n'est petit honneur que d'être pourtrait, Sire,  
Entre les vieux Césars qui ont régi l'empire,  
Comme toi valeureux, magnanimes et justes.

Ce signe te promet, grand roi victorieux,  
Puisque vif on t'élève au nombre des augustes,  
Que mort tu seras mis là-haut entre les dieux

---

### Au roi Charles IX

APRES L'ARDEUR de la guerre cruelle,  
Je vois fleurir le beau siècle doré  
Où vous serez des vôtres adoré  
Pour la vertu qui vous est naturelle

Cette vertu, comme une fleur nouvelle  
Se montre en vous, de tous biens honoré,  
Car on ne voit un prince décoré  
D'un corps si beau, que l'âme n'en soit belle.

Donques, mon roi, si vous êtes bien né,  
Si Dieu vous a un tel sceptre donné,  
Si Mars sous vous a perdu sa colère,

N'en soyez fier, mais gracieux et doux,  
Car ces deux biens ne viennent pas de vous.  
L'un vient de Dieu, l'autre de votre mère.

---

### Au roi Henri III

UN PLUS jeune écrivain, que l'amour favorise,  
Chantera la beauté, la grâce et les attraits,  
Les arcs, les feux, les nœuds, les liens et les traits,  
Les larmes, les soupirs, l'embûche et la surprise,

La foi cent fois rompue et cent fois repromise,  
Dons, messages, écrits, prières et souhaits,  
Guerres, haines, discords, trêves, noises et paix  
De celle dont les yeux tiennent votre franchise.

Au jeune âge convient chanter telles chansons ;  
A moi d'enfler la trompe et de plus graves sons  
Réveiller par les champs les françaises armées

Et sonner les vertus de ces braves guerriers  
Qui, loin dedans l'Asie aux terres Idumées,  
Du sang royal de France ont planté les lauriers.

---

VOUS êtes déjà vieille et je le suis aussi.  
Joignons notre vieillesse et l'accolons ensemble,  
Et faisons d'un hiver qui de froidure tremble  
Autant que nous pourrons un printemps endurci.

Un homme n'est point vieil s'il ne le croit ainsi :  
Vieillard n'est qui ne veut ; qui ne veut il assemble  
Une nouvelle trame à sa vieille ; et ressemble  
Un serpent rajeuni quand l'an retourne ici.



Otez-moi de ce fard l'impudente encroûture,  
On ne saurait tromper la loi de la nature,  
Ni déridier un front condamné du miroir,

Ni durcir un tétin déjà pendant et flasque.  
Le temps de votre face arrachera le masque,  
Et deviendrai un cygne en lieu d'un corbeau noir.

## A Jean d'Aurat

### *Son précepteur*

ILS ONT MENTI, d'Aurat, ceux qui le veulent dire,  
Que Ronsard, dont la muse a contenté les rois,  
Soit moins que le Bartas, et qu'il ait par sa voix  
Rendu ce témoignage ennemi de sa lyre.

Ils ont menti, d'Aurat, si bas je ne respire,  
Je sais trop qui je suis, et mille et mille fois  
Mille et mille tourments plutôt je souffrirais  
Qu'un aveu si contraire au nom que je désire.

Ils ont menti, d'Aurat, c'est une invention  
Qui part, à mon avis, de trop d'ambition ;  
J'aurais menti moi-même en le faisant paraître ;

Francus en rougirait, et les neuf belles Sœurs  
Qui trempèrent mes vers dans leurs graves douceurs  
Pour un de leurs enfants ne me voudraient connaître.

## A lui-même

JE N'AIME POINT ces vers qui rampent sur la terre,  
Ni ces vers ampoulés, dont le rude tonnerre  
S'envole outre les airs : les uns font mal au cœur  
Des lecteurs dégoûtés, les autres leur font peur.  
Ni trop haut, ni trop bas, c'est le souverain style :  
Tel fut celui d'Homère et celui de Virgile.

---

---

## LES POÈMES

---

### A Marie Stuart

ENCORES que la mer de bien loin nous sépare,  
Si est-ce que l'éclair de votre beau soleil,  
De votre œil, qui n'a point au monde de pareil,  
Jamais loin de mon cœur par le temps ne s'égaré.

Reine, qui enfermez une reine si rare,  
Adoucissez votre ire et changez de conseil ;  
Le soleil se levant et allant au sommeil  
Ne voit point en la terre un acte si barbare.

Peuples, vous forlignez, aux armes nonchalants,  
De vos aïeux Renauds, Lancelots et Rolands,  
Qui prenaient d'un grand cœur pour les dames querelle,

Les gardaient, les sauvaient, où vous n'avez, Français,  
Encore osé toucher ni vêtir le harnais  
Pour ôter de servage une reine si belle.

---

### Fantaisie

#### *A elle-même*

BIEN que le trait de votre belle face  
Peint en mon cœur par le temps ne s'efface,  
Et que toujours je le porte imprimé  
Comme un tableau vivement animé ;  
J'ai toutefois pour la chose plus rare  
(Dont mon étude et mes livres je pare)  
Votre semblant qui fait honneur au lieu,  
Comme un portrait au temple de son Dieu.

Vous n'êtes vive en drap d'or habillée,  
Ni les bijoux de l'Inde dépouillée,  
Riches d'émail et d'ouvrages, ne font  
Luire un beau jour autour de votre front ;



Et votre main, des plus belles la belle,  
 N'a rien sinon sa blancheur naturelle,  
 Et vos longs doigts, cinq rameaux inégaux,  
 Ne sont pompeux de bagues ni d'anneaux,  
 Et la beauté de votre gorge vive  
 N'a pour carcan que sa blancheur naïve.  
 Un crêpe long, subtil et délié,  
 Pli contre pli retors et replié,  
 Habit de deuil, vous sert de couverture  
 Depuis le chef jusques à la ceinture,  
 Qui s'enfle ainsi qu'un voile, quand le vent  
 Souffle la barque et la cingle en avant.

De tel habit vous étiez accoutrée  
 Partant, hélas ! de la belle contrée  
 Dont aviez eu le sceptre dans la main,  
 Lorsque pensive, et baignant votre sein  
 Du beau cristal de vos larmes roulées,  
 Triste marchiez par les longues allées  
 Du grand jardin de ce royal château  
 Qui prend son nom de la beauté d'une eau.  
 Tous les chemins blanchissaient sous vos toiles,  
 Ainsi qu'on voit blanchir les rondes voiles  
 Et se courber bouffantes sur la mer,  
 Quand les forçats ont cessé de ramer ;  
 Et la galère au gré du vent poussée  
 Flot dessus flot s'en va toute élancée  
 Sillonnant l'eau, et faisant d'un grand bruit  
 Firouetter la vague qui la suit.  
 Lors les rochers, bien qu'ils n'eussent point d'âme,  
 Voyant marcher une si belle dame,  
 Et les déserts, les sablons et l'étang  
 Où vit maint cygne habillé tout de blanc,  
 Et des hauts pins la cime de vert peinte,  
 Vous contemplaient comme une chose sainte,  
 Et pensaient voir (pour ne voir rien de tel)  
 Une Déesse en habit d'un mortel  
 Se promener, quand l'aube retournée  
 Par les jardins poussait la matinée,  
 Et vers le soir, quand déjà le soleil  
 A chef baissé s'en allait au sommeil.

## Regret

*Pour elle-même*

COMME un beau pré dépouillé de ses fleurs,  
 Comme un tableau privé de ses couleurs,  
 Comme le ciel, s'il perdait ses étoiles,  
 La mer ses eaux, la navire ses voiles,  
 Un bois sa feuille, un antre son effroi,  
 Un grand palais la pompe de son roi,  
 Et un anneau sa perle précieuse ;  
 Ainsi perdra la France soucieuse  
 Ses ornements, en perdant la beauté  
 Qui fut sa fleur, sa couleur, sa clarté....  
 Ha ! je voudrais, Écosse, que tu pusses  
 Errer ainsi que Dèle, et que tu n'eusses  
 Les pieds formés au profond de la mer !

Ha ! je voudrais que tu pusses ramer  
 Dessus les flots légère et vagabonde  
 Comme un plongeon va léger dessus l'onde,  
 Pour t'enfuir longue espace devant  
 Le tard vaisseau qui t'irait poursuivant,  
 Sans voir jamais surgir à ton rivage  
 La belle reine à qui tu dois hommage.

Puis elle adonc qui te suivrait en vain  
 Retournerait en France tout soudain  
 Pour habiter son duché de Touraine.  
 Lors de chansons j'aurais la bouche pleine,  
 Et en mes vers si fort je la louerais,  
 Que comme un cygne en chantant je mourrais.  
 Pour mon objet j'aurais la beauté d'elle,  
 Pour mon sujet sa constance immortelle ;  
 Où maintenant la voyant absenter  
 Rien que douleur je ne saurai chanter.

Sus, Elegie, en habit noir vêtue,  
 Monte au plus haut d'une roche pointue,  
 Cherche les bois des hommes séparés,  
 Fuis-t'en aux lieux qui sont plus égarés,  
 Et, en pleurant à l'entour des rivières,  
 Raconte aux vents que je perdis naguères



Une maîtresse, une perle de prix,  
 Et une fleur, la fleur des bons esprits,  
 Une divine et rare Marguerite  
 Qui pour la France en la Savoie habite,  
 Et maintenant une reine je perds  
 Qui fut l'honneur de France et de mes vers.

---

## Promesse

C'ÉTAIT au point du jour que les songes certains  
 D'un faux imaginer n'abusent les humains,  
 Par la porte de corne entrés en nos pensées  
 Des labeurs journaliers débiles et lassées,  
 Songes qui, sans tromper par une vanité,  
 Dessous un voile obscur montrent la vérité,  
 Pendant que je dormais donnant repos à l'âme,  
 En songe m'apparut l'image d'une dame,  
 Qui montrait à son port n'être point de bas lieu,  
 Mais semblait, à la voir, sœur ou femme d'un dieu.

Ses cheveux étaient beaux, et les traits de sa face  
 Montraient diversement je ne sais quelle grâce  
 Qui domptait les plus fiers, et d'un tour de ses yeux  
 Eût apaisé la mer et sereiné les cieux.  
 Elle portait au front une majesté sainte ;  
 Sa bouche en souriant de roses était peinte :  
 Elle était vénérable, et quand elle parlait  
 Un parler emmiellé de sa lèvre coulait ;  
 Elle avait le sein beau, la taille droite et belle :  
 Et soit qu'elle marchât, soit qu'on approchât d'elle,  
 Soit riant, soit parlant, soit en mouvant le pas,  
 Devisant, discourant, elle avait des appas,  
 Des rets, des hameçons, et de la glu pour prendre  
 Les crédules esprits qui la voulaient attendre :  
 Car on ne peut fuir, si tôt qu'on l'aperçoit,  
 Que de son doux attrait prisonnier on ne soit,  
 Tant elle a de moyens, d'engins, et de manières  
 Pour captiver à soi les âmes prisonnières.

Sa robe était dorée à boutons par devant :  
 Elle avait en ses mains des ballons pleins de vent,

Des sacs pleins de fumée, et des bouteilles pleines  
 D'honneurs et de faveurs, et de paroles vaines :  
 Si quelque homme avisé les cassait de la main,  
 En lieu d'un ferme corps n'en sortait que du vain.  
 Telle enflure se voit ès torrents des vallées,  
 Quand le dos écumeux des ondes ampoulées  
 S'enfle dessous la pluie en bouteilles, qui font  
 Un monstre d'un rien, puis en rien se défont.

Autour de cette Nymphé errait une grand' bande  
 Qui d'un bruit importun mille choses demande,  
 Seigneurs, soldats, marchands, courtisans, mariniers.  
 Les uns vont les premiers, les autres les derniers,  
 Selon le bon visage et selon la caresse  
 Que leur fait en riant cette brave déesse :  
 Elle allaite un chacun d'espérance, et pourtant  
 Sans être contenté chacun s'en va content.  
 Elle donne à ceux-ci tantôt une accolade,  
 Tantôt un clin de tête, et tantôt une œillade :  
 Aux autres elle donne et faveurs et honneurs,  
 Et de petits valets en fait de grands seigneurs.  
 A son côté pendille une grande escarcelle  
 Large, profonde, creuse, où cette damoiselle  
 Découvrait sa boutique, et en montrait le front  
 Tout riche d'apparence, à la façon que font  
 Les marchands plus rusés, afin qu'on eût envie,  
 Voyant l'ombre du bien, de lui sacrer la vie.  
 Dedans cette escarcelle étaient les évêchés,  
 Abbayes, prieurés, marquisats et duchés,  
 Comtés, gouvernements, pensions, et sans ordre  
 Pendaient au fond du sac Saint Michel et son Ordre,  
 Crédits, faveurs, honneurs, États petits et hauts,  
 Connétables et pairs, maréchaux, amiraux,  
 Chanceliers, présidents, et autre maint office  
 Qu'elle promet à fin qu'on lui fasse service.  
 Tous les peuples étaient envieux et ardents  
 D'empoigner l'escarcelle et de fouiller dedans ;  
 Admiraient son enflure, et avaient l'âme émue  
 D'extrême ambition sitôt qu'ils l'avaient vue :  
 Ils ne pensaient qu'en elle, et sans plus leurs desseins  
 Étaient de la surprendre et d'y mettre les mains :  
 Et pour ce ils accouraient autour de l'escarcelle,



Comme guêpes autour d'une grappe nouvelle.  
 Quand quelqu'un murmurait, la dame l'apaisait  
 Car de sa gibecière un leurre elle faisait,  
 Qu'elle montrait au peuple, et comme trop légère,  
 Aux uns était marâtre, aux autres était mère.  
 L'un devenait content sans attendre qu'un jour :  
 L'autre attendait vingt ans (misérable séjour),  
 L'autre dix, l'autre cinq ; puis au lieu d'un office,  
 État ou pension, remboursait leur service  
 Ou bien d'un *Attendez*, ou bien, *Il m'en souvient* :  
 Mais telle souvenance en souvenir ne vient.

Le peuple, cependant, soufflait à grosse haleine,  
 Qui, suant et pressant et courant, mettait peine  
 De courtiser la Nymphé, et d'un cœur indompté,  
 Sans craindre le travail, lui pendait au côté.  
 En pompe devant elle était dame Fortune,  
 Qui sourde, aveugle, sotté, et sans raison aucune  
 Par le milieu du peuple à l'aventure allait,  
 Abaisant et haussant tous ceux qu'elle voulait,  
 Et folle et variable, et pleine de malice  
 Méprisait la vertu et chérissait le vice.

Au bruit de telle gent, qui murmurait plus haut  
 Qu'un grand torrent d'hiver, je m'éveille en sursaut,  
 Et voyant près mon lit une dame si belle,  
 Je m'enquiers de son nom, et devise avec elle :  
 « Déesse, approche-toi, conte-moi ta vertu,  
 D'où es-tu ? d'où viens-tu ? et où te loges-tu ?  
 A voir tant seulement ta brave contenance,  
 D'un pauvre laboureur tu n'as pris ta naissance :  
 Tes mains, ton front, ta face, et tes yeux ne sont pas  
 Semblables aux mortels qui naissent ici-bas. »  
 Ainsi je lui demande, et ainsi la déesse  
 Me répond à son tour : « Ronsard, je suis Promesse,  
 Dont le pouvoir hautain, superbe et spacieux  
 Commande sur la mer, en la terre et aux cieux ;  
 La troupe que tu vois me suit à la parole ;  
 Et, pour un petit mot qui de ma bouche vole,  
 Je suis crainte et servie, et si puis ébranler  
 Le cœur des plus constants, m'ayant ouï parler ;  
 J'habite ces palais et ces maisons royales,

Je loge en ces châteaux et en ces grandes salles  
 Qui ont les soliveaux argentés et dorés,  
 Superbes en piliers de marbre élaborés ;  
 Les rois, les empereurs, les seigneurs et les princes  
 Ne peuvent rien sans moi ; je garde leurs provinces,  
 Je flatte leurs sujets, et, puissante, je fais  
 La guerre quand je veux, les trêves et la paix ;  
 Je détruis les cités, je perds les républiques,  
 Je corromps la justice et les lois politiques,  
 Je fais ce que je veux, tout tremble dessous moi,  
 Et ma seule parole est plus forte qu'un roi...

« La parole, Ronsard, est la seule magie :  
 L'âme par la parole est conduite et régie ;  
 Elle émeut le courage, émeut les passions,  
 Emeut les volontés et les affections ;  
 Par elle l'amoureux peut fléchir sa maîtresse,  
 Par elle l'usurier adoucit sa rudesse,  
 Prêtant sans intérêt, et le courroux des dieux  
 S'apaise par l'effort d'un parler gracieux ;  
 Je m'en aide souvent comme d'un artifice  
 Qui contraint toute France à me faire service.  
 Et c'est le seul moyen qui mon nom fait vainqueur,  
 Car toujours la parole est maîtresse du cœur... »

---



---

---

# GAIETÉS

---

## L'Alouette

HÉ ! DIEU ! que je porte d'envie  
Aux plaisirs de ta douce vie,  
Alouette, qui de l'Amour  
Caquettes dès le point du jour,  
Lorsque des ailes tu secoues  
La rosée quand tu te joues !  
Devant que Phébus soit levé,  
Tu enlèves ton corps lavé  
Pour l'essuyer près de la nue ;  
Trémoussant d'une aile menue ;  
En te sourdant à petits bonds,  
Tu dis en l'air de si doux sons  
Composés de ta tirelire,  
Qu'il n'est amant qui ne désire,  
T'oyant chanter au renouveau,  
Comme toi devenir oiseau.

Puis, quand tu t'es bien élancée,  
Tu tombes, comme une fusée  
Qu'une jeune pucelle au soir  
De sa quenouille laisse choir,  
Quand au foyer elle sommeille,  
Pendant à front baissé l'oreille ;  
Ou bien quand en filant le jour  
Voit celui qui lui fait l'amour  
Venir près d'elle à l'impourvue,  
De honte elle abaisse la vue,  
Et son tors fuseau délié  
Loin de sa main roule à son pié.  
Ainsi tu fonds, mon alouette,  
Ma doucelette mignonnète,  
Alouette que j'aime mieux  
Que tous oiseaux qui sont aux cieus.

Tu vis sans offenser personne ;  
 Ton bec innocent ne moissonne  
 Le froment, comme ces oiseaux  
 Qui font aux hommes mille maux,  
 Soit que le blé rongent en herbe,  
 Ou soit qu'ils l'égrènent en gerbe ;  
 Mais tu vis par les sillons verts  
 De petits fourmis et de vers ;  
 Ou d'une mouche ou d'une achée  
 Tu portes aux tiens la béchée,  
 Ou d'une chenille qui sort  
 Des feuilles quand l'hiver est mort.

Et pour ce à grand tort les poètes  
 Vous accusent, vous, alouettes,  
 D'avoir votre père haï  
 Jadis jusqu'à l'avoir trahi,  
 Coupant de sa tête royale  
 La blonde perruque fatale,  
 En laquelle un crin d'or portait  
 En qui toute sa force était...  
 Ne laissez pas pourtant de dire,  
 Mieux que devant, la tirelire,  
 Et faites crever par dépit  
 Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.

Ne laissez pour cela de vivre  
 Joyeusement, et de poursuivre,  
 A chaque retour du printemps,  
 Vos accoutumés passe-temps,  
 Ainsi jamais la main pillarde  
 D'une pastourelle mignarde  
 Parmi les sillons épiant  
 Votre nouveau nid pépant,  
 Quand vous chantez ne le dérobe  
 Dedans les replis de sa robe!  
 Vivez, oiseaux, et vous haussez  
 Toujours en l'air, et annoncez  
 De votre chant et de votre aile  
 Que le printemps se renouvelle.

---



---

---

## DISCOURS

### DES MISÈRES DE CE TEMPS

---

#### A la Reine Mère

MADAME, je serais ou du plomb ou du bois,  
Si moi que la nature a fait naître François,  
Aux races à venir je ne contais la peine  
Et l'extrême malheur dont notre France est pleine.

Je veux de siècle en siècle au monde publier  
D'une plume de fer sur un papier d'acier,  
Que ses propres enfants l'ont prise et dévêtue,  
Et jusques à la mort vilainement battue.

Elle semble au marchand, accueilli de malheur,  
Lequel au coin d'un bois rencontre le voleur,  
Qui contre l'estomac lui tend la main armée,  
Tant il a l'âme au corps d'avarice affamée.  
Il n'est pas seulement content de lui piller  
La bourse et le cheval : il le fait dépouiller,  
Le bat et le tourmente, et d'une dague essaie  
De lui chasser du corps l'âme par une plaie :  
Puis en le voyant mort se sourit de ses coups,  
Et le laisse manger aux mâtins et aux loups.  
Si est-ce que de Dieu la juste intelligence  
Court après le meurtrier et en prend la vengeance :  
Et dessus une roue (après mille travaux)  
Sert aux hommes d'exemple et de proie aux corbeaux.

Mais ces nouveaux chrétiens qui la France ont pillée,  
Volée, assassinée, à force dépouillée,  
Et de cent mille coups tout l'estomac battu  
(Comme si brigandage était une vertu),

Vivent sans châtement, et à les ouïr dire  
C'est Dieu qui les conduit, et ne s'en font que rire.

Ils ont le cœur si fol, si superbe et si fier,  
Qu'ils osent au combat leur maître défier ;  
Ils se disent de Dieu les mignons, et au reste  
Qu'ils sont les héritiers du royaume céleste.  
Les pauvres insensés ! qui ne connaissent pas  
Que Dieu père commun des hommes d'ici-bas  
Veut sauver un chacun, et que la grand'clôture  
Du grand paradis s'ouvre à toute créature  
Qui croit en Jésus-Christ. Certes beaucoup de lieux  
Et de sièges seraient sans âmes dans les cieus,  
Et paradis serait une plaine déserte,  
Si pour eux seulement la porte était ouverte.  
Or eux se vantant seuls les vrais enfants de Dieu,  
En la dextre ont le glaive et en l'autre le feu,  
Et, comme furieux qui frappent et enragent,  
Volent les temples saints, et les villes saccagent.

Et quoi ? brûler maisons ; piller et brigander,  
Tuer, assassiner, par force commander,  
N'obéir plus aux rois, amasser des armées,  
Appelez-vous cela Églises réformées ?

Jésus, que seulement vous confessez ici  
De bouche et non de cœur, ne faisait pas ainsi ;  
Et saint Paul en prêchant n'avait pour toutes armes  
Sinon l'humilité, les jeûnes et les lames ;  
Et les pères martyrs, aux plus dures saisons  
Des tyrans, ne s'armaient sinon que d'oraisons,  
Bien qu'un ange du ciel, à leur moindre prière,  
En soufflant eût rué les tyrans en arrière.

Mais par force on ne peut paradis violer ;  
Jésus nous a montré le chemin d'y aller.  
Armés de patience il faut suivre sa voie ;  
Celui qui ne la suit se damne et se fourvoie...

De Bèze, je te prie, écoute ma parole,  
Que tu estimeras d'une personne folle ;  
S'il te plaît toutefois de juger sainement,  
Après m'avoir ouï tu diras autrement.  
La terre qu'aujourd'hui tu remplis toute d'armes,  
Y faisant fourmiller grand nombre de gendarmes  
Et d'avares soldats qui du pillage ardents



Naissent dessous ta voix, tout ainsi que des dents  
 Du grand serpent Thébain les hommes qui muèrent  
 Le témoin en couteaux dont ils s'entretuèrent,  
 Et nés et demi-nés se firent tous périr,  
 Si qu'un même soleil les vit naître et mourir.  
 De Bèze, ce n'est pas une terre gothique,  
 Ni une région tartare ni scythique ;  
 C'est celle où tu naquîs, qui douce te reçut,  
 Alors qu'à Vézelay ta mère te conçut ;  
 Celle qui t'a nourri et qui t'a fait apprendre  
 La science et les arts dès ta jeunesse tendre,  
 Pour lui faire service et pour en bien user,  
 Et non, comme tu fais, à fin d'en abuser.  
 Si tu es envers elle enfant de bon courage,  
 Ores que tu le peux, rends-lui son nourrissage,  
 Retire tes soldats, et au lac Genevois  
 (Comme chose exécrationnelle) enfonce leur harnois.  
 Ne prêche plus en France une Évangile armée,  
 Un Christ empistolé tout noirci de fumée,  
 Portant un morion en tête, et dans sa main  
 Un large coutelas rouge de sang humain...  
 Cela déplaît à Dieu, cela déplaît au prince ;  
 Cela n'est qu'un appas qui tire la province  
 A la sédition, laquelle dessous toi  
 Pour avoir liberté ne voudra plus de roi.

Certes il vaudrait mieux à Lausanne relire  
 Du grand fils de Thétis les prouesses et l'ire,  
 Faire combattre Ajax, faire parler Nestor,  
 Ou reblessier Vénus, ou retuer Hector,  
 Que reprendre l'Église, ou, pour être dit sage,  
 Racotrer en saint Paul je ne sais quel passage.  
 De Bèze, ou je me trompe, ou cela ne vaut pas  
 Que France en ta faveur fasse tant de combats  
 Ni qu'un prince royal pour ta cause s'empêche.

Un jour en te voyant aller faire ton prêché,  
 Ayant dessous un reître une épée au côté,  
 Mon Dieu, ce dis-je lors, quelle sainte bonté !  
 O parole de Dieu d'un faux masque trompée,  
 Puisque les prédicants prêchent à coup d'épée !  
 Bientôt avec le fer nous serons consumés,  
 Puisqu'on voit de couteaux les ministres armés.

Et lors deux surveillants, qui parler m'entendirent,  
 Avec un hausse-bec ainsi me répondirent :  
 Quoi? parles-tu de lui qui seul est envoyé  
 Du ciel pour renseigner le peuple dévoyé?  
 Ou tu es un athée, ou quelque bénéfice  
 Te fait ainsi vomir ta rage et ta malice,  
 Puisque si arrogant tu ne fais point d'honneur  
 A ce prophète saint envoyé du Seigneur.

Adonc je respondis : Appelez-vous athée  
 Celui qui dès enfance onc du cœur n'a ôtée  
 La foi de ses aïeux? qui ne trouble les lois  
 De son pays natal, les peuples ni les rois?  
 Appelez-vous athée un homme qui méprise  
 Vos songes contrefaits, les monstres de l'Église,  
 Qui croit en un seul Dieu, qui croit au Saint-Esprit,  
 Qui croit de tout son cœur au sauveur Jésus-Christ?  
 Appelez-vous athée un homme qui déteste  
 Et vous et vos erreurs comme infernale peste?  
 Et vos beaux prédicants, qui, subtils oiseleurs,  
 Pipent le simple peuple, ainsi que bateleurs,  
 Lesquels enfarinés au milieu d'une place  
 Vont jouant finement leurs tours de passe-passe ;  
 Et à fin qu'on ne voie en plein jour leurs abus,  
 Soufflent dedans les yeux leur poudre d'oribus.  
 Votre poudre est crier bien haut contre le Pape,  
 Déchiffrant maintenant sa tiare et sa chape,  
 Maintenant ses pardons, ses bulles, et son bien,  
 Et plus haut vous criez, plus êtes gens de bien.  
 Vous ressemblez à ceux que les fièvres insensent,  
 Qui cuident être vrais tous les songes qu'ils pensent.  
 Toutefois la plupart de vos rhétoriqueurs  
 Vous prêchent autrement qu'ils n'ont dedans les cœurs.

L'un monte sur la chaire ayant l'âme surprise  
 D'arrogance et d'orgueil, l'autre de convoitise,  
 Et l'autre qui n'a rien voudrait bien en avoir :  
 L'autre brûle d'ardeur de monter en pouvoir,  
 L'autre a l'esprit aigu, qui par mainte traverse  
 Sous ombre des abus la vérité renverse.  
 Vous ne ressemblez pas à nos premiers docteurs,  
 Qui, sans craindre la mort ni les persécuteurs,



De leur bon gré s'offraient aux plus cruels supplices,  
Sans envoyer pour eux je ne sais quels novices !

Que vit tant à Genève un Calvin déjà vieux,  
Qu'il ne se fait en France un martyr glorieux  
Souffrant pour sa parole ? O âmes peu hardies !  
Vous ressemblez à ceux qui font les tragédies,  
Lesquels sans les jouer demeurent tous craintifs,  
Et en donnent la charge aux nouveaux apprentifs,  
Pour n'être point moqués ni sifflés si l'issue  
De la fable n'est pas du peuple bien reçue...

Les apôtres jadis prêchaient tous d'un accord ;  
Entre vous aujourd'hui ne règne que discord ;  
Les uns sont Zvingliens, les autres Luthéristes,  
Les autres Puritains, Quintins, Anabaptistes,  
Les autres de Calvin vont adorant les pas,  
L'un est prédestiné et l'autre ne l'est pas,  
Et l'autre enrage après l'erreur Muncerienne,  
Et bientôt s'ouvrira l'école Bézienne.  
Si bien que ce Luther lequel était premier,  
Chassé par les nouveaux, est presque le dernier ;  
Et sa secte qui fut de tant d'hommes garnie  
Est la moindre des neuf qui sont en Germanie.

Vous devriez pour le moins, avant que nous troubler,  
Être ensemble d'accord sans vous désassembler ;  
Car Christ n'est pas un dieu de noise ni discorde :  
Christ n'est que charité, qu'amour et que concorde,  
Et montrez clairement par la division  
Que Dieu n'est point auteur de votre opinion.  
Mais montrez-moi quelqu'un qui ait changé de vie  
Après avoir suivi votre belle folie !  
J'en vois qui ont changé de couleur et de teint,  
Hideux en barbe longue et en visage feint,  
Qui sont plus que devant tristes, mornes et pâles,  
Comme Oreste agité de fureurs infernales.

Mais je n'en ai point vu qui soient d'audacieux  
Plus humbles devenus, plus doux ni gracieux,  
De paillards continents, de menteurs véritables,  
D'effrontés vergogneux, de cruels charitables,  
De larrons aumôniers, et pas un n'a changé  
Le vice dont il fut auparavant chargé...  
L'autre jour, en pensant que cette pauvre terre  
S'en allait (ô malheur !) la proie d'Angleterre,

Et que ses propres fils amenaient l'étranger  
 Qui boit les eaux du Rhin, à fin de l'outrager,  
 M'apparut tristement l'Idole de la France,  
 Non telle qu'elle était lorsque la brave lance  
 De Henry la gardait, mais faible, sans confort,  
 Comme une pauvre femme atteinte de la mort.  
 Son sceptre lui pendait, et sa robe semée  
 De fleurs de lis était en cent lieux entamée ;  
 Son poil était hideux, son œil hâve et profond,  
 Et nulle majesté ne lui haussait le front.  
 En la voyant ainsi, je lui dis : « O princesse,  
 Qui presque de l'Europe as été la maîtresse,  
 Mère de tant de rois, conte-moi ton malheur,  
 Et dis-moi, je te pri', d'où te vient ta douleur. »  
 Elle adonc en tirant sa parole contrainte,  
 Soupirant aigrement, me fit ainsi sa plainte :  
 « Une ville est assise ès champs savoisiens,  
 Qui par fraude a chassé ses seigneurs anciens,  
 Misérable séjour de toute apostasie,  
 D'opiniâtreté, d'orgueil et d'hérésie,  
 Laquelle (en cependant que les rois augmentaient  
 Mes bornes, et bien loin pour l'honneur combattaient)  
 Appelant les bannis en sa secte damnable,  
 M'a fait comme tu vois chétive et misérable.  
 Or mes rois, connaissant qu'une telle cité  
 Leur serait quelque jour une infélicité,  
 Délibéraient assez de la ruer par terre ;  
 Mais contre elle jamais n'ont entrepris la guerre,  
 Ou soit par négligence, ou soit par le destin,  
 Entière ils l'ont laissée et de là vient ma fin.  
 Comme ces laboureurs, dont les mains inutiles  
 Laissent pendre l'hiver un toufeau de chenilles  
 Dans une feuille sèche au faite d'un pommier ;  
 Si tôt que le soleil de son rayon premier  
 A la feuille échauffée, et qu'elle est arrosée  
 Par deux ou par trois fois d'une tendre rosée,  
 Le venin, qui semblait par l'hiver consumé,  
 En chenilles soudain apparaît animé,  
 Qui tombent de la feuille, et rampent à grand'peine,  
 D'un dos entre-cassé au milieu de la plaine.  
 L'une monte en un chêne et l'autre en un ormeau,  
 Et toujours en mangeant se traînent au coupeau ;



Puis descendent à terre et tellement se paissent  
Qu'une seule verdure en la terre ne laissent.

« Alors le laboureur voyant son champ gâté,  
Lamente pour néant qu'il ne s'était hâté  
D'étouffer de bonne heure une telle semence ;  
Il voit que c'est sa faute et s'en donne l'offense.

« Ainsi lorsque mes rois aux guerres s'efforçaient,  
Toutes en un monceau ces chenilles croissaient !  
Si qu'en moins de trois mois telle tourbe enragée  
Sur moi s'est épandue, et m'a toute mangée.

« Toutefois en mon mal je n'ai perdu le cœur,  
Pour avoir une reine à propos rencontrée,  
Qui douce et gracieuse envers moi s'est montrée.  
Elle par sa vertu (quand le cruel effort  
De ces nouveaux mutins me traînait à la mort)  
Lamentait ma fortune, et comme Reine sage  
Réconfortait mon cœur et me donnait courage.  
Elle, abaissant pour moi sa haute Majesté,  
Préposant mon salut à son autorité,  
Mêmes étant malade et mainte fois allée  
Pour m'appointer à ceux qui m'ont ainsi volée.

« Mais Dieu qui des malins n'a pitié ni merci  
(Comme au Roi Pharaon) a leur cœur endurci,  
Afin que tout d'un coup sa main puissante et haute  
Les corrige en fureur et punisse leur faute.

« Puis quand je vois mon roi, qui déjà devient grand,  
Qui courageusement me soutient et défend,  
Je suis toute guérie, et la seule apparence  
D'un prince si bien né me nourrit d'espérance...

« Cependant prends la plume, et d'un style endurci  
Contre le trait des ans, engrave tout ceci,  
Afin que nos neveux puissent un jour connaître  
Que l'homme est malheureux qui se prend à son maître. »

Ainsi, par vision la France à moi parla,  
Puis s'évanouissant de mes yeux s'envola  
Comme une poudre au vent, ou comme une fumée  
Qui se jouant en l'air est en rien consumée.

---

## Remontrance au Peuple de France

O CIEL ! ô mer ! ô terre ! ô Dieu, père commun  
 Des Juifs, et des Chrétiens, des Turcs, et d'un chacun ;  
 Qui nourris aussi bien par ta bonté publique  
 Ceux du pôle antarctique et ceux du pôle arctique ;  
 Qui donnes et raison, et vie et mouvement,  
 Sans respect de personne, à tous également ;  
 Et fais du ciel là-haut sur les têtes humaines  
 Tomber, comme il te plaît, et les biens et les peines !  
 O Seigneur tout puissant, qui as toujours été  
 Vers toutes nations plein de toute bonté,  
 De quoi te sert là-haut la foudre et le tonnerre  
 Si d'un éclat de feu tu n'en brûles la terre ?  
 Es-tu dedans un trône assis sans faire rien ?  
 Il ne faut point douter que tu ne saches bien  
 Cela que contre toi brassent tes créatures,  
 Et toutefois, Seigneur, tu le vois et l'endures !  
 Ne vois-tu pas du ciel ces petits animaux,  
 Lesquels ne sont vêtus que de petites peaux,  
 Ces petits animaux qu'on appelle les hommes  
 Qu'ainsi que bulles d'eaux tu crèves et consommes,  
 Que les doctes Romains et les doctes Grégeois  
 Nomment songe, fumée et feuillage des bois,  
 Qui n'ont jamais ici la vérité connue  
 Que je ne sais comment ou par songe ou par nue ?  
 Et toutefois, Seigneur, ils font les empêchés,  
 Comme si tes secrets ne leur étaient cachés,  
 Braves entrepreneurs et discoureurs des choses  
 Qui aux entendements de tous hommes sont closes,  
 Qui par longue dispute et curieux propos  
 Ne te laissent jouir du bien de ton repos,  
 Qui de tes sacrements effacent la mémoire,  
 Qui disputent en vain de cela qu'il faut croire,  
 Qui font trouver ton fils imposteur et menteur !  
 Ne les puniras-tu, souverain créateur ?  
 Tiendras-tu leur parti ? Veux-tu que l'on t'appelle  
 Le Seigneur des larrons et le Dieu de querelle ?  
 Ta nature y répugne, aussi tu as le nom  
 De doux, de pacifique, de clément et de bon.  
 Et, ce monde accordant, ton ouvrage admirable  
 Nous montre que l'accord t'est toujours agréable...



Certes, si je n'avais une certaine foi  
 Que Dieu par son esprit de grâce a mis en moi,  
 Voyant la chrétienté n'être plus que risée,  
 J'aurais honte d'avoir la tête baptisée,  
 Je me repentirais d'avoir été chrétien...

Mais l'Évangile saint du Sauveur Jésus-Christ  
 M'a fermement gravé une foi dans l'esprit  
 Que je ne veux changer pour une autre nouvelle ;  
 Et dussé-je endurer une mort très cruelle,  
 De tant de nouveautés je ne suis curieux,  
 Il me plaît d'imiter le train de mes aïeux.  
 Je crois qu'en paradis ils vivent à leur aise,  
 Encor qu'il n'aient suivi ni Calvin ni de Bèze.

Dieu n'est pas un menteur, abuseur ni trompeur,  
 De sa sainte promesse il ne faut avoir peur,  
 Ce n'est que Vérité, et sa vive parole  
 N'est pas comme la nôtre incertaine et frivole.  
 « L'homme qui croit en moi, dit-il, sera sauvé. »  
 Nous croyons tous en toi ! Notre chef est lavé  
 En ton nom, ô Jésus, et dès notre jeunesse  
 Par foi nous espérons en ta sainte promesse.

Et toutefois, Seigneur, par un mauvais destin  
 Je ne sais quel apôtre, apostat augustin,  
 Nous prêche le contraire, et tellement il ose  
 Qu'à toi, la Vérité, sa mensonge il oppose.

Le soir que tu donnais à ta suite ton corps,  
 Personne d'un couteau ne te pressait alors  
 Pour te faire mentir et pour dire au contraire  
 De ce que tu avais délibéré de faire.  
 Tu as dit simplement, d'un parler net et franc,  
 Prenant le pain et vin : « C'est ci mon corps et sang,  
 Non signe de mon corps. » Toutefois ces ministres,  
 Ces nouveaux défroqués, apostats et bélistres,  
 Démentent ton parler, disant que tu rêvais  
 Et que tu n'entendais les mots que tu disais.

Ils nous veulent montrer par raison naturelle  
 Que ton corps n'est jamais qu'à la dextre éternelle  
 De ton père là-haut, et veulent t'attacher  
 Ainsi qu'un Prométhée au faite d'un rocher.

Ils nous veulent prouver par la philosophie  
 Qu'un corps n'est en deux lieux ; aussi je le leur nie,  
 Car tout corps n'a qu'un lieu ; mais le tien, ô Seigneur.

Qui n'est que majesté, que puissance et qu'honneur,  
 Divin glorifié, n'est pas comme les nôtres...  
 Si tu es tout divin, tout saint, tout glorieux,  
 Tu peux communiquer ton corps en divers lieux ;  
 Tu serais impuissant si tu n'avais puissance  
 D'accomplir tout cela que ta majesté pense.

Mais quel plaisir prends-tu, pour troubler ton repos,  
 D'ouïr l'humain caquet tenir tant de propos ?  
 D'ouïr ces prédicants qui par nouveaux passages  
 En t'attachant au ciel montrent qu'ils ne sont sages,  
 Qui pipent le vulgaire et disputent de toi  
 Et rappellent toujours en doute notre foi ?

Il fait bon disputer des choses naturelles,  
 Des foudres et des vents, des neiges et des grêles,  
 Et non pas de la foi, dont il ne faut douter :  
 Seulement il faut croire et non en disputer.

Tout homme curieux lequel voudra s'enquerre  
 De quoi Dieu fit le ciel, les ondes et la terre,  
 Du serpent qui parla, de la pomme d'Adam,  
 D'une femme en du sel et de l'âne à Balaam,  
 Des miracles de Moïse et de toutes les choses  
 Qui sont dedans la Bible étrangement encloses,  
 Il y perdra l'esprit : car Dieu qui est caché,  
 Ne veut que son secret soit ainsi recherché.

Bref, nous sommes mortels, et les choses divines  
 Ne se peuvent loger en nos faibles poitrines,  
 Et de sa prescience en vain nous devisons,  
 Car il n'est pas sujet à nos sottés raisons.  
 L'entendement humain, tant soit-il admirable,  
 Du moindre fait de Dieu, sans grâce, n'est capable.  
 Mais comment pourrait l'homme avec ses petits yeux  
 Connaître clairement les mystères des cieus,  
 Quand nous ne savons pas régir nos républiques,  
 Ni même gouverner nos choses domestiques ?  
 Quand nous ne connaissons la moindre herbe des prés ?  
 Quand nous ne voyons pas ce qui est à nos pieds ?

Toutefois les docteurs de ces sectes nouvelles,  
 Comme si l'Esprit-Saint avait usé ses ailes  
 A s'appuyer sur eux, comme s'ils en avaient eu  
 Du ciel dru et menu mille langues de feu,  
 Et comme s'ils avaient (ainsi que dit la fable



De Minos) banqueté des hauts dieux à la table,  
 Sans que honte et vergogne en leur cœur trouve lieu,  
 Parlent profondément des mystères de Dieu ;  
 Ils sont ses conseillers, ils sont ses secrétaires,  
 Ils savent ses avis, ils savent ses affaires,  
 Ils ont la clef du ciel et y entrent tout seuls,  
 Ou qui veut y entrer il faut parler à eux.  
 Les autres ne sont rien sinon que grosses bêtes,  
 Gros chapperons fourrés, grasses et lourdes têtes.  
 Saint Ambrois, saint Hiérosme, et les autres docteurs  
 N'étaient que des rêveurs, des fols et des menteurs,  
 Avec eux seulement le Saint-Esprit se treuve,  
 Et du saint Évangile ils ont trouvé la feuve.

O pauvres abusés ! mille sont dans Paris,  
 Lesquels sont dès jeunesse aux études nourris,  
 Qui de contre une natte étudiants attachent  
 Mélancoliquement la pituite qu'ils crachent,  
 Desquels vous apprendriez en diverses façons,  
 Encore dix bons ans, mille et mille leçons.  
 Il ne faut se ruser de longue expérience  
 Pour être exactement docte en votre science :  
 Les barbiers, les maçons en un jour y sont clercs,  
 Tant vos mystères saints sont cachés et couverts !

Il faut tant seulement avecques hardiesse  
 Détester le Papat, parler contre la messe,  
 Être sobre en propos, barbe longue et le front  
 De rides labouré, l'œil farouche et profond,  
 Les cheveux mal peignés, le sourcil qui s'avale,  
 Le maintien renfrogné, le visage tout pâle,  
 Se montrer rarement, composer maint écrit,  
 Parler de l'Éternel, du Seigneur et de Christ,  
 Avoir d'un grand manteau les épaules couvertes,  
 Bref, être bon brigand et ne jurer que : Certes.

Il faut, pour rendre aussi les peuples étonnés,  
 Discourir de Jacob et des prédestinés,  
 Avoir saint Paul en bouche et le prendre à la lettre,  
 Aux femmes, aux enfants l'Évangile permettre,  
 Les œuvres mépriser, et haut louer la foi.  
 Voilà tout le savoir de votre belle loi.

J'ai autrefois goûté, quand j'étais jeune d'âge,  
 Du miel empoisonné de votre doux breuvage :  
 Mais quelque bon Démon, m'ayant ouï crier,  
 Avant que l'avalier me l'ôta du gosier.

Non, non, je ne veux point que ceux qui doivent naître  
 Pour un fol Huguenot me puissent reconnaître :  
 Je n'aime point ces noms qui sont finis en ots,  
 Gots, Cagots, Austrogots, Visgots et Huguenots :  
 Ils me sont odieux comme peste, et je pense  
 Qu'ils sont prodigieux à l'empire de France...  
 Vous, guerriers assurés, vous piétons, vous, soldars,  
 De Bellone conçus, jeune race de Mars,  
 Dont les fraîches vertus par la Gaule fleurissent,  
 N'ayez peur que les bois leurs feuilles convertissent  
 En huguenots armés, ou comme les Titans  
 Ils naissent de la terre en armes combattants.  
 Ne craignez point aussi les troupes d'Allemagne,  
 Ni ces reîtres mutins qu'un Français accompagne ;  
 Ils ne sont point conçus d'un fer ni d'un rocher :  
 Leur cœur se peut navrer, pénétrable est leur chair...  
 Mais ayez forte pique et bien tranchante épée,  
 Bon cœur et bonne main, bonne armure trempée,  
 La bonne targue au bras, au corps bons corselets,  
 Bonne poudre, bon plomb, bon feu, bons pistolets,  
 Bon morion en tête, et surtout une face  
 Qui du premier regard votre ennemi défasse.  
 Vous ne combattez pas, soldars, comme autrefois  
 Pour borner plus avant l'empire de vos rois ;  
 C'est pour l'honneur de Dieu et sa querelle sainte  
 Qu'aujourd'hui vous portez l'épée au côté ceinte.

Je dis pour ce grand Dieu qui bâtit tout de rien,  
 Qui jadis affligea le peuple égyptien,  
 Et nourrit d'Israël la troupe merveilleuse  
 Quarante ans aux déserts de manne savoureuse ;  
 Qui d'un rocher sans eaux les eaux fit ondoyer,  
 Fit de nuit la colonne ardente flamboyer  
 Pour guider ses enfants par monts et par vallées ;  
 Qui noya Pharaon sous les ondes salées,  
 Et fit passer son peuple ainsi que par bateaux  
 Sans danger à pied sec, par le profond des eaux.



Pour ce grand Dieu, soldars, les armes avez prises,  
 Qui favorisera vous et vos entreprises,  
 Comme il fit Josué par le peuple étranger ;  
 Car Dieu ne laisse point ses amis au danger.  
 Dieu tout grand et tout bon, qui habites les nues,  
 Et qui connais l'auteur des guerres advenues,  
 Dieu qui regardes tout, qui vois tout et entends,  
 Donne, je te supply, que l'herbe du printemps  
 Sitôt parmi les champs nouvelle ne fleurisse,  
 Que l'auteur de ces maux au combat ne périsse,  
 Ayant le corselet d'outré en outre enfoncé  
 D'une pique ou d'un plomb fatalement poussé ;  
 Donne que de son sang il enivre la terre,  
 Et que ses compagnons au milieu de la guerre  
 Renversés à ses pieds, haletants et ardents,  
 Mordent dessus le champ la poudre entre les dents,  
 Étendus l'un sur l'autre ; et que la multitude  
 Qui s'assure en ton nom, franche de servitude,  
 De fleurs bien couronnée, à haute voix, Seigneur,  
 Tout à l'entour des morts célèbre ton honneur,  
 Et d'un cantique saint chante de race en race  
 Aux peuples à venir tes vertus et ta grâce.

---

Réponse aux injures et calomnies  
 de je ne sais quels prédicantereaux  
 et ministreaux de Genève<sup>1</sup>

MISÉRABLE moqueur qui n'avais point de voix,  
 Muet comme un poisson il n'y a pas deux mois,  
 Et maintenant enflé par la mort d'un seul homme<sup>2</sup>,  
 Tu médis de mon nom que la France renomme,  
 Abayant ma vertu ; et faisant du bragard,  
 Pour te mettre en honneur tu te prends à Ronsard.

---

1. Ronsard répond ici à Florent Chrétien et à Jacques Grévin, qui avaient semé contre lui divers poèmes et discours basement calomnieux.

2. François de Lorraine, duc de Guise, tué par Poltrot.

Ainsi trop follement la puissance liquide  
 De ce fleuve écorné combattit contre Alcide.  
 Ton cœur, bien qu'arrogant, de peur devait faillir  
 Au bruit de mon renom, me venant assaillir,  
 Laborieux athlète et poudreux d'exercice,  
 Qui ne tremble jamais pour un petit novice.  
 Tes écrits sont témoins que tu m'as dérobé :  
 Du fardeau du larcin ton dos est tout courbé ;  
 Tu en rougis de honte, et en ta conscience  
 Père tu me connais d'une telle science.  
 Si quelque bonté loge encores en ton cœur,  
 Tu sens d'une furie une lente rigueur,  
 Un vengeur aiguillon qui de toi ne s'absente,  
 D'avoir osé blâmer la personne innocente ;  
 Sachant bien que tu mens et que je ne suis point  
 Des vices entaché dont ta rage me point.  
 Or je te laisse en paix ; car je ne veux descendre  
 En propos contre toi, ni moins les armes prendre.  
 Tu es faible pour moi si tu veux escrimer  
 Du bâton qui me fait par l'Europe estimer.  
 Mais si ce grand guerrier et grand soldat de Bèze  
 Se présente au combat, mon cœur sautera d'aise.  
 D'un si fort ennemi je serai glorieux,  
 Et Dieu sait qui des deux sera victorieux.  
 Hardi je planterai mes pas dessus l'arène,  
 Je raidirai les bras soufflant à grosse haleine,  
 Et happant, et servant, suant et haletant,  
 Du matin jusqu'au soir je l'irai combattant,  
 Sans délier des mains ni cestes ni couraies,  
 Que tous deux ne soyons enivrés de nos plaies.  
 J'ai de quoi me défendre et de quoi l'irriter  
 Au combat, si sa plume il veut exercer ;  
 Je sais que peut la langue et latine et grégeoise ;  
 Je suis maître joueur de la Muse françoise.  
 Vienne quand il voudra, il me verra sans peur,  
 Dur comme un fer tranchant qui s'affine au labeur,  
 Vif, ardent et gaillard, sans trembler sous l'audace  
 D'un vanteur qui par autre au combat me menace.  
 C'est lui seul que je veux aux champs escarmoucher ;  
 Je lui serai le taon qui le fera moucher,  
 Furieux, insensé, comme en une prairie  
 On voit un grand taureau forcené de furie,



Qui court et par rochers, par bois et par étangs,  
 Quand le taon importun lui tourmente les flancs...  
 Mais certes contre toi j'ai perdu le courage,  
 Qui as rapetassé de mes vers ton ouvrage ;  
 Je m'assaudrais moi-même, et ton larcin a fait  
 Que je suis demeuré content et satisfait.  
 Toutefois brièvement il me plaît de répondre  
 A quelqu'un de tes points faciles à confondre ;  
 Et si tu as souci d'ouïr la vérité,  
 Je jure du grand Dieu l'immense déité  
 Que je dirai le vrai sans fard ni sans injure,  
 Car d'être injurieux ce n'est pas ma nature ;  
 Je te laisse ce droit duquel tu as vécu,  
 Et veux quant à ce point de toi être vaincu...  
 Tu dis en vomissant dessus moi ta malice,  
 Que j'ai fait d'un grand bouc à Bacchus sacrifice ?  
 Tu mens impudemment : cinquante gens de bien  
 Qui étaient au banquet diront qu'il n'en est rien.  
 Muses qui habitez de Parnasse la croupe,  
 Filles de Jupiter qui allez neuf en troupe,  
 Venez et repoussez par vos belles chansons  
 L'injure faite à vous et à vos nourrissons.  
 Jodelle ayant gagné par une voix hardie  
 L'honneur que l'homme grec donne à la Tragédie,  
 Pour avoir, en haussant le bas style françois,  
 Contenté doctement les oreilles des rois,  
 La Brigade, qui lors au ciel levait la tête  
 (Quand le temps permettait une licence honnête),  
 Honorant son esprit gaillard et bien appris,  
 Lui fit présent d'un bouc, des Tragiques le prix.  
 Jà la nappe était mise, et la table garnie  
 Se bordait d'une sainte et docte compagnie,  
 Quand deux ou trois ensemble en riant ont poussé  
 Le père du troupeau à long poil hérissé :  
 Il venait à grand pas, ayant la barbe peinte,  
 D'un chapelet de fleurs la tête il avait ceinte,  
 Le bouquet sur l'oreille, et bien fier se sentait  
 De quoi telle jeunesse ainsi le présentait :  
 Puis il fut rejeté pour chose méprisée  
 Après qu'il eut servi d'une longue risée,  
 Et non sacrifié, comme tu dis, menteur,  
 De telle fausse bourde impudent inventeur.

Tu te plains d'autre part que ma vie est lascive,  
 En délices, en jeux, en vices excessive?  
 Tu mens méchamment ; si tu m'avais suivi  
 Deux mois, tu saurais bien en quel état je vi.  
 Or je veux que ma vie en écrit apparaisse  
 Afin que pour menteur un chacun te connaisse.

M'éveillant au matin, devant que faire rien,  
 J'invoque l'Eternel, le père de tout bien,  
 Le priant humblement de me donner sa grâce,  
 Et que le jour naissant sans l'offenser se passe ;  
 Qu'il chasse toute secte et toute erreur de moi,  
 Qu'il me veuille garder en ma première foi,  
 Sans entreprendre rien qui blesse ma province,  
 Très humble observateur des lois et de mon prince.

Après je sors du lit, et quand je suis vêtu  
 Je me range à l'étude et apprends la vertu,  
 Composant et lisant, suivant ma destinée,  
 Qui s'est dès mon enfance aux Muses enclinée.  
 Quatre ou cinq heures seul je m'arrête enfermé ;  
 Puis sentant mon esprit de trop lire assommé,  
 J'abandonne le livre et m'en vais à l'église.  
 Au retour pour plaisir une heure je devise ;  
 De là je viens dîner, faisant sobre repas,  
 Je rends grâces à Dieu ; au reste je m'ébats.

Car si l'après-dînée est plaisante et sereine,  
 Je m'en vais promener, tantôt parmi la plaine,  
 Tantôt en un village, et tantôt en un bois,  
 Et tantôt par les lieux solitaires et cois.  
 J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage ;  
 J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage.

Là, devisant sur l'herbe avec un mien ami,  
 Je me suis par les fleurs bien souvent endormi  
 A l'ombrage d'un saule ; ou, lisant dans un livre,  
 J'ai cherché le moyen de me faire revivre ;  
 Tout pur d'ambition et des soucis cuisants,  
 Misérables bourreaux d'un tas de médisants,  
 Qui font (comme ravis) les prophètes en France,  
 Pipant les grands seigneurs d'une belle apparence.  
 Mais quand le ciel est triste et tout noir d'épaisseur,  
 Et qu'il ne fait aux champs ni plaisant si bien seur,  
 Je cherche compagnie, ou je joue à la prime ;  
 Je voltige, ou je saute, ou je lutte, ou j'escrime,



Je dis le mot pour rire, et à la vérité  
 Je ne loge chez moi trop de sévérité.  
 J'aime à faire l'amour, j'aime à parler aux femmes,  
 A mettre par écrit mes amoureuses flammes ;  
 J'aime le bal, la danse et les masques aussi,  
 La musique et le luth, ennemis du souci.  
 Puis, quand la nuit brunette a rangé les étoiles,  
 Encourtinant le ciel et la terre de voiles,  
 Sans souci je me couche, et là, levant les yeux  
 Et la bouche et le cœur vers la voûte des cieux,  
 Je fais mon oraison, priant la bonté haute  
 De vouloir pardonner doucement à ma faute.  
 Au reste je ne suis ni mutin ni méchant,  
 Qui fais croire ma loi par le glaive tranchant.  
 Voilà comme je vis ; si ta vie est meilleure,  
 Je n'en suis envieux, et soit à la bonne heure !...

Tu te moques, aussi, de quoi ma poésie  
 Ne suit l'art, misérable, ains va par fantaisie,  
 Et de quoi ma fureur sans ordre se suivant  
 Eparille ses vers comme feuilles au vent ;  
 Ou comme au mois d'été, quand l'aire bien féconde  
 Sent battre de Cerès la chevelure blonde,  
 Et le vanneur mi-nu, ayant beaucoup secous  
 Le blé, de çà, de là, dessus les deux genoux,  
 Le tourne et le revire, et d'une plume épaisse  
 Sépare les bourriers du sein de la déesse ;  
 Puis du dos et des bras efforcés par ahan  
 Fait sauter le froment bien haut dessus le van.  
 Lors les bourriers volant, comme poudre menue,  
 Sans ordre çà et là se perdent en la nue,  
 Et font sur le vanneur maint tour et maint retour ;  
 L'aire est blanche de poudre et les granges d'autour.  
 Voilà comme tu dis que ma Muse sans bride  
 S'égare répandue où la fureur la guide.

Si tu avais les yeux aussi prompts et ouverts  
 A dérober mon art qu'à dérober mes vers,  
 Tu dirais que ma Muse est pleine d'artifice,  
 Et ma brusque vertu ne te serait un vice.

En l'art de poésie, un art il ne faut pas  
 Tel qu'ont les prédicants, qui suivent pas à pas  
 Leur sermon su par cœur, ou tel qu'il faut en prose,  
 Où toujours l'orateur suit le fil d'une chose.

Les poètes gaillards ont artifice à part ;  
Ils ont un art caché, qui ne semble pas art  
Aux versificateurs, d'autant qu'il se promène  
D'une libre contrainte où la Muse le mène.

As-tu point vu voler en la prime saison  
L'avette qui de fleurs enrichit sa maison ?  
Tantôt le beau narcisse et tantôt elle embrasse  
Le vermeil hyacinthe, et sans suivre une trace  
Erre de pré en pré, de jardin en jardin,  
Portant un doux fardeau de mélisse et de thym.  
Ainsi le bon esprit que la Muse époinçonne,  
Porté de la fureur, sur Parnasse moissonne  
Les fleurs de toutes parts, errant de tous côtés.  
En ce point par les champs de Rome étaient portés  
Le damoiseau Tibulle, et celui qui fit dire  
Les chansons des Grégeois à sa romaine lyre.  
Tels ne furent jamais les versificateurs  
Des Muses avortons, ni tous ces imposteurs,  
Dont l'ardente fureur d'Apollon n'a saisie  
L'âme d'une gentille et docte frénésie.  
Tel bien ne se promet aux hommes vicieux,  
Mais aux hommes bien nés qui sont aimés des cieux.

Tu sembles aux enfants qui contemplent aux nues  
Des villes, des géants, des chimères cornues,  
Et ont de tel objet le cerveau si ému  
Qu'ils pensent être vrai le masque qu'ils ont vu ;  
Ainsi tu penses vrais les vers dont je me joue,  
Qui te font enrager, et je les en avoue.

Ni tes vers ni les miens oracles ne sont pas,  
Je prends tant seulement les Muses pour ébats ;  
En riant je compose, en riant je veux lire,  
Et voilà tout le fruit que je reçois d'écrire.  
Ceux qui font autrement, ils ne savent choisir  
Les vers qui ne sont nés sinon pour le plaisir ;  
Et pource les grands rois joignent à la musique  
(Non au conseil privé) le bel art poétique.

Tu dis qu'auparavant j'étais fort renommé  
Et qu'ores je ne suis de personne estimé.  
Penses-tu que ta secte embrasse tout le monde ?  
Penses-tu que le ciel, l'air, et la terre, et l'onde  
Se fâchent contre moi pour te voir en courroux ?  
Tu te trompes beaucoup : Dieu est père de tous !



Va, pour ton aboyer, je ne perds la couronne  
 De laurier dont Phébus tout le chef m'environne ;  
 Elle ombrage mon front, signal victorieux  
 Qu'Apollon a dompté par moi ses envieux.  
 Aussitôt que la Muse eut enflé mon courage,  
 M'agitant brusquement d'une gentille rage,  
 Je sentis dans mon cœur un sang plus généreux,  
 Plus chaud et plus gaillard, qui me fit amoureux.  
 A vingt ans je choisis une belle maîtresse,  
 Et, voulant par écrit témoigner ma détresse,  
 Je vis que des Français le langage trop bas,  
 A terre se traînait sans ordre ni compas :  
 Adoncques pour hausser ma langue maternelle,  
 Indompté du labeur, je travaillai pour elle,  
 Je fis des mots nouveaux, je rappelai les vieux,  
 Si bien que son renom je poussai jusqu'aux cieus.  
 Je fis d'autre façon que n'avaient les antiques,  
 Vocables composés et phrases poétiques,  
 Et mis la poésie en tel ordre qu'après  
 Le Français fut égal aux Romains et aux Grecs.  
 Ha ! que je me repends de l'avoir apportée  
 Des rives d'Ausonie et du rivage Actée !  
 Filles de Jupiter, je vous requiers pardon !  
 Hélas ! je ne pensais que votre gentil don  
 Se dût faire l'appât de la bouche hérétique,  
 Pour servir de chansons aux valets de boutique.  
 Apporté seulement en France je l'avois  
 Pour donner passe-temps aux Princes et aux Rois.  
 Tu ne le peux nier ; car de ma plénitude  
 Vous êtes tous remplis, je suis seul votre étude ;  
 Vous êtes tous issus de ma Muse et de moi ;  
 Vous êtes mes sujets, je suis seul votre roi ;  
 Vous êtes mes ruisseaux, je suis votre fontaine,  
 Et plus vous m'épuisez, plus ma fertile veine,  
 Repoussant le sablon, jette une source d'eaux,  
 D'unurgeon éternel, pour vous autres ruisseaux.

---

---

---

## ÉPITAPHES

---

### Épitaphe de François Rabelais

SI D'UN MORT qui pourri repose  
Nature engendre quelque chose,  
Et si la génération  
Est faite de corruption,  
Une vigne prendra naissance  
De l'estomac et de la panse  
Du bon biberon qui buvait  
Toujours cependant qu'il vivait.  
Car d'un seul trait sa grande gueule  
Eût plus bu de vin toute seule  
(L'épuisant du nez en deux coups)  
Qu'un porc ne hume de lait doux,  
Qu'Iris de fleuves, ni qu'encore  
De vagues le rivage More.

Jamais le soleil ne l'a vu,  
Tant fut-il matin, qu'il n'eût bu,  
Et jamais au soir la nuit noire,  
Tant fut tard, ne l'a vu sans boire,  
Car altéré sans nul séjour  
Le galant buvait nuit et jour.

Mais quand l'ardente canicule  
Ramenait la saison qui brûle,  
Demi-nu se troussait les bras,  
Et se couchait tout plat à bas  
Sur la jonchée entre les tasses,  
Et parmi des écuelles grasses  
Sans nulle honte se touillant,  
Allait dans le vin barbouillant  
Comme une grenouille en la fange :  
Puis ivre chantait la louange  
De son ami le bon Bacchus,  
Comme sous lui furent vaincus



Les Thébains, et comme sa mère  
 Trop chaudement reçut son père,  
 Qui, en lieu de faire cela,  
 Las ! toute vive la brûla.  
 Il chantait la grande massue,  
 Et la jument de Gargantue,  
 Le grand Panurge et le pays  
 Des Papimanes ébahis,  
 Leurs lois, leurs façons et demeures,  
 Et frère Jean des Antoumeurs,  
 Et d'Epistème les combats ;  
 Mais la Mort, qui ne buvait pas,  
 Tira le buveur de ce monde,  
 Et orès le fait boire en l'onde  
 Qui fuit trouble dans le giron  
 Du large fleuve d'Achéron.

Or toi, quiconque sois, qui passes,  
 Sur sa fosse répands des tasses,  
 Répands du bril et des flacons,  
 Des cervelas et des jambons :  
 Car si encor dessous la lame  
 Quelque sentiment a son âme,  
 Il les aime mieux que les lis,  
 Tant soient-ils fraîchement cueillis.

---

### Épitaphe de Thomas

LA VOLUPTÉ, la gourmandise,  
 Le vin et le discord aussi,  
 Et l'une et l'autre paillardise,  
 Avec Thomas logent ici.

En lieu d'une moisson partie  
 D'entre les fleurs du renouveau,  
 Toujours le chardon et l'ortie  
 Puisse égratigner son tombeau !

---

---

---

DERNIERS VERS  
DE PIERRE DE RONSARD

---

Stances

J'AI VARIÉ ma vie en dévidant la trame  
Que Clothon me filait entre malade et sain :  
Maintenant la santé je logeais en mon sein,  
Tantôt la maladie, extrême fléau de l'âme.

La goutte, jà vieillard, me bourrela les veines,  
Les muscles et les nerfs, exécration douleur !  
Montrant en cent façons, par cent diverses peines,  
Que l'homme n'est sinon le sujet de malheur.

L'un meurt en son printemps, l'autre attend la vieillesse,  
Le trépas est tout un, les accidents divers ;  
Le vrai trésor de l'homme est la verte jeunesse,  
Le reste de nos ans ne sont que des hivers.

Pour longtemps conserver telle richesse entière,  
Ne force ta nature, ains ensuis la raison ;  
Fuis l'amour et le vin, des vices la matière ;  
Grand loyer t'en demeure en ta vieille saison.

La jeunesse des dieux aux hommes n'est donnée  
Pour gaspiller sa fleur ; ainsi qu'on voit fanir  
La rose par le chaud, ainsi, mal gouvernée,  
La jeunesse s'enfuit sans jamais revenir.

---



## Sonnets

MÉCHANTES nuits d'hiver, nuits filles de Cocyte,  
 Que la Terre engendra, d'Encelade les sœurs ;  
 Serpentes d'Alecton et fureur des fureurs,  
 N'approchez de mon lit, ou bien tournez plus vite.

Que fait tant le soleil au giron d'Amphitrite ?  
 Lève-toi, je languis, accablé de douleurs ;  
 Mais ne pouvoir dormir, c'est bien de mes malheurs  
 Le plus grand, qui ma vie enchagrine et dépîte.

Seize heures, pour le moins, je meurs les yeux ouverts,  
 Me tournant, me virant de droit et de travers  
 Sus l'un, sus l'autre flanc ! je tempête, je crie.

Inquiet je ne puis en un lieu me tenir,  
 J'appelle en vain le jour, et la mort je supplie,  
 Mais elle fait la sourde, et ne veut pas venir.

AH ! LONGUES NUITS d'hiver, de ma vie bourrelles,  
 Donnez-moi patience, et me laissez dormir !  
 Votre nom seulement, et suer et frémir  
 Me fait par tout le corps, tant vous m'êtes cruelles.

Le sommeil tant soit peu n'évente de ses ailes  
 Mes yeux toujours ouverts, et ne puis affermir  
 Paupière sur paupière, et ne fais que gémir,  
 Souffrant comme Ixion des peines éternelles.

Vieille ombre de la terre, ainçois ombre d'enfer,  
 Tu m'as ouvert les yeux d'une chaîne de fer,  
 Me consumant au lit, navré de mille pointes ;

Pour chasser mes douleurs, amène-moi la mort ;  
 Ha, Mort ! le port commun, des hommes le confort,  
 Viens enterrer mes maux, je t'en prie à mains jointes.

QUOI, mon âme, dors-tu, engourdie en ta masse?  
 La trompette a sonné, serre bagage et va  
 Le chemin déserté que Jésus-Christ trouva,  
 Quand tout mouillé de sang racheta notre race.

C'est un chemin fâcheux, borné de peu d'espace,  
 Tracé de peu de gens, que la ronce pava,  
 Où le chardon poignant ses têtes éleva ;  
 Prends courage pourtant, et ne quitte la place.

N'appose point ta main à la mansine, après  
 Pour ficher ta charrue au milieu des guérets,  
 Retournant coup sur coup en arrière ta vue.

Il ne faut commencer, ou du tout s'employer ;  
 Il ne faut point mener, puis laisser ta charrue :  
 Qui laisse son métier n'est digne de loyer.

---

IL FAUT laisser maisons, et vergers et jardins,  
 Vaisselles et vaisseaux que l'artisan burine,  
 Et chanter son obsèque en la façon du cygne  
 Qui chante son trépas sur les bords Méandrins.

C'est fait ! j'ai dévidé le cours de mes destins,  
 J'ai vécu, j'ai rendu mon nom assez insigne ;  
 Ma plume vole au ciel, pour être quelque signe,  
 Loin des appas mondains qui trompent les plus fins.

Heureux qui ne fut onc, plus heureux qui retourne  
 En rien comme il était, plus heureux qui séjourne,  
 D'homme fait nouvel ange, auprès de Jésus-Christ,

Laissant pourrir çà-bas sa dépouille de boue,  
 Dont le sort, la Fortune et le Destin se joue,  
 Franc des liens du corps, pour n'être qu'un esprit.

---



## Le Tombeau de l'Auteur

*Composé par lui-même*

RONSARD repose ici, qui, hardi dès l'enfance,  
 Détourna d'Hélicon les Muses en la France,  
 Suivant le son du luth et les traits d'Apollon ;  
 Mais peu valut sa Muse encontre l'aiguillon  
 De la mort, qui cruelle en ce tombeau l'enserre ;  
 Son âme soit à Dieu, son corps soit à la terre !

---

## A son Ame

AMELETTE Ronsardelette,  
 Mignonnelette, doucelette,  
 Très chère hôtesse de mon corps,  
 Tu descends là-bas faiblelette,  
 Pâle, maigrelette, seulette,  
 Dans le froid royaume des morts.

Toutefois simple, sans remords  
 De meurtre, poison, et rancune,  
 Méprisant faveurs et trésors  
 Tant enviés par la commune,  
 Passant, j'ai dit, suis ta fortune ;  
 Ne trouble mon repos : je dors !

---

---

---

## GLOSSAIRE

---

### A

*Aboyer*, 173, 222, s'emploie avec un complément direct, aboyer après quelqu'un.

*Abus*, 132, 212, erreur.

*Accort*, 34, clairvoyant.

*Accouarder*, 55, rendre couard.

*Adonc*, 45, alors.

*Adoniser*, 31, parer.

*Aggraver*, 57, alourdir.

*Aimantin*, 26, qui est de la nature de l'aimant.

*Ainçois*, 31, 179, 231, mais plutôt.

*Ains*, 130, 232, mais. — *Ains que*, 53, 122, avant que.

*Ainsi*, 40, 122, 149, 150, 157, introduit souvent un souhait ou un serment, à l'imitation de *sic* en latin.

*Alangorer*, 154, rendre languissant.

*Alme*, 185, sacré (latinisme).

*Amant*, 117 (adjectif), amoureux.

*Amiable*, 195, digne d'amour.

*Antérot*, 149, transcription du grec, nom du dieu ennemi d'Eros.

*Antérotique*, 150, adjectif tiré d'Antérot, voir *Antérot*.

*Appointer* (s' — à quelqu'un), 216, entrer en composition avec quelqu'un.

*Ardre*, 28, 162, 171, brûler.

*Arène*, 111, sable; 47, banc de sable.

*Argument*, 194, thème, sujet poétique (latinisme).

*Arraisonner*, 32 (réfléchi), s'entretenir avec soi-même.

*Artifice*, 176, art; d'—, 84, avec art.

*Attaquer*, 123, affronter.

*Auprès de*, 135, en comparaison de.

*Avara*, 181, 211, avide (latinisme).

*Aveine*, 51, avoine.

*Avarice*, 209, avidité.

*Avelle*, 136, 172, abeille.

### B

*Baller*, 43, 79, danser.

*Bastant*, 30, suffisant (italianisme courant au xvi<sup>e</sup> siècle).

*Baste*, 38, suffit! soit! (italianisme).

*Bechée*, 146, 158, 208, bequée.

*Bestial*, 109, bétail.

*Biberon*, 143, 229, buveur.

*Blandice*, 72, caresse, séduction.

*Blandir*, 54, flatter.

*Bourrier*, 226, paille et impuretés du blé que l'on vanne.

*Brave*, 117, 179, orgueilleux.

*Braver*, 88 (réfléchi), s'enorgueillir.

*Brigade*, 110, troupe. A la page 222, désigne le groupe des poètes qui formèrent l'école de Ronsard.

*Brûl*, 229, (?)

*Bruit*, 106, renommée.

### C

*Carcan*, 139, 173, 201, collier.

*Cautelle*, 182, artifice.

*Ceston*, 138, ceinture (mot pris au grec).

*Chaloir*, de rien ne me chaut 24, il ne m'importe en rien, lui qui ne s'en chaut, 54, lui qui ne s'en préoccupe pas.

*Charûles*, 119, 140, 141, transcription du nom que les Grecs donnaient aux Grâces. Ronsard l'emploie bien plus souvent que le nom latin.

*Charme*, 107, incantation magique (latinisme).

*Chevêtre*, 173, licou.



*Coche*, 59, char (mot féminin dans l'ancienne langue).  
*Coint*, 40, élégant, agréable.  
*Commune*, 233, la foule, le vulgaire.  
*Compas*, 120, mesure. — *Par*, 121, d'une façon bien mesurée et rythmée.  
*Conduist*, 151, passé défini de conduire, conforme à l'ancienne conjugaison forte.  
*Conseil*, 194, 199, au sens latin de « projet ».  
*Consommer*, 57, 149, *consumer*, 212. Jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle *consommer* et *consumer* ont été employés concurremment, sans distinction de sens.  
*Convoi*, 47, chant destiné à accompagner un cortège (de noces, de départ, etc.).  
*Coral*, 139, 163, corail.  
*Cosser*, 173, heurter de la tête, se dit des bêtes à cornes.  
*Courage*, 97, au sens ancien de « cœur ».  
*Crêpe*, 24, 25, 26, etc. (adjectif), bouclé, frisé.  
*Crouillet*, 174, barre de bois formant verrou.  
*Cruider*, 212, croire. Au v. 81, infinitif pris substantivement, personnage allégorique emprunté au *Roman de la Rose*, où il incarne la Présomption.

D

*Découpé*, 25, entrecoupé.  
*Défaillir*, 144, 166, au sens de manquer, faire défaut.  
*Dévauder*, 157, priver par force.  
*Déla*, 202, Délôs.  
*Déliore*, 30 (adjectif), libre.  
*Dépandre*, 30, dépenser.  
*Dépit*, 122 (adjectif), irascible, furieux.  
*Desserte*, 105, mérite.

*Deux* ou *deuls*, 82, 94, 182, première personne du présent de l'indicatif de *douloir* (réfléchi), se plaindre, souffrir.  
*Devant-hier*, 45, avant-hier.  
*Dispost*, 58, doublet de *dispos*, refait sur le latin.  
*Doctrine*, 121, science.  
*Doute*, 100, au sens ancien de crainte.  
*Douter*, 116, 173, 182, redouter.

## E

*Ecarter*, 106 (réfléchi), se répandre.  
*Echafaud*, 103, au sens propre, qui est estrade, et par extension scène.  
*Eclairer*, 89, faire des éclairs.  
*Ecumière*, 40, la fille *écumière*, 26, la fille (Vénus) née de l'écume de la mer.  
*Empoudrer*, 22, emplir de poussière.  
*Empreindre*, 99, imprégner.  
*En-ondér*, 26, faire onduler (ses cheveux).  
*Enreter*, 34, prendre dans des rets.  
*Entorse*, 174, torsade.  
*Entre-sembler*, 70, neutre, au sens du réfléchi, se ressembler.  
*Epoindre*, 132, 145, piquer, exciter.  
*Epoïnçonner*, 36, 37, 135, 225, aiguillonner, exciter.  
*Erre* (*grant*), 106, locution adverbiale, rapidement.  
*Escofion*, 53, sorte de bonnet.  
*Estomac*, 44, 106, 209, poitrine.  
*Etrange*, 44, 103, étranger.  
*Etranger*, verbe actif, rendre étranger.  
*Euroie*, 122, l'Eurotas.  
*Eventer*, 25, exposer au vent, et, au figuré, répandre.

F

*Faillir*, 76, 84, se tromper.  
*Fallace*, 56, tromperie.  
*Fantaisie*, 147, au sens grec d'imagination.  
*Fantastique*, 185, fantasque, fou.

*Faux*, 134, 147, mauvais : dans l'expression *faux garçon*.

*Fère*, 33, bête sauvage.

*Festoyer*, 43, employé avec un complément direct, faire fête à.

*Franc*, 110, libre.

*Franchise*, 27, 54, 198, condition de l'homme libre.

*Fuir*, 107, échapper à la mémoire (latinisme).

*Fureur*, 92, au sens latin de démenche.

*Furieux*, 106, insensé. Ici des « vers furieux » sont des vers qu'anime la fureur poétique.

## G

*Géner*, 173, verbe transitif, fouler (en parlant des raisins dans le pressoir).

*Gentil*, 97, 98, 110, au sens ancien de noble de naissance.

*Gentillesse*, 28, noblesse.

*Glouement*, 105, avidement.

*Grève*, 61, 175, jambe.

*Guerdon*, 132, salaire.

*Guide*, 103, toujours féminin dans la langue du xvi<sup>e</sup> siècle.

## H

*Haineux*, 97, employé comme substantif, ennemi.

*Halener*, 130, souffler sur, s'emploie avec un complément direct.

*Harsoir*, 40, hier soir.

*Hébrieu*, 142, ne compte que pour deux syllabes, comme *ouvrier*, *meurtrier*, etc.

*Heure*, à *l'heure*, 76, sur *l'heure*; 130, alors.

## I

*Idole*, 215, image (hellénisme); à la page 144, employé au sens d'ombre, image vaine.

*Impourvu* (*A l'*), 113, à *l'impourvue*, 207, au dépourvu.

*Infant*, 175, enfantin.

*Insenser*, 213, rendre insensé.

*Io*, 30, 109, 181, exclamation exprimant la joie, prise par les poètes de la Pléiade aux lyriques grecs.

*Ire*, 29, « chagrin » plutôt que « colère ».

## J

*Ja*, 39, 44, 47, etc., déjà.

## L

*Lame*, 95, pierre sépulcrale.

*Lamenter*, 63, 79, 83, etc., employé comme neutre dans l'ancienne langue au sens du réfléchi, se lamenter.

*Lecteur du roi*, 122, ancien nom des professeurs du Collège de France.

*Lerclot*, 158, nom tiré du refrain de certaines chansons rustiques (comparer *dorenlot*, sorte de pastourelle, et *lourette*, 176).

*Librairie*, 90, bibliothèque.

*Lourette*, 176, sorte de chanson.

Voit *Lerclot*.

*Loyer*, 230, 232, salaire.

## M

*Maintenant*, 38, tantôt.

*Malin*, 110, au sens du latin *malignus*: « Je ne puis malignement cacher... »

*Manicles*, 195, menottes.

*Mansine*, 34, manche de la charrue.

*Mauvaistié*, 41 (vieux mot), méchanteté.

*Mésonge*, 159, 217, féminin jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle.

*Meurtrier*, 189, 209, ne compte que pour deux syllabes; dans ce mot, comme dans *ouvrier*, etc., la diérèse ne s'est produite qu'au xvii<sup>e</sup> siècle.

*Mignotter*, 36, 176, caresser; au figuré, 27, disposer d'une façon gracieuse.

*Mouvoir*, 149, employé avec un complément direct, émouvoir.



*Murmure*, 115, formule d'incantation magique.

## N

*Naij*, 181, 201, naturel.

*Navrer*, 42, 196, blesser.

*Néant (Pour)*, 83, 89, vainement.

*Népenthe*, mot pris à Homère, et que Ronsard lui-même (cité par Nicot, en son *Trésor de la langue française*) définit « un breuvage ayant telle vertu que quiconque en buvait pour ce jour-là ne pouvait sentir en son esprit aucune fâcherie ».

*Neufard*, 49, nénuphar.

*Nier*, 158, employé avec un complément direct, refuser (latinisme).

*Noud*, 24, 74, 148, 176, nœud.

*Nouilleux*, 181, nouveaux.

## O

*Oblivieux*, 131, qui verse l'oubli (latinisme).

*Billader*, 28, s'emploie comme verbe actif, jeter les yeux sur.

*Offensé, voix offensée de peur*, 37, (latinisme), voix que la peur arrête.

*Oribus (Poudre d')*, 212, « pour se moquer de ces poudres auxquelles les charlatans attribuent de merveilleuses propriétés, comme si elle était d'or ou pouvait faire de l'or (Trévoux). »

*Oirai*, 130, futur d'*ouir*.

*Ois*, 181, impératif d'*ouir*.

*Ombre*, 128, souvent masculin dans l'ancienne langue.

*Or*, 57, etc., maintenant. *Or... or*, 25, 26, 33, etc.; *ore... ores*, 24, etc.; *ores... ores*, 38, etc.; tantôt... tantôt.

*Ordonné*, 129, épithète de fête, fête régulièrement instituée, solennelle.

*Ores*, 80, 156, etc., maintenant.

Voir *Or*.

*Orque*, 113, transcription d'*Orcus*, l'enfer des Latins.

*Ouvrier*, 47, 170, 176, ne compte que pour deux syllabes dans le vers, selon l'usage de l'ancien français.

## P

*Papegay*, 187, perroquet.

*Partir*, 168, partager. (Réfléchi), 183, se séparer.

*Peinture*, 150, portrait.

*Pelu*, 175, velu.

*Pendre*, 90, dépendre.

*Perleux*, 40, couvert de perles (de rosée).

*Perruque*, 58, 90, chevelure.

*Pertuiser*, 147, percer de trous.

*Plastron*, 133, cuirasse qui ne couvrirait que le devant du buste.

*Plus*, 32, 76, 120, 202, employé comme superlatif « le plus ».

*Poindre*, 24, 42, 106, piquer; (au figuré), 40, exciter.

*Pointure*, 55, piquer.

*Poison*, 41, 53 (féminin), boisson.

*Poliot*, 49, sorte de menthe.

*Pompon*, 113, melon.

*Pouliot*, 158, plante du genre des menthes.

*Pourpris*, 130, logis; (plus spécialement), 140, enclos, jardin.

*Pourtraire*, 122, 131, 197, représenter par le dessin, la peinture, etc.

*Poutre*, 54, jument.

*Prée*, III, 135, prairie, du latin *prata*, pluriel neutre devenu un féminin singulier.

*Prime*, 223, sorte de jeu de cartes.

*Pu*, 105, participe passé de *paître*, nourrir.

## Q

*Que*, 41, 54, 64, 84, etc., ce que.

*Quête*, 100, au sens passif de chose quêtée, proie.

*Quoi (A)*, 116, à quoi bon.

## R

- Race*, 150, postérité.  
*Rais*, 24, 28, rayon.  
*Ramentevoir*, 122, (réfléchi), se souvenir.  
*Rang (De)*, 101, à la file ou à la ronde.  
*Rebras*, 116, substantif verbal de *rebrasser*, recouvrir; un bouclier à sept rebras est un bouclier fait de sept plaques de métal ou de cuir superposées.  
*Recoi (A)*, 38, 98, à l'écart.  
*Recorder*, 147, employé comme verbe actif, se remémorer.  
*Repaire*, 122, asile.  
*Résonner*, 32, 37, 50, répéter en ses chants, chanter.  
*Ressembler*, 71, 79, s'emploie avec un complément direct.  
*Rousoyant*, 29, qui se couvre de rosée.  
*Ruer*, 136, 151, 193, 210, 214, jeter.

## S

- S'*, 29, 120, si; l'i peut s'élider devant une voyelle  
*Sacré*, 134, 180, consacré.  
*Sagette*, 135, flèche.  
*Sas*, 45, crible employé par les diseurs de bonne aventure.  
*Scoffion*, 91, sorte de bonnet.  
*Séjour*, 76, durée. — A —, 26, à loisir. — Un homme de *séjour*, 95, de loisir.  
*Semblant (Faire) de*, 71, 111, 176, ne signifie pas, comme aujourd'hui, simuler, mais faire mine de, se mettre en devoir de.  
*Sembler*, 210, ressembler; employé aussi, 45, 93, comme verbe transitif, ressembler à.  
*Sempervive*, 78, « C'est, dit Richelet, une sorte de simple qui prend son nom de sa nature. Et ce n'est pas sans cause qu'il fait ce présent à Hélène; la sempervive est d'une habitude à faire aimer. C'est

- pourquoi on l'attachait anciennement aux portes des maisons pour en chasser toutes haines et inimitiés. »  
*Screner*, 79, rasséréner.  
*Service*, 54, 69, au sens féodal, ensemble des obligations du vassal.  
*Seul*, 29, employé adverbialement, seulement.  
*Seur*, 24, 170, sûr.  
*Si*, 39, 153, 154, etc., et *si*, 24, 37, 56, etc., pourtant, et pourtant. Au vers 1 de la page 52, *et si* n'a pas plus de valeur que « et ». — *Si que...*, 106, 123, si bien que, en sorte que.  
*Signe*, 234, astre.  
*Siller*, 40. Dans le langage de la fauconnerie, coudre les paupières d'un oiseau de chasse que l'on dresse. Dans le vers de la page 40, *vous tient... encor les yeux sillée*, remarquer que *les yeux* est employé à la manière de l'accusatif absolu du latin.  
*Sinope*, 51, surnom que Ronsard donne souvent à Marie, et que Remy Belleau glose en ces termes : « Marie avait mal aux yeux, et le poète, ententivement la regardant, l'humeur des yeux offensés, entrant dans les siens, les fit malades. Et pour ce il a nommé Marie Sinope, qui veut dire perdant les yeux. »  
*Soin*, 29, 132, 166, souci. *Affaire de soin*, 126, affaire d'importance.  
*Soldar*, 221, 222, soldat.  
*Sommeillier*, 114, qui produit le sommeil, adjectif de l'invention de Ronsard, qui parle ailleurs de la nuit *sommeilleuse* et du bandeau *sommeillard* de la nuit.  
*Sonner*, 124, 157, 167, employé fréquemment par Ronsard au sens de chanter, poétiser, comme *sonneur*, 168, au sens de poète.



- Sonneur*, voir *Sonner*.  
*Souloir*, 63, avoir coutume de. Il est employé comme réfléchi à la page 84.  
*Sourdre*, 207, (réfléchi), s'élever.  
*Suivant*, *avarice suivante* 123, qui poursuit le voyageur.  
*Surgeon*, 83, 227, jet naturel, en parlant de l'eau d'une source.  
*Sursaut (En)*, 73, à l'improviste.

## T

- Tane*, 30, le Tanaïs, ancien nom du Don, fleuve considéré par les anciens comme formant la limite entre l'Europe et l'Asie.  
*Tard*, 56, 132, 202 (adjectif), lent, qui vient trop tard.  
*Targe*, 221, doublet de *targe*, sorte de bouclier.  
*Téien*, 143, de Téos, patrie d'Anacréon.  
*Test*, 34, crâne.  
*Tige*, 175, masculin jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle.  
*Tortis*, 128, quise ford et se recourbe.  
*Touiller*, 228, verbe réfléchi, se vautrer.  
*Tourtre*, 83, tourterelle.

- Tout (Du)*, 34, 64, entièrement.  
*Trac*, 44, 48, trace.  
*Tracer*, 196, verbe transitif, suivre à la trace.  
*Trépillant*, 136, bondissant, sautillant.  
*Tromper*, 77, neutre, employé comme nous employons le réfléchi.  
*Trop*, sert souvent à renforcer les adverbes *plus* et *mieux*, 38, 41, 56.  
*Tusque*, 38, toscan.  
*Tyranniser*, 145, au sens grec de régner sur.

## V

- Value*, 170, valeur.  
*Venteux*, 22, léger comme le vent ou qui agite l'air.  
*Ventreux*, 168, ventru.  
*Vermeillons*, 27, mot employé à diverses reprises par Ronsard pour désigner les lèvres vermeilles de Cassandre.  
*Vertugade*, 27, robe rendue bouffante par un bourrelet placé au-dessus du corps de jupe.  
*Veuil*, 26, 30, 48, 54, etc., volonté.  
*Voire*, 29, 95, 132, vraiment, même.

## TABLE

---

RONSARD. . . . .	5
RONSARD A SON LIVRE . . . . .	21
LES AMOURS DE CASSANDRE . . . . .	23
LES AMOURS DE MARIE. . . . .	38
SONNETS ET MADRIGALS POUR ASTRÉE . . . . .	70
LES AMOURS D'HÉLÈNE . . . . .	75
LES AMOURS DIVERSES . . . . .	91
PIÈCES RETRANCHÉES. . . . .	97
LES ODES : Premier livre . . . . .	103
— Second livre . . . . .	107
— Troisième livre . . . . .	120
— Quatrième livre . . . . .	130
— Cinquième livre . . . . .	144
ODES RETRANCHÉES . . . . .	154
LE BOCAGE ROYAL. . . . .	166
LES ÉGLOGUES. . . . .	174
LES ÉLÉGIES. . . . .	184
LES HYMNES. . . . .	192
SONNETS DIVERS . . . . .	197
LES POÈMES. . . . .	200
GAIETÉS. . . . .	207
DISCOURS DES MISÈRES DE CE TEMPS. . . . .	209
ÉPITAPHES. . . . .	228
DERNIERS VERS DE RONSARD. . . . .	230
GLOSSAIRE . . . . .	234





